

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

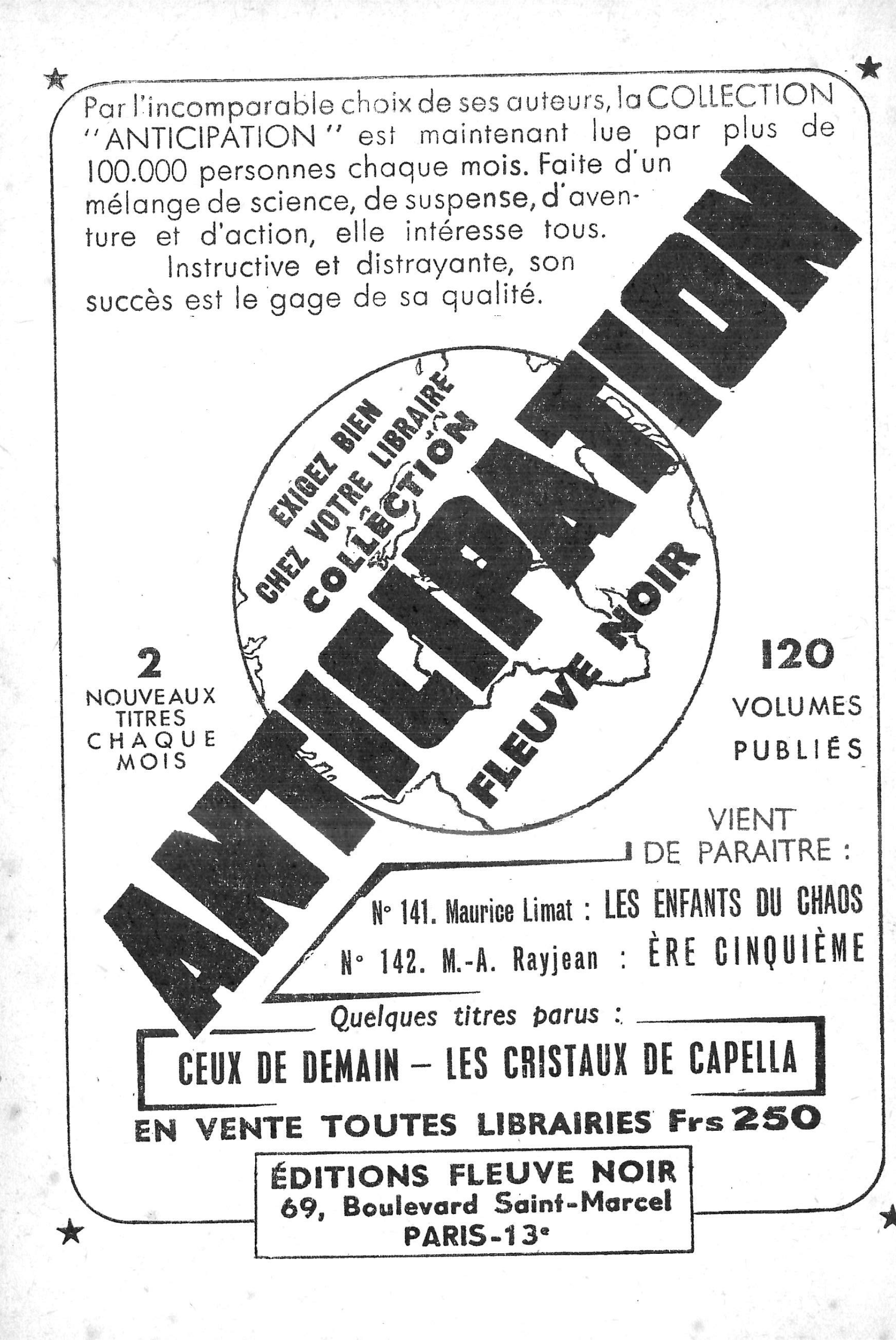
CHRONIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest
illustrant la nouvelle « Le rire dans la maison ».

7e Année — N° 70 Septembre 1959

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 140 frs ; Belgique, 20 frs ; Suisse, 1 fr. 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 760 *frs. (Recom., 1.120 frs.)*
1 an : — — 1.480 *frs. (Recom., 2.200 frs.)*


Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION "ANTICIPATION" est maintenant lue par plus de 100.000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle intéresse tous.
Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.
EXIGEZ BIEN
CHEZ VOTRE LIBRAIRE
COLLECTION
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
2
NOUVEAUX TITRES CHAQUE MOIS
120
VOLUMES PUBLIÉS
VIENT DE PARAITRE :
N° 141. Maurice Limat : LES ENFANTS DU CHAOS
N° 142. M.-A. Rayjean : ÈRE CINQUIÈME
Quelques titres parus :
CEUX DE DEMAIN – LES CRISTAUX DE CAPELLA
EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 250
ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS-13e

Le rire dans la maison

par ILKA LEGRAND

Ilka Legrand, dont les lecteurs de « Mystère-Magazine *» connaissent bien les histoires criminelles, a fait récemment ses débuts dans «* Fiction *». Nous avons publié d'elle, dans notre numéro spécial de mai, «* La chose *», histoire de terreur qui fut goûtée de nombreux lecteurs puisqu'elle s'est classée cinquième sur vingt-quatre au référendum (voir les résultats dans notre dernier numéro).*

Le récit que nous vous présentons aujourd'hui est un récit fantastique à base psychologique. Tout y est réaliste — l'insolite et la terreur n'éclatent qu'aux toutes dernières pages. Mais tout l'art de l'auteur est d'avoir minutieusement préparé ce dénouement, avec un grand pouvoir de suggestion.



« REGARDE, » dit-elle en tendant la main.

Docile, il freina.

Le profil de sa femme se détachait sur le paysage paisible, encadré par la portière. Elle dégageait autant de lumière qu'une fleur grisée par le soleil. Sa beauté le stupéfiait toujours. Il connaissait par cœur la moindre veinule qui parcourait sa tempe, la naissance de l'épi doré sur son front, la douce renflure de sa joue, la richesse de la couleur de sa peau. Il était aussi idiotement amoureux que deux ans auparavant. Mais silencieusement. Elle le sentait chaque fois que ses mains la frôlaient. Dans certains de ses regards aussi.

Il tourna la tête. Ariane dit d'une voix précipitée, un peu essoufflée :

— « Tu vois le mur ? Les pierres sont gorgées de soleil. C'est bien le souvenir que j'en avais. Il doit dater des Espagnols. Il contient la propriété comme dans une vasque. Il est épais et ces renflures — comment appellerais-tu cela ? — étaient sans doute des avant-postes. Ce devait être une enceinte fortifiée. »

Il opina, intéressé. Ce bastion presque militaire était inattendu dans un paysage infiniment reposant, avec de douces collines, d'immenses champs qui basculaient à l'horizon, plantés de-ci, de-là, de rangées d'arbres, de bouleaux surtout, aux troncs argentés, au dessin fragile estompé d'un brouillard vert. Le soleil pâle montait dans le ciel bleuissant et scintillant. L'homme cligna des yeux et chercha les lointains, puis avec sa lenteur habituelle, approuva :

— « Oui, ce n'est pas mal. »

Le timbre de sa compagne, pur et aigu, monta :

— « Pas mal ! C'est épatant tout simplement. Une allure du tonnerre ! Comme une proue de navire dressée dans la campagne ! »

Il sourit :

— « Tu es lyrique aujourd'hui ! Mais je n'aime pas les jardins entourés de murs. C'est triste ! »

Elle s'énerva :

— « Tu es toujours le même ; Il suffit que j'aime quelque chose... Je te dis que c'est une merveille. Les murs sont très hauts, oui, mais tu n'as pas remarqué ? Le jardin lui-même est surélevé par rapport à la route. Allons, viens, tu verras mieux de l'autre côté. C'est mon rêve, Vincent, mon rêve ! »

Un de ses rêves. Et il n'aimait pas celui-ci. La manière dont elle voulait le réaliser lui déplaisait souverainement. Mais elle le voulait et son père était d'accord. Et puis... Il lança un nouveau coup d'œil rapide sur sa joue, sa bouche dont la lèvre supérieure était d'un dessin précis qui n'appartenait qu'à elle. Une bouche en velours tiède et frais.

Il manœuvra en silence, et bientôt, ils suivirent le vieux mur. Il avait de l'allure, c'était vrai. Derrière lui, les arbres montaient avec élan vers le ciel. Ariane ne disait plus rien, mais il l'entendit respirer très fort. Il sut qu'elle était surexcitée, qu'elle devenait la proie de son caprice. Il sut aussi ce qui l'attendait, lui.

Ils contournèrent l'espèce de bastion et s'arrêtèrent devant les grilles. L'une d'elles, décrochée, rouillée, rongée, pendait comme un vieux vêtement oublié, encastrée dans la terre molle. Des rameaux morts luisaient, noirs et déchiquetés, sur les allées encombrées de feuilles pourries.

Les traits d'Ariane se durcirent imperceptiblement. Il devina son triomphe.

— « Tu vois, » dit-elle, « *elle* est probablement incapable d'entretenir la propriété. »

— « Ça t'étonne ? Pauvre vieille ! »

— « Ça ne m'étonne pas, cela m'enchante. Tu verras que tu aimeras la maison. Il fera bon y vivre ! Nous dominerons les collines, nous verrons les champs changer de couleur, et tes paysans que tu aimes tant viendront avec leurs charrues. Et puis, quel air pur ! On est balayé par les vents, et pourtant, les arbres sont si bien plantés que la maison sera protégée. »

Il dit doucement en tournant la clé de contact :

— « Tu ne l'as pas encore, ta maison ! »

Du coin de l'œil, il devina sa lippe d'enfant gâtée.

Les yeux durs, elle grogna :

— « Tu es insupportable ! Je l'aurai ! *Elle* sera forcée de céder. »

— « Rien ne te résiste, n'est-ce pas ? »

Elle tourna brusquement la tête vers lui. Sa chevelure savamment taillée dansa. Il battit en retraite immédiatement, vaincu d'avance.

— « Ne fais pas le méchant, » dit-elle seulement, puis satisfaite, après un regard prolongé, elle ouvrit la portière et l'attira sur son propre siège, sans souci de le faire retomber sur le coude.

— « Viens. »

Il déplia son corps en prenant pied sur la route. Le soleil n'était pas encore très haut et l'éblouit. C'était vrai que l'ensemble était extraordinai-

rement paisible. Là-bas, les arbres en rangs inscrivaient dans le paysage la direction des vents dominants. Une maison se cachait entre deux labours. Il aspira une grosse bouffée d'air, puis se tourna vers la grille que sa femme avait déjà franchie.

Les yeux brillants, elle lui sourit :

— « Viens, » répéta-t-elle. « Il n'y a personne. Pas un chat. Comment voudrais-tu ! Il y a longtemps que cette malheureuse a probablement renoncé à un jardinier. Les chemins sont moussus et la pelouse est à refaire. »

Il s'arrêta à côté d'elle. Tout contre la grille, et menant vers l'inconnu du jardin, une allée d'arbres splendides et vigoureux entretenaient une légère pénombre. Déjà, on ne voyait plus le ciel en levant la tête. Les feuilles neuves brillaient, fermes et dodues. Ariane pinça son mari au bras, tout excitée :

— « Regarde donc ! Tu vois là-bas au bout de la pelouse ? On distingue le mur. J'avais raison, mes souvenirs ne me trompaient pas. Il est très bas. La terre de ce jardin est comme offerte dans un plat ! De la belle terre ! Le mur par ici n'a guère plus d'un mètre de haut. On voit le paysage tout lumineux entre les arbres. »

— « Toi, mon Ariane, un petit poète ! »

Elle frotta la joue contre sa manche, heureuse de le voir plus détendu. Depuis le matin, elle se battait contre sa sourde hostilité. Il ne l'y avait pas habituée.

— « Vous me prenez toujours pour une petite folle ! Je sais pourquoi je désire cette maison, Vincent ! Je *sais* qu'elle me stabilisera. Je la veux, mon chéri, je la veux. Nous en ferons quelque chose de merveilleux. »

Ebranlé, il regarda le jardin entre les platanes. La lumière pure et douce tombait sur l'herbe qui luttait pour voir le jour, étouffée par la chevelure pâle des longues graminées couchées par les vents de l'hiver passé. Par-ci, par-là, des monticules indiquaient le lent travail de sape de quelque taupe obstinée. Une forte odeur d'humidité montait. Un léger bruissement, un soupir ébauché, modulé à travers le feuillage, vint frôler leurs oreilles. Le rayonnement du ciel tombait comme une bénédiction sur le vieux jardin secret. Trop secret ! Il se sentit mal à l'aise soudain et serra le coude de sa femme contre lui. Elle pressentit qu'il flanchait de nouveau et se dépêcha de dire :

— « Il n'est pas triste. Simplement, il y a trop de marronniers ; je les ferai couper et je dégagerai la vue. Et là, nous mettrons des delphiniums, des bleus... Tu verras ! La maison est au détour du chemin, admirablement orientée. »

Elle se tut un moment, mais sa respiration demeurait agitée. Elle tendit la main.

« Regarde. Les essences sont magnifiques. La pelouse bien labourée, bien verte sous le hêtre rouge. Comme en Angleterre... »

Il sourit légèrement.

— « Il y a une grosse branche, on pourrait y accrocher une balançoire plus tard, pour les gosses. »

Et soudain, ce fut le vide. Elle parla froidement :

— « Toujours ton idée fixe ? Tâchons d'abord d'avoir la maison ! »

Il ne répondit pas. Le bras chaud d'Ariane, contre lui, combla le vide. Ils marchèrent vers la maison qu'on apercevait maintenant. Ariane avait du goût et de l'idée, il le reconnaissait. S'il n'y avait pas eu la vieille dame, il aurait été presque aussi emballé qu'elle. Mais il y avait la vieille dame...

Elle courut en avant. Elle était aussi svelte que les bouleaux. Svelte et moderne, des pieds à la tête. Sophistiquée, exquise.

La maison apparaissait brusquement, inattendue, basse, trapue, équilibrée comme un coffret bien assis sous son toit à pentes douces qui débordait et abritait un fouillis de plantes. Les nombreuses fenêtres étaient serrées les unes contre les autres. Les volets se touchaient, rouillés, écaillés, prisonniers de rosiers et de glycines. Vincent imagina leurs parfums violets et pourpres, l'été !

Ariane revint vers lui.

— « Je t'assure que c'est une véritable affaire ! On l'aura pour une bouchée de pain. »

Aïe, il n'aimait pas cela !

Silencieusement, les fenêtres les regardèrent avancer. Vincent, trop grand, trop fort, était un peu lourd, un peu hésitant dans ses gestes. Son bras reprit les épaules de sa femme. Il n'était à l'aise que quand il la touchait.

La porte, de belles proportions, était au centre de la maison. Des bulles de peinture avaient crevé sur les panneaux.

Ariane actionna la sonnette, un agencement rouillé qu'il fallait tirer vers le bas avec énergie.

Une cloche s'agita quelque part assez loin à l'intérieur, puis le silence retomba. Ariane murmura songeusement, les yeux sur le jardin :

— « La pelouse bien arrangée pourra venir jusqu'à la porte... J'entends du bruit. Tu vas voir le fantôme qui vit avec Mme Grandier... Un reflet ! »

— « Attention, » dit-il, « on vient. »

Une fois de plus, il conclut que sa femme avait parfois le mot juste, quand la porte s'ouvrit.

La dame de compagnie, d'une pâleur étrange, était beige des pieds à la tête. Vincent, sensible à la toilette féminine, ne put s'empêcher de regarder en premier lieu ses souliers affaissés, déformés par de gros orteils démesurés. Beige aussi la robe qui suivait de très près un corps sans grâce, sans personnalité, aux épaules qui, pointées vers les arrivants, abritaient des seins plats sous le lainage.

Les yeux blonds eux-mêmes participaient à cette symphonie effacée. Elle lui fit penser, malgré sa correction, à un vieux sac. Elle sursauta en voyant Ariane qu'elle connaissait, sourit vaguement, ne lui tendit pas la main et s'effaça. Elle devait être habituée à s'effacer. L'ombre l'avala et soudain l'Odeur vient à lui. Il comprit plus tard que son instinct avait déjà été alerté.

Ariane dit gentiment :

— « Voici mon mari, mademoiselle. Pouvons-nous voir Mme Grandier ? »

Vincent s'inclina. La dame de compagnie, de l'ombre, leur fit signe :

— « Je vais voir si elle peut vous recevoir. Veuillez entrer. »

Subitement intimidé, le couple obéit. Eblouis par la lumière extérieure, ils ne voyaient presque rien. Mais il humait l'Odeur.

Le fantôme ouvrit une porte extrêmement large et basse à sa gauche. Ariane donna un coup de coude à son mari. Oui, la porte était magnifique, comme toutes les boiseries d'ailleurs. Dans la pénombre de l'étage, la rampe montait, très harmonieuse. Une rampe d'époque, certainement. Ils entrèrent dans un salon. Une bouffée froide et humide leur sauta au visage.

Du hall, la voix monocorde de Mlle Surebelle leur parvint :

— « Asseyez-vous, je vous prie. Je reviens dans un instant. »

La porte se referma. Vincent regarda sa femme presque indistincte dans la pièce sombre :

— « Qu'est-ce que cette odeur ? »

Elle souffla :

— « Tu as remarqué ? Ce sont les plantes, je crois. Il y en avait des masses dans le vestibule. Tu ne les as pas vues ? »

— « Non, mais maintenant que tu m'en parles, en effet, il y avait d'horribles pots et des sabots attachés aux murs. Ici, c'est la même chose. »

Peu à peu, l'ombre s'éclaircissait. Une vague lueur se glissait entre les tentures garnies de glands qui pendaient comme des ailes de chauves-souris, sinistres et poussiéreuses. Ariane écarta d'une main impatiente la première série des rideaux en haussant les épaules :

— « Tu te rends compte ? Et il y a encore un store ! Le tulle est mangé par la lumière qui essaie en vain d'entrer. Les fenêtres dégagées, la chambre serait claire, lumineuse... Oh ! ces plantes ! Il y en a dans tous les coins. Comment vivent-elles dans une atmosphère pareille ? Regarde, c'est gris de poussière et pourtant on les arrose tous les jours. La terre noire est trempée. »

Elle tâtait du doigt dans un pot de géraniums translucides, posé sur la tablette de fenêtre. Par endroits, un miroir luisait faiblement. Un tableau se révélait, banal. Des guéridons trop nombreux, des meubles de rotin et surtout des plantes. Il y en avait partout, dans des pots, des vasques, des coquilles, sur la cheminée en faux marbre.

Soudain Ariane, levant les yeux, vit le lustre et le montra à son mari en retenant un rire. Il admira le monument de mauvais goût en cuivre terni, tarabiscoté, aux multiples branches entortillées, dont les anneaux retenaient trois pots vernis, d'où de longues tiges glissaient vers le plancher. La jeune femme s'avança et tendit la main :

— « C'est inouï ! Jusque sur le lustre ! Quelles affreuses plantes ! On dirait des... des reptiles ! »

Elle fit un bond en arrière, soudain très pâle.

Il leur jeta un coup d'œil dégoûté. Pour sa part, il détestait ce genre de plantes. Les longues tiges trop flexibles, privées d'air et de lumière, pendaient mollement. D'un vert d'aquarium, elles avaient une étrange vie. Il renifla :

— « Elles doivent être visqueuses. »

Ariane les regarda encore, comme fascinée, puis les oubliant aussi vite, courut vers la cheminée en s'esclaffant :

— « Quel poème ! Dieu, que certaines gens peuvent aimer la laideur ! Et quelle conception de la proportion ! On a ajouté cette stupide paroi entre les deux chambres. Tu vois ? Je la ferai abattre. Viens, suis-moi. »

De sa main nerveuse, elle le tira vers une voûte percée à côté de la cheminée. On l'avait garnie d'une portière en perles de bois multicolores qui cliquetaient mystérieusement. Elle les écarta. Vincent passa à son tour et sentit sous ses doigts les perles sèches et légères. Il retint sa femme.

— « Voyons, Ariane ! Le reflet va revenir ! Ne fais pas l'enfant ! »

— « Nous l'entendrons ! Je veux te montrer mon idée. Je supprime le mur de l'autre côté de la cheminée et nous construisons un feu ouvert auquel on aura accès de tous les côtés. Tu comprends ? »

— « Je comprends que cela ne tirera pas, » grommela-t-il.

Elle ne perdit pas sa bonne humeur :

— « Au contraire, cela tirera très bien. J'ai vu cela chez les Duport. C'est épatant et cela donne une atmosphère du tonnerre. Nous n'aurons plus qu'une immense chambre entourée de fenêtres, bien orientées, gaie le jour et pleine d'allure le soir. »

Ils repassèrent entre les perles et, dans la pénombre, les dents d'Ariane brillèrent. Il l'attira et, un moment, sentit sous sa bouche le dessin dur de la lèvre supérieure, cette dureté qu'il aimait. Elle se laissa aller à son baiser, le lui rendit et soupira :

— « Tu seras le premier heureux dans ma maison, mon chéri ! »

— « C'est possible. »

Ils se séparèrent brusquement. La porte se rouvrait.

— « Mme Grandier peut vous recevoir, madame. Voulez-vous me suivre ? »

En passant, ils effleurèrent les tiges s'échappant du lustre. De mauvaise humeur, Vincent les écarta d'un geste brusque. Il n'aimait pas ce qui allait suivre. Il avait eu tort de ne pas s'opposer dès le premier instant au caprice d'Ariane.

Ils repassèrent dans le vestibule et l'odeur des plantes les suivit.

Mlle Surebelle ouvrit une autre porte et une pièce plus claire apparut. Ariane souffla :

— « Celle-ci pourrait être la salle à manger. La cuisine n'est pas loin. »

Puis elle se tut, impressionnée malgré elle.

Dès le seuil, le malaise vint à la rencontre de Vincent. Il n'eût pu dire pourquoi. Ici, pourtant, le jour était admis et entrait par deux fenêtres transparentes et légèrement ouvertes sur le scintillement de la lumière extérieure. Mme Grandier était assise, découpée contre ce rayonnement.

Elle était maigre, osseuse, les omoplates vissées à son dossier, les genoux inertes et aigus sous sa jupe très longue. Le pied pointaient dans des chaussures démodées. Un lourd chignon tirait vers l'arrière une petite tête au profil émacié, souligné par un menton aussi protubérant que les globes lourds des yeux.

Quand ils arrivèrent devant elle qui n'avait pas tourné la tête, pétrifiée dans une étrange rigidité, le malaise de l'homme s'amplifia. Les yeux étaient terribles, d'une grande fixité et d'un éclat presque insoutenable. Elle les regarda un moment en silence l'un et l'autre, les doigts battant la mesure sur les accoudoirs. Ariane qui semblait avoir perdu son aisance coutumière resta muette. Puis soudain, elle se décida, tandis que Vincent s'inclinait avec sa gauche et courtoise douceur habituelle.

— « Bonjour, madame Grandier, » disait-elle enfin, « permettez-moi de vous présenter mon mari. »

Vincent sentit le regard sur lui. Les lèvres minces ébauchèrent un sourire. Il songea : « Le bas de cette figure est doux, a dû être doux tout au moins. Elle a souffert, cette femme ! » Il le savait bien qu'elle avait souffert ! Il resta hésitant, se balançant comme une grande force de la nature qu'il était.

Mme Grandier répondit d'une voix basse, un peu étouffée, constamment entrecoupée par une respiration sifflante qui soulevait visiblement sa poitrine.

— « Je suis très heureuse de vous rencontrer, monsieur. Asseyez-vous tous deux, je vous en prie. Marthe, avancez les fauteuils. »

La pièce, espèce de chambre à vivre, était acceptable parce qu'on y vivait. La lumière brillait sur une propreté exquise. Vincent pensa : « Pauvre vieille ! Elles arrivent tout juste à entretenir cette chambre. La dame de compagnie a l'air d'un souffle, elle-même ! »

Puis il lança un coup d'œil inquiet à Ariane. Comment allait-elle s'en tirer ? Pour rien au monde il n'eût voulu être sa place.

Ses yeux glissèrent sur les jolies jambes de sa femme, brillantes et dévoilées avec leur habituelle candeur. Elle les recroisa et, insaisissable, il perçut son souffle agité qui s'alliait à celui de Mme Grandier. Elle était courageuse en tout cas, sa petite Ariane !

L'infirme prit les devants en demandant des nouvelles de ce cher M. Burda. Et chaque phrase aimable était ponctuée par un sifflement qui rappelait celui du serpent. Derrière elle, silencieuse et pâle, la dame de compagnie souriait vaguement, ses yeux blonds plissés.

Ariane répondit. Un coq chanta Dieu sait où, car il semblait douteux que la propriété possédât une basse-cour. Ils n'avaient rien remarqué de semblable en passant dans le jardin. Après un silence, quelques banalités s'échangèrent, puis il entendit sa femme reprendre sa respiration. Il pensa vaguement : « Peut-être un jour sifflera-t-elle comme Mme Grandier. Dieu, que c'est horrible ! »

— « Chère madame, » disait Ariane — et sa voix sonna comme une cloche de cristal — « nous sommes venus vous voir, mon mari et moi... » (pourquoi diable le mêlait-elle à cela !) « ... parce que nous avons une idée...

heu... une suggestion à vous faire. Ce n'est évidemment qu'une suggestion, mais elle nous semble intéressante. »

Quelque chose se figea dans l'air et Vincent sentit distinctement l'Odeur. Il se retourna. Ici comme ailleurs, les plantes vivaient et, par un léger ondoiement, trahissaient un courant d'air qu'on ne sentait pas. Elles étaient plus vigoureuses, plus éclatantes de couleur que dans le sinistre salon. Sur quelques-unes, d'étranges fleurs s'épanouissaient, tournant des gueules roses vers la lumière. D'autres étaient d'une blancheur éclatante, d'autres encore d'un jaune pâle. « Elles respirent, » songea Vincent, « et dévorent l'air et la lumière de cette maison. »

Mme Grandier baissa les paupières sur l'éclat de ses yeux. Puis elle eut une brève inclinaison de tête. Mlle Surebelle, penchée sur elle, fixa intensément la chevelure d'ébène de la vieille dame.

Vincent attendit comme sa femme la réponse qui tardait. Un sifflement souleva la poitrine sous la blouse de soie démodée. Elle devait la porter depuis des décades, estima-t-il.

Mme Grandier dit enfin, et ses yeux se relevèrent, tellement effrayants qu'il tressaillit :

— « Ah ? C'est très aimable à vous de vous intéresser à mon sort. Je vous écoute, madame. »

Ariane se lança à tête perdue. Lui qui la connaissait devina son énervement. Elle ne s'était pas attendue à tant de difficultés. Rien n'avait été dit et pourtant, il sentait avec son instinct d'homme simple que d'avance, la propriétaire de la Granderie se hérissait contre la « suggestion ».

Ce n'était pas facile de dire à une femme âgée qui avait cédé sa maison en viager qu'elle était incapable de soutenir la lourde charge d'une habitation, en somme, disproportionnée à son mode de vie.

Ariane reprit son souffle et continua avec énergie :

— « C'est indiscutable, chère madame, et nous nous préoccupons de vos difficultés, soyez-en certaine. Le parc est immense, il demanderait des soins éclairés. Les arbres tournent à la forêt vierge, les pelouses sont dévastées par les taupes, les herbes folles, enfin... » Silence. Sa voix perdit son timbre de cloche, s'aiguisa et Vincent commença à trembler : « N'êtes-vous pas de mon avis ? »

Mme Grandier tourna le globe scintillant de ses yeux vers la fenêtre et opina :

— « Le jardin est une lourde charge, c'est vrai. »

Ariane ouvrit la bouche et lança un coup d'œil triomphant à son mari. Puis, elle sourit.

— « Bien sûr ! Et la maison est immense pour une femme seule comme vous. Immense. Et il est probablement au-dessus de vos moyens de l'entretenir comme elle mériterait de l'être. »

Mme Grandier soupira à fond.

— « Où voulez-vous en venir ? »

— « Excusez-moi, » soupira Ariane, la tête sur le côté, avec une douceur infinie dans ses yeux pailletés, « mais par la force des choses, nous sommes évidemment mêlés à vos... difficultés financières, puisque nous

connaissons votre situation. La convention a été passée entre vous et mon père. Nous nous en excusons, mais comme je vous l'ai dit, nous vous portons beaucoup d'intérêt. Bref, voici ce qu'il vous propose. La rente qu'il vous sert est insuffisante pour votre entretien et celui de la propriété. Elle est insuffisante pour que vous puissiez envisager de... par exemple, vous retirer dans une maison de retraite — oh ! il en existe de très attrayantes où vous pourriez placer vos meubles, vos bibelots, et même... » (elle regarda autour d'elle en souriant) « ...même vos chères plantes ! Mon père a donc pensé ceci. Il augmenterait la rente de manière à vous permettre d'entrer dans la maison de H... qui est absolument parfaite, bien située, et où des soins éclairés sont prodigués. Vous y seriez on ne peut mieux. »

Les globes s'éteignirent. Vincent, fasciné, observait les paupières tendues à l'extrême sur les yeux. Puis il regarda la dame de compagnie, dont la main frémissait comme un oiseau prisonnier sur sa poitrine, tandis que ses yeux bougeaient de droite et de gauche.

La vieille dame releva la tête brusquement, le regard flamboyant. Les lèvres sourirent pourtant poliment.

— « C'est très aimable à monsieur votre père et à vous-même de songer à cela, mais... la maison ? Que deviendrait-elle ? »

Ariane se tendit sur son siège. Elle luttait pour masquer son avidité. La chanson de sa respiration se mêla un moment à celle de Mme Grandier. Puis elle souffla :

— « La maison, chère madame ?... Oh ! je vous assure qu'elle serait bien soignée ! Nous envisageons, mon mari et moi, de l'occuper ! »

Silence. Respiration.

— « Ah ? »

Vincent rencontra les prunelles étincelantes sans broncher. Il sourit avec sa désarmante timidité habituelle. Il eût juré qu'elle s'adoucissait un peu..

— « Evidemment, pour un jeune ménage, ce serait une très jolie propriété à la campagne, et peut-être pas trop loin de vos occupations, monsieur ? »

Il se pencha. Ça marchait donc ?

— « Elle aurait toutes les qualités pour nous, et nous serions très heureux de l'occuper ! »

Les lèvres minces hésitèrent, se tordirent un instant. Puis Mme Grandier, presque négligemment, demanda :

— « Vous avez des enfants ? »

Il allait répondre ardemment : « Non, mais nous en aurons certainement, madame ! » quand Ariane lui coupa la parole vivement :

— « Pensez-vous ! Non, chère madame, personne m'abîmera votre maison ; ne massacrera votre beau jardin ! Des enfants ! Mon mari en voudrait bien. Moi, je ne dis pas que plus tard, beaucoup plus tard... mais à ce moment-là, il se peut que nous ne soyons plus ici. »

Mme Grandier, qui avait tendu le cou, le rentra. Sa pomme d'Adam roula visiblement sous la peau vers la protubérance bleutée d'un goitre.

— « Ah ? » dit-elle de nouveau.

Le silence régna. Ariane n'osait plus rien dire. La dame de compagnie fondait dans la légère ombre portée par un immense caoutchouc en pot. Les paupières de Mme Grandier se rabattirent sur les globes et Vincent songea irrésistiblement à une tortue.

Puis elle dit nettement, comme si elle laissait tomber chaque mot avec volupté :

— « C'est exactement le contraire de ce que vous deviez dire, chère madame. Remerciez vivement votre père de sa sollicitude. La vie est dure pour moi, certes, mais ma maison demeurera la maison des enfants jusqu'à ce que j'y abandonne mon dernier souffle. Ma maison le recueillera et en fera ce qu'elle voudra. »

Un nouveau silence horrifié régna. Vincent pensait intérieurement : « Qu'est-ce que je vais prendre, pendant huit jours au moins ! » Ariane avait pâli et sa bouche, sa voluptueuse bouche de femme-enfant, se crispa lentement, Mme Grandier continua :

— « Et puis, vous n'avez pas songé au problème de ma fidèle amie et compagne. Que deviendrait-elle dans cette affaire ? »

Il coula un regard à Mlle Surebelle, qui sourit béatement et stupidement.

Ariane dit, et sa voix était comme l'acier, et avait perdu toute jeunesse :

— « Vous semblez oublier, chère madame, qu'il est spécifié dans le contrat qui vous lie à papa que la maison doit être entretenue « en bon père de famille » ! Nous avons constaté pas mal de dégâts, entre autres, l'état lamentable de la grille qui... »

— « Ariane », rugit Vincent.

Il lui parlait sur ce ton environ une fois par an. Elle n'insista pas. Mme Grandier laissa son regard, devenu aussi étincelant que le reflet d'une bille d'agate, traîner un instant sur la haute silhouette qui s'était levée, emmenant avec lui une Ariane muette. Elle répondit à son salut et à son « Je vous en prie, excusez-nous. Il ne peut être question de vous forcer la main. Ma femme n'a pas réfléchi », par un mouvement lent de la tête.

Un instant plus tard, dans la pénombre du corridor, Mlle Surebelle murmura en ouvrant la porte :

— « Voyez-vous, Mme Grandier a eu deux enfants qu'elle adorait. Ils sont morts ici... »

D'un coup de tête vague, elle montra l'étage perdu dans l'ombre. Ariane leva machinalement sa jolie frimousse. Vincent la connaissait. Elle était dans un état de rage indescriptible. Il vit le tremblement de ses lèvres, la dureté de ses yeux. Elle se fichait éperdument des enfants morts de Mme Grandier !

Dans la voiture, l'orage éclata. Stoïque d'abord, il écouta mais finit par perdre patience :

— « Ma chère, si tu n'avais pas fait la gaffe de lui lancer à la tête ta décision de ne pas avoir d'enfants... »

Il accéléra, préférant ne pas entendre, les dents serrées ; il gardait les yeux sur la route pour ne pas voir le profil convulsé de sa femme, pour ne pas voir grandir entre eux ce vide effroyable qui, parfois, lui faisait mal à crier.

Puis elle se tut. Sa tête glissa contre son épaule et une fois de plus, lentement, doucement, insidieusement, la beauté d'Ariane, sa douceur, sa chaleur, le pénétrèrent jusqu'au cœur et il ne broncha même pas quand, en descendant, elle le regarda de ses yeux clairs en disant :

— « Je l'aurai pourtant, ma maison ! »

***

La fumée était si dense qu'Ariane en trébuchant vers le téléphone ne vit pas les banderolles qui pendaient du lustre. Elles lui frôlèrent les joues. Elle les écarta en riant et en criant :

— « Taisez-vous, voulez-vous ? Qui peut bien me téléphoner, un soir de réveillon de Noël ? »

Vincent souleva le bras du pick-up. Ses yeux, lourdement, la suivirent. Ils la touchaient en même temps. Elle ondulait dans une robe collante. Le creux de ses reins était doux dans le grand décolleté. Il la vit soulever l'écouteur et tourner ses yeux souriants sur leurs invités. Un silence relatif régna. Il ne comprit rien mais se pencha davantage, la bouche ouverte. Il crut deviner : « Quoi ? » prononcé d'une voix exultante. Quelqu'un vint et remit le pick-up. Ariane leva une main exaspérée en glapissant :

— « Oh ! silence, je vous en prie ! »

L'ami suspendit son geste. Vincent entendit alors :

— « Oh ! papa !... A l'instant ? Oui, oui ! Oh ! papa ! »

Au bout d'une minute, elle raccrocha et courut vers lui, pas très solide sur ses jambes, les lèvres entrouvertes, les yeux étincelants.

Elle se jeta dans ses bras, l'entraînant sur le canapé en faisant signe de remettre le disque. Et dans le tohu-bohu, pendant qu'autour d'eux, les couples se jetaient l'un sur l'autre, se repoussaient, s'éloignaient pour se reprendre encore dans un be-bop effréné, elle lui expliqua avec la voix essoufflée de ses grands caprices :

— « Je l'ai, mon chéri, je l'ai enfin, ma maison ! Papa m'a dit qu'elle venait de mourir. »

Il sursauta, puis se contint, les bras autour des épaules. Il était choqué, profondément choqué. Emu aussi.

— « Quoi ? La pauvre vieille dame ? »

Elle le repoussa avec indignation :

— « Oui, la pauvre vieille dame ! A-t-elle été assez rosse avec moi ! »

Puis, un peu honteuse tout de même, elle s'arrêta, les yeux dans les siens qui s'écarquillèrent en la regardant :

« Allons, ne me regarde pas comme cela ! D'accord, la pauvre vieille ! Mais avoue ! N'est-elle pas mieux morte ? Elle l'était déjà à moitié. La dame de compagnie a téléphoné à papa, tout affolée. Elle est morte à quatre heures et quart. Après une crise cardiaque aiguë. Papa a été très bon, naturellement. Il a dit au « reflet » qu'il irait là-bas ce matin pour les funérailles. La créature n'y comprend rien, se perd dans les papiers de Mme Grangier, ses dernières volontés, etc. En tout cas, quoi qu'elle ait pu

dire ou écrire, la maison est à nous, enfin à nous ! Il faut, dès demain, convoquer Pierre Bertier et prendre des mesures pour les transformations... »

Il faisait chaud et l'air sentait un mélange voluptueux de parfums, d'alcools, de bonne cuisine, de femmes de luxe, le tout saturé de tabac. Il eut froid pourtant en voyant les pommettes écarlates de sa femme, ses yeux luisants.

Il ne dit rien. Il n'en dit pas davantage, trois jours plus tard, quand, dans un froid cruel, ils partirent pour la Granderie avec l'équipe de transformations. La grille pendait toujours et avait vu passer la misérable boîte qui contenait la légère dépouille de la maîtresse des lieux.

Vincent prit à part la pauvre Surebelle qui était complètement effondrée. Le testament de Mme Grandier ne lui laissait pas grand-chose, à part quelques meubles. Vincent s'arrangea pour lui découvrir une chambre où, avec des yeux éperdus de reconnaissance, elle l'invita à prendre le thé, sans même songer à inclure Ariane dans l'invitation. Il lui chercha lui-même une situation analogue et prit sur sa cassette personnelle de quoi lui assurer un maigre supplément.

Pas une fois, Ariane ne s'enquit du sort de la dame de compagnie. Elle n'y pensait pas, toute à ses travaux d'embellissement. La vieille propriété résonna des coups sonores des bûcherons. La campagne vibra de la chute des lourds marronniers et des troupes d'hommes vigoureux, dont la respiration fumait dans le froid, débitèrent les beaux arbres en solides et coquettes bûches destinées au fameux foyer ouvert dont rêvait Ariane. D'autres équipes s'emparèrent de la vieille maison après que des camions de déménagement eurent emmené le mobilier démodé, part faite à Mlle Surebelle. Les murs pelèrent. Les tristes et vieux papiers raidis furent arrachés jusqu'au dernier vestige. Et, peu à peu, l'Odeur disparut. Les plantes vertes avaient été mises au fumier, sauf, bien entendu, celles que le « reflet » avait emportées jalousement. Ariane ne conserva que les caoutchoucs et une ou deux autres qui étaient encore à la mode. Peu à peu, les cloisons s'évanouissaient, les nobles proportions qu'elle avait rêvées s'établirent. Vincent était forcé de convenir qu'elle avait du goût et un sens très aigu de l'architecture. Le living tourna bientôt autour de ce fascinant foyer ouvert de deux côtés et, lors de la pendaison de la crémaillère, à Noël l'année suivante, les invités s'extasièrent sur ce qu'elle avait réalisé. La maison était méconnaissable, avec ses murs purs et nets, à peine garnis, son austérité voluptueuse. Paradoxalement, Ariane joignait le sens du dépouillement à celui de la grâce et du charme. Là où avait pendu le triste rideau de perles de bois, une vaste baie s'ouvrait, faisant pendant à la cloison abattue de l'autre côté et, en plein jour, les fenêtres multiples, dans leur état primitif, laissaient pressentir le charme infini que glisserait l'été dans les pièces rajeunies. Les volets avaient été enlevés, nettoyés, repeints, huilés ; les plantes attachées, disciplinées, ne nuisaient plus à leur fermeture le soir. Autour du porche, les troncs entrelacés de la glycine semblaient quelque gracieux animal tapi.

A l'étage, la lumière électrique régnait, adroitement exploitée, en éclai-

rages indirects de la plus grande douceur. Une jolie femme sur le déclin pouvait sans crainte sortir de sa chambre et faire une descente pleine de dignité jusque dans la salle à manger, une merveille de goût et de sobriété.

Vincent et Ariane recevait quelques amis intimes pour cette pendaison de crémaillère. Ariane était plus jolie, plus surexcitée que jamais. Sa nouvelle robe l'enchantait. Elle l'avait conçue pour accompagner l'harmonie du grand salon. Pour l'occasion, elle avait sacrifié un peu de la simplicité voulue de l'immense pièce avec son étrange et charmant foyer central. Les murs étaient décorés de houx et de gui. Le lustre, une authentique merveille en vieux Venise, ruisselait de rubans soyeux qui voltigeaient et taquinaient les danseurs. L'éclairage était savant et les quatre femmes particulièrement jolies.

Tout ce monde s'amusa copieusement jusque vers deux heures. La pensée de la messe de minuit avait traversé deux ou trois d'entre eux qui étaient partis dans le froid avec de petits rires un peu hystériques. Vincent les conduisit en voiture et, les ramenant, déposa ses invités devant la porte qu'ouvraient toute grande deux domestiques empressés. Il s'attarda un instant dans le jardin, les pieds dans le caré lumineux projeté par la porte. Les fumets du souper de réveillon l'atteignirent.

Un soupir lui échappa. Pourquoi ? Il eût été bien incapable de le dire. Mais il soupira, c'est un fait. L'air glacé entra dans ses poumons et il cligna des yeux pour mieux regarder le scintillement des étoiles. La dernière jolie femme qu'il ramenait entrait dans le living avec des exclamations et des rires de gorge. Ariane était là pour les recevoir. Le souper serait bientôt servi. Il ne sut ce qui le poussait à rester encore un instant dehors, regardant la ligne sombre des grands arbres qui se penchaient au-dessus du vieux mur. On voyait vaguement la clarté de la neige sur les rameaux. Un immense sapin se dessinait contre la lueur des étoiles.

Vincent n'analysait jamais grand-chose, se contentant d'enregistrer de manière passive et peu lucide ce qui se passait en lui. Il avait mal, sourdement. Il eût dû être satisfait, pourtant. Ariane était enchantée. Son plus important caprice depuis deux ans était exaucé, grâce à son père et à lui aussi. Il avait fait de sérieux sacrifices, et même couru des risques dans ses affaires, pour payer ces dépenses astronomiques. Elle était contente et ses bras étaient nerveux autour de son cou, parfois. Il songea vaguement qu'elle était insatiable. Que voudrait-elle après cette maison ? Une belle et charmante maison qu'elle avait très bien arrangée. Il distingua, dans la pénombre, la lourde branche du hêtre rouge. Il crut voir le léger mouvement d'une balançoire et il eût juré qu'un rire d'enfant traversait le jardin, étouffé par la neige. Dans le passé, on avait certainement pendu une balançoire à cet arbre. Il l'avait vu aux légères cicatrices de l'écorce.

Un rire d'enfant. Il soupira plus lourdement et rentra dans la maison en haussant les épaules.

Chose curieuse, ce fut, comme à l'autre Noël, un coup de téléphone qui changea le destin, ce soir-là.

Une parente venait de tomber très gravement malade et on réclamait d'urgence la présence de leurs invités, tous frères ou cousins.

Il était trois heures, la fête avait été parfaite. On échangea beaucoup de regrets, mais Ariane, horriblement dépitée, voyait que, tout à coup, ses amis ne songeaient plus qu'à une chose, partir au plus vite.

Elle resta, désolée, la main sur la poignée de la porte, tandis que Vincent, toujours attentif, lui enveloppait les épaules de son bras.

— « Allons, viens, tu vas prendre froid ! Il n'y a rien à faire, chérie ! Ils ne se seraient plus amusés, naturellement. Freddy adore sa mère. Tu as vu sa figure changer ? »

Elle referma la porte et haussa les épaules :

— « Avoue qu'elle aurait pu choisir un autre jour ! Et puis, il y a des gens qui s'affolent toujours. Cette idée de les prévenir en plein réveillon ! »

Il dit doucement, en faisant signe aux domestiques qu'ils pouvaient se retirer :

— « On ne choisit pas son heure pour mourir, Ariane ! Ils étaient tous bouleversés. » Puis, trouvant difficilement ses mots, il marmotta : « C'est étrange, la mort ou presque, et cette fête, ces rubans, ces fleurs... Quel contraste ! »

Elle l'entraîna par la main jusque dans le salon. Dans le foyer, une immense bûche rougissait encore. Elle frappa du pied avec désespoir :

— « Je m'étais tant réjouie ! Nous avions tant fait pour que cette soirée soit parfaite ! Je ne comprends pas comment tu peux être passif à ce point ! »

La sensation de vide revint de très loin. Pour la repousser, il entoura la rondeur de ses épaules nues, de sa grande main, en disant :

— « Viens, tu es fatiguée. Tout compte fait, je ne suis pas fâché d'aller me coucher. On est beaucoup sorti ces derniers temps. Je regrette parfois que la Granderie ne soit pas plus loin encore de la ville ! C'est fatigant, cette bombe perpétuelle. Viens, chérie, ne te cabre pas. »

Elle s'alanguit légèrement contre lui en montant. Sa maison lui procurait encore la joie de la réussite. La rampe était vraiment adorable. Elle le lui dit, la tête sur son épaule. Et naïf, il fit la gaffe :

— « Si nous avions des enfants ! Tu serais toute joyeuse à la pensée de leur bonheur demain matin, en voyant l'arbre de Noël ! »

Elle se crispa et lui coula un regard meurtrier :

— « Encore ? » Elle ajouta sèchement en entrant dans la chambre : « J'ai sommeil, tu as raison. Allons nous coucher, et vite. »

Il la regarda. Elle secoua la tête :

« Non. »

Plus tard, quand il se glissa à côté d'elle, elle dormait déjà, plus ravissante que jamais avec une épaule plus haute que l'autre, sa joue puérile écrasée dans l'oreiller. Il la regarda longtemps avant d'éteindre. L'amertume d'avoir mal misé lui apparut soudain avec une terrible clarté. Le vide, le terrible vide revenait, se glissait dans la chambre, malgré les savants et troublants éclairages de celle-ci. Il vit soudain le corps endormi de sa femme et pensa avec horreur qu'il était fait de chair, de molécules, de muscles

adroitement agencés, qu'il y avait un or pur et délicat dans sa chevelure, la texture riche et veloutée des fleurs dans ses joues et ses lèvres. Et des reflets dans ses yeux. Des reflets seulement. Il n'y avait rien d'autre que du vide dans cette exquise carcasse !

Rien !

Il s'endormit pourtant rapidement.

*
* *

Une pendule sonna quelque part dans la maison. Du moins, Ariane en fut certaine en se redressant sur un coude. Quelque chose l'avait réveillée, et elle se demandait quoi. Ce devait être cela, une pendule qui avait sonné. Oh ! elle admettait les vieilles pendules. Il y en avait plusieurs dans la maison. Elle écouta. On n'entendait plus rien. Quelle heure était-il ? Il lui semblait qu'elle dormait depuis des éternités. Une éternité oppressante ! Elle ne se sentait pas très bien. Le souvenir lui revint. Le réveillon gâché ! Oh ! c'était stupide ! Elle se dit avec colère qu'il ne lui en restait qu'une gueule de bois, une sensation d'insatisfaction profonde. Elle tourna la tête. Elle distinguait à peine la silhouette de Vincent. Il respirait petitement, sans bruit — un homme sain et bien équilibré, avait dit un jour son père. Elle se recoucha et ferma les yeux. Le sommeil était à cent lieues. Tout son corps était en éveil depuis ses pieds qui raclaient le fond du lit. C'était exaspérant. Elle avait rarement des insomnies, sauf peut-être ces derniers temps où elle avait vraiment trop fait la noce.

Elle se retourna. Quelque chose la gêna de nouveau. Elle renifla sans se redresser, couchée sur le dos, les yeux ouverts dans la nuit. Qu'est-ce qui la gênait ? Bah, les relents de la fête, sans doute. Ce n'était pas cela du tout, pourtant. Elle chercha le sommeil une fois de plus. Mais les yeux lui cuisaient. Elle poussa un immense soupir, dans l'espoir d'éveiller Vincent. Après tout, pourquoi dormait-il, lui ? Puis un fugitif attendrissement lui vint. C'était tout de même une bonne pâte de mari qu'elle aimait bien ! Et qui avait encore le talent d'éveiller en elle bien plus que ne le pourrait jamais ce petit imbécile de Raymond, quand il la serrait contre lui, comme cette nuit.

Si elle fumait une cigarette ? Au même instant, elle se rappela avec netteté qu'elle avait oublié son étui dans le living. Elle songea à secouer le malheureux Vincent et à l'envoyer à sa place. Elle ne sut pas pourquoi elle se leva elle-même, cherchant ses mules à l'aveuglette. Elle ne les trouva pas.

Il faisait tellement tiède dans la chambre qu'elle ne passa pas son peignoir. Tout compte fait, elle ne dérangerait pas ce bon gros. Elle rit toute seule de le traiter ainsi. Ce n'était pas vrai. Il était solide, du type un peu brute qu'elle aimait. Solide comme un roc, mais pas gros, ni surtout un bon gros.

Elle ouvrit la porte, la referma derrière elle. Elle resta un moment indécise. Comme il faisait froid ! Qu'avaient donc fait les domestiques ? Et

puis quelle drôle d'odeur. Furieuse, elle palpa le mur pour trouver l'interrupteur.

Elle ne le trouva pas et fit quelques pas, la main tendue devant elle. Enfin, le mur. Il n'y avait qu'à le suivre. Il y avait un autre interrupteur au sommet du large escalier qui descendait dans le hall. Elle se sentait mal éveillée. Ses libations peut-être ? Sa gorge la brûlait, une âcre saveur lui barbouillait la bouche. Elle eut une envie désespérée de cette cigarette. Pourquoi un tel et subit cafard ?

A tâtons, elle calcula qu'elle devait être sur le palier principal du premier. Mais où était donc cet interrupteur ?

Et soudain, le froid la saisit. Et puis, un malaise. Qu'est-ce qu'elle avait ? Cette étrange odeur ? La colère la submergea un instant. Encore une négligence de ces domestiques, sans doute ? Qu'avaient-ils laissé traîner ?

Sa main gauche toucha de nouveau le mur. Le commutateur ! A droite peut-être ? Elle se demanda brusquement si elle rêvait. Ce devait être cela. Elle allait se réveiller dans son lit à côté de Vincent. Son mari. Il lui parut soudain qu'il était à des lieues d'elle, et qu'une zone étrange de désespoir les séparait. Jamais elle n'avait pensé à lui avec une telle douloureuse intensité.

Mais non, elle ne dormait pas. Elle était nu-pieds. Qu'importait ? Puisque la maison tout entière était équipée de moquettes tièdes et profondes. Mais non, ses pieds se glaçaient sur la pierre. Où était la lumière, mon Dieu ? Elle sentit son cœur battre à grands coups frénétiques. Allons, elle allait descendre, atteindre le salon et retrouver ses cigarettes. Mais par où aller dans cette nuit opaque ? Et cette opacité était épaisse et frôlante. Elle *sentait* la couleur de ce noir lui peser sur les tempes, sur les joues, sur les paupières, comme des attouchements légers. Et pendant ce temps, elle humait l'Odeur. Mais quelle Odeur ?

Elle rama autour d'elle et sentit l'air glisser entre ses doigts.

Puis, soudain, elle retint un léger cri. Elle avait failli tomber sur la première marche de l'escalier. Elle était sauvée. Elle se retrouvait à présent. La sensation de cauchemar disparaissait. Tout rentrait dans l'ordre.

Non, tout ne rentrait pas dans l'ordre. Le mur était lisse. Lisse et gras. S'était-elle engagée dans l'escalier de service, par hasard ? Il venait d'être repeint dans un délicieux bleu pastel, tandis que le grand hall était entièrement crépi. Elle se rappelait encore le contact sous ses doigts, des petites rugosités qu'elle avait palpées quand l'entrepreneur en peinture lui avait montré un échantillon.

Elle eut envie de se retrouver dans son lit, avec une intensité telle que les larmes lui montèrent aux yeux. Ce devait être un cauchemar. Puis, de nouveau, elle faillit crier. Qu'est-ce qui venait de la toucher ? Quelque chose de léger, de furtif, de presque visqueux. Et froid comme la mort ?

La lumière ! Où était la lumière ? Elle dévala les escaliers dans un état de panique complet. Le commutateur *devait* nécessairement se trouver à droite. Elle le savait. Tous les plans de l'installation lui avaient été soumis.

Elle resta figée sur place. Ses pieds étaient sur la dalle glacée du hall, elle n'en pouvait douter. Ce qui la figeait, c'était le bruit étrange qui lui par-

venait. Elle eût juré que c'était — mais c'était absolument impossible — celui d'un rire d'enfant. Quelque part, à l'étage. Elle se répéta : « Je rêve, ce n'est pas possible autrement ; je vais m'éveiller dans un instant. »

Le rire s'éteignit. Ses doigts volèrent vers le mur. En vain, mais quelque chose de froid, de léger la frôla de nouveau.

Elle respira convulsivement. Elle devenait folle.

Ah ! elle avait maintenant en main la poignée de la porte. Dans sa terreur, elle avait fait trois pas. C'était la bonne, la chère vieille porte du living. Elle allait voir en entrant la lueur du foyer, à moins qu'il ne fût éteint.

Elle ouvrit, à demi étouffée par les battements de son cœur. Elle eut un nouveau choc car elle s'attendait à trouver, en entrant, la grisante odeur de la fête à peine tiédie.

Non, il n'y avait là que silence et froid et cette Odeur...

Elle gémit tout bas : « Je devrai le dire à Pierre demain matin. C'est honteux de laisser tomber le calorifère aussi bas ! »

Ses pieds se glaçaient de plus en plus et elle restait pétrifiée, dans une obscurité complète. Le foyer ne donnait plus de clarté. Elle se décida, après avoir tourné aveuglément les yeux à droite et à gauche. Il fallait allumer à tout prix, prendre cette boîte de cigarettes et regagner sa chambre en hâte, pour retrouver contre la sienne la cuisse chaude et velue de Vincent. Cher et bon Vincent ! Elle marmotta les mots tout haut avec une dose d'amour incroyable. Il lui sembla que le plus grand bonheur de sa vie serait de sentir, une fois de plus, ses chères mains un peu courtes, mais chaudes, vivantes autour de ses épaules.

Elle ne trouva pas le commutateur. Elle avait dû se tromper de porte ? Etait-ce possible ? Elle devenait donc tout à fait folle ? Folle, oui ! Elle poussa un premier cri aigu en sentant sous ses doigts une nouvelle chose lointaine et glaciale. Elle retira sa main avec un sanglot de terreur. S'éveiller ! S'éveiller ! Elle fit quelques nouveaux pas, les mains en avant. C'est alors qu'elle « les » rencontra. Des reptiles qui se balançaient entre plancher et plafond. Elle essaya de crier, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Elle marmotta désespérément : « C'est un cauchemar ! Mes pieds pèsent cent kilos ! » Elle contourna lentement, précautionneusement les « choses », les bras devant elle. Elle savait que là, à côté du foyer, devait se trouver la lampe à diffuser, celle qui allumait les yeux des femmes. Des hommes aussi. Même Vincent avait de beaux yeux sous son éclairage. Cher Vincent !

Puis Ariane s'arrêta. Elle venait d' « entendre » un glissement à sa gauche à peu près. Non, en face. Un bruit léger, discret, presque mélodieux. Le cliquetis de quelque chose de sec et de doux à la fois. Elle hurla. Le rideau de perles ! Il était là, devant elle, elle en était sûre ! Le rideau de perles, tout comme derrière elle se trouvaient aux murs les plantes grasses, exotiques, inquiétantes. Et le lustre ! Elle se rappela le lustre de cuivre. C'étaient les plantes du lustre qu'elle avait frôlées...

Mais alors ?...

Elle essaya de crier de nouveau parce que dans la nuit, en même

temps que l'Odeur, elle percevait maintenant autre chose. Le bruit d'une respiration sifflante. Pas très loin, de l'autre côté du rideau de perles.

Alors elle comprit. La pendule sonnait le quart. Oui, un an auparavant, au quart de quatre heures : « elle » était morte, la femme qui voulait qu'il y eût des enfants dans la maison !

Elle recula. Elle ne supportait pas la pensée de voir luire faiblement dans la nuit ces terribles yeux globuleux. Non, elle ne le supporterait pas !

Elle recula encore, les plantes l'entourèrent, leur attouchement léger, leur cruelle douceur froide l'environnèrent, la cernèrent. Ses yeux lui faisaient mal à force d'essayer de percer cette nuit opaque. Puis, elle vit, entrecoupés, par les perles sans doute, comme deux phares lointains dans le brouillard. Mais la respiration était toute proche et les perles s'entrechoquaient. Elle poussa un dernier et effroyable cri au moment où, tendrement, insidieusement, les tiges s'accrochaient à son cou. Et pour ne pas être effleurée par cette respiration qui avançait, pour ne pas voir se préciser les globes lumineux et terribles, elle se laissa tomber...



Vincent entendit le premier cri dans un demi-sommeil. Le second le jeta hors du lit, allumant du même geste. Ariane n'était pas là !

Il courut comme un fou dans le vestibule en faisant claquer les commutateurs au fur et à mesure.

Quand il entra dans le living, les parfums de la fête se ruèrent vers lui. Et aussi, la vision de sa femme, renversée, râlant les mains au cou, étranglée par les rubans qui pendaient du lustre.

Il la détacha, l'emporta comme une proie.

Quand il l'eut battue, secouée, giflée, pour la raminer, il vit l'horreur dans ses yeux. Et quand elle put parler, il comprit, et trouva la solution.



L'enfant naquit dans la richesse déclinante de l'été. Il était beau, mais il conserva toujours, sur le cou, comme la trace de deux cicatrices.

Et tout compte fait, ils ne quittèrent pas la maison des enfants. Mme Grandier était satisfaite.



Voir une autre montagne

(*To see another mountain*)

par FREDERIK POHL

Sur le tombeau d'Isaac Newton, dans l'Abbaye de Westminster, on a gravé ces lignes du poète anglais Wordsworth : « Il voyagea sur les étranges mers de la pensée — tout seul. » *Tel fut également le cas d'Albert Einstein, dont la pensée reste encore très largement incomprise (signalons à ce propos que notre ami Charles-Noël Martin prépare chez Plon un livre intitulé* « Einstein, génie et prophète » ; *Martin est un des esprits, à notre époque, réellement capables de suivre Einstein).*

Le héros de cette nouvelle, le docteur Sidorenko, comme Newton et Einstein, a voyagé très loin sur les océans de la pensée jusqu'à atteindre un continent inconnu. Ce continent est-il celui de la folie ou celui d'une sagesse nouvelle ? C'est à résoudre ce problème que nous convie Frederik Pohl, le coauteur du célèbre « Planète à gogos » (*Rayon Fantastique*) *et de plusieurs autres romans en collaboration avec Kornbluth* (1).



I

Des camions montaient encore par la route du versant de la montagne. Leurs moteurs électriques étaient assez silencieux, mais c'étaient de lourds véhicules dont les engrenages démultiplicateurs s'entendaient à un kilomètre. A un kilomètre à vol d'oiseau, c'est-à-dire à dix-huit par la route goudronnée qui serpentait au flanc de la montagne, en lacets innombrables et avec des remblais à pic comme des falaises.

Le vieillard ne se plaignait pas du bruit. Les camions le réveillaient quand il était assoupi, comme il lui arrivait si souvent ces temps-ci. Ils étaient le décor sonore de ses journées.

— « Vous n'avez pas bu votre jus d'orange, docteur. »

Le vieillard fit pivoter son fauteuil roulant. Il aimait son infirmière. Elles étaient trois à se relayer pour le soigner, mais c'était à Maureen Wrather qu'allaient ses préférences. Elle semblait être toujours là quand il avait besoin d'elle. Il protesta :

— « J'ai presque tout bu. » L'infirmière attendait. « C'est bon, soit. » Il vida son verre en remarquant que le goût avait encore changé. Qu'était-ce cette fois... stimulant, tranquillisant, sédatif, stupéfiant ? On le remontait

(1) Nouvelle du même auteur parue dans « Fiction » : « *Recensement* » (n° 39).

et on l'abattait, jouant avec lui comme avec un yo-yo. « Est-ce qu'on me donne du café, ce matin, Maureen ? »

— « Du chocolat. » Elle déposa sur la table le bol et une assiette avec deux petites parts de flan, en évitant l'endroit central où il allongeait ses mains immenses de solitaire. C'était de telles prévenances qu'il appréciait en elle. « Il faut que vous soyez habillé d'ici une demi-heure, » annonça-t-elle, « parce que vous allez avoir de la visite. »

— « De la visite ? Qui pourrait venir me voir ? » Mais, d'après la lueur qui brillait dans ses yeux vifs et gais, il comprit que c'était une surprise avant même qu'elle eût parlé. Eh bien, pensa le vieillard avec plaisir et soumission, c'est qu'il y a du progrès ; quelques semaines seulement auparavant, on ne lui aurait permis de surprises d'aucune sorte. Des semaines ? Il plissa le front. Peut-être des mois. Chaque jour était pareil à tous les autres. Il pouvait en compter un, c'était hier ; deux, c'était avant-hier ; trois, la semaine dernière — il pouvait compter avec assez de sûreté quelques simples intervalles de temps, mais la lointaine époque remontant à un mois était noyée dans une masse confuse et grise. Il soupira. Voilà le prix de la folie, pensa-t-il avec amusement. On le rendait ainsi exprès, pour l'aider à « se rétablir ». Mais tout avait été grisaille et douceur de toute façon. Très loin dans le passé, il y avait eu un moment de terreur, mais après cela tout avait été douceur pendant longtemps, très longtemps.

— « Buvez votre chocolat, jeune homme, » dit l'infirmière avec un clin d'œil malin et coquet. « Voulez-vous de la musique ? »

Le jeu était agréable.

— « Je veux beaucoup de musique, » dit-il immédiatement. « Stravinsky... le *Sacre,* je pense. Et Alban Berg. Et... j'y suis. Avez-vous ce vieil enregistrement, *The Three Itta Fishies ?* » Il avait été très satisfait de la richesse de la collection de bandes sonores de cette maison sur la montagne, jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelque chose d'anormal dans ce jus d'orange. Toutes ses exigences étaient soigneusement notées et analysées. De même que les minusucles microphones attachés à sa gorge et à son cœur pendant la nuit, ses goûts musicaux fournissaient des données permettant de dresser un tableau de son état. Mais comme cela enlevait un peu de plaisir à la chose, le vieillard y avait ajouté de quoi trouver un motif personnel de se réjouir en compensation.

L'infirmière se tourna solennellement vers l'électrophone à bandes. Il y eut une pause, un léger déclic, puis les premières mesures rapides du merveilleux concerto de Mendelssohn, qu'il avait toujours aimé. Il regarda l'infirmière. « Vous ne devriez pas nous taquiner, docteur, » dit-elle d'un ton enjoué en quittant la pièce.

*
* *

Le Dr. Noah Sidorenko avait changé le monde. Son hypothèse des Valeurs Congruentes, développée ultérieurement en sa Théorie des Congruences Générales, était la base d'une technologie tout aussi complexe et encore plus importante que les applications de l'énergie nucléaire dérivées

de l'équation masse-énergie d'Einstein. Ce matin, le cerveau qui avait énoncé le principe de la Congruence était occupé par un problème plus ardu : quels étaient les bruits qui venaient de la cour ?

On allait le photographier, se dit-il en voyant la chemise douce et blanche que l'infirmière lui avait préparée, la veste grise, et surtout la cravate. Il ne portait presque jamais de cravate. (L'infirmière lui en donnait rarement une ; il préférait ne pas chercher pour quelle raison.) Pendant qu'il s'habillait, les camions entrèrent avec fracas dans la cour, s'arrêtèrent, et des voix d'hommes se firent entendre avec netteté.

— « Je me demande qui sont ces gens, » dit-il tout haut, renonçant à essayer de deviner.

— « C'est l'équipe de la télévision, » dit l'infirmière dans la chambre voisine. « Chut ! Ne gâchez pas votre surprise. »

Il s'habilla rapidement, tout surexcité. C'était assurément une grande surprise. Jamais une équipe de télévision n'était venue sur la montagne. Quand il sortit du cabinet de toilette, l'infirmière fronça les sourcils et tendit la main vers sa cravate.

— « Maladroit ! Pourquoi de grands cerveaux comme vous ne sont-ils pas fichus de faire un simple nœud de cravate ? »

C'était une fille vraiment douce, pensa le vieillard en levant le menton pour lui faciliter la tâche. Elle aurait pu être sa fille, voire sa petite-fille. Elle devait avoir tout juste vingt-cinq ans. C'était à peu près l'âge qu'aurait eu sa petite-fille...

Le vieillard fronça les sourcils et détourna la tête. C'était stupide. Il n'avait pas de petite-fille. Il avait eu un fils unique et celui-ci était mort, lui avait-on dit, dans une explosion à bord d'un sous-marin dans les eaux de Mindanao. C'était alors un jeune homme de dix-neuf ans, certainement sans enfant, et il y avait eu au sujet de sa mort quelque chose que le vieillard n'aimait pas se rappeler. Il regarda sa cravate en louchant. Pire que cela, pensa-t-il, quelque chose *qu'il ne pouvait plus* se rappeler.

— « Voici pour vous, docteur, » dit l'infirmière. « Ce n'est pas grand-chose, mais je vous souhaite un bon anniversaire. »

Elle tira de la poche de son uniforme une petite boîte entourée d'un ruban rose et la lui tendit. Il était ému et ses doigts tremblaient en défaisant le petit paquet. L'opération causa dans son esprit une confusion qu'il chassa bientôt. C'était une émotion honnête et rien de plus. Oui, et l'âge aussi, naturellement. Il avait quatre-vingt-quinze ans. Mais ce n'était pas le frémissement ardent et passionné qui avait défiguré les premiers épisodes dont il pouvait se souvenir clairement, lors de ses premiers jours sur la Montagne. Ce n'était que gratitude et sentiment.

Et c'était ce que la boîte lui apportait : du sentiment.

— « Merci, Maureen. Vous êtes bonne pour le vieil homme que je suis. » Une larme lui monta aux yeux. C'était un simple petit globe en matière transparente, avec le visage jeune et souriant de Maureen enfermé à l'intérieur, mais il était pour lui.

Elle lui tapota l'épaule et dit d'un ton ferme :

— « Vous êtes un brave homme. Et vous êtes beau aussi, alors venez vous faire admirer par vos amis. »

Elle l'aida à s'installer dans son fauteuil roulant. Celui-ci était pourvu de moteurs, mais le vieillard préférait se laisser pousser par l'infirmière qui lui accordait volontiers ce plaisir. Ils franchirent la porte et longèrent les longs couloirs inondés de soleil qui séparaient les chambres en façade de la haute et large terrasse située par-derrière. Sam Krabbe, Ernest Atkinson et deux autres membres du Groupe vinrent à la porte de leur chambre pour saluer le vieillard et lui souhaiter un heureux anniversaire. Las, mais heureux, Sidorenko les remercia d'un signe de tête. Il prêta une oreille critique aux battements précipités de son cœur — l'excitation était un risque, il ne l'ignorait pas — et leur fit un large sourire. Il devenait aussi rusé que les docteurs.

Maureen roula le fauteuil du vieillard jusqu'à la petite plate-forme de l'ascenseur et ils descendirent rapidement et en douceur sur des coussins magnétiques jusqu'à l'étage inférieur. Le vieillard se pencha sur le côté de son fauteuil, étudiant ce qu'il pouvait voir de l'ascenseur auquel il prenait un intérêt direct et personnel. Quelqu'un lui avait dit que l'application de champs magnétiques à des substances non ferreuses dérivait de ses Congruences Générales. Eh bien, c'était un résultat ; la Congruence montrait que tous les champs étaient en rapports étroits et interchangeables et il n'y avait évidemment aucune raison pour que ce qui était possible ne soit pas réalisé. Mais le vieillard riait intérieurement. Il pensait à Einstein devant une photo d'*Enola Gay,* ou du *Nautilus,* ou de lui-même essayant de construire l'équipement de communications que la Congruence avait rendu possible.

L'infirmière poussa son fauteuil dans le jardin et, là, il eut devant les yeux l'explication du tintamarre de la matinée.

Une unité mobile de télévision au complet avait gravi ces routes terriblement escarpées. Il y avait là un véritable train de voitures et, en l'air, un hélicoptère planait au-dessus du court de tennis, ses pales d'hélices tournoyant comme des feuilles dans le vent qui soufflait de la vallée. La présence de l'hélicoptère avait une signification précise, le vieillard le savait. Il avait dû amener quelqu'un de très important. L'espace aérien au-dessus de l'institut était interdit par ordre du gouvernement.

Un simple raisonnement menait à la conclusion logique que seuls les chefs de gouvernement peuvent annuler des ordres du gouvernement. Et, en effet, la réponse était là.

— « Etes-vous sûr d'avoir assez chaud ? » murmura l'infirmière. Mais Sidorenko l'entendit à peine. Il reconnaissait le petit homme trapu aux yeux bleus qui bavardait avec un des membres de l'équipe de télévision. Les contacts de Sidorenko avec le monde extérieur étaient surveillés et peu nombreux, mais n'importe qui eût reconnu cet homme-là. Il se nommait Shawn O'Connor et il était Président des Etats-Unis.

*
* *

— « Mon cher monsieur, » dit le Président O'Connor en lui serrant la main avec chaleur, « je ne saurais vous dire combien je suis heureux de vous voir. Oh ! non, vous ne pouvez pas vous souvenir de moi. Mais j'ai assisté à deux de vos conférences. Ce devait être en 98. Et après la seconde, je suis monté sur l'estrade vous demander un autographe. »

Le vieillard retira sa main de celle du Président. 1998 ? Grands dieux ! cela faisait presque cinquante ans. Il est vrai, pensait-il, que bien rares étaient les personnes qui demandaient des autographes à des physiciens-mathématiciens, mais c'était loin, si loin. Il n'avait aucune souvenance de l'incident. Cependant, il se rappelait bien les conférences.

— « Oh ! naturellement, » dit-il. « Au Leeds Hall. Ma foi, monsieur le Président, je ne suis pas certain, mais... »

— « Mon cher monsieur, » dit le Président avec bonhomie, « ne vous fatiguez pas. Quels que soient les honneurs auxquels je suis parvenu, j'étais un garçon tout à fait insignifiant du temps que je faisais ma deuxième année d'études d'ingénieur. Vous avez dû en rencontrer des milliers comme moi. Mais vous, docteur Sidorenko, » dit-il en se redressant, « ce n'est pas du tout la même chose. Vous êtes probablement l'homme le plus éminent que notre pays ait connu au cours de ce siècle, et ma venue aujourd'hui n'est qu'un bien faible témoignage de l'estime où nous vous tenons. Cependant, » ajouta-t-il vivement, « il ne faut pas priver les cameramen d'une conversation qu'ils sont sans aucun doute désireux d'enregistrer sur bande. Alors venez par ici, docteur, comme un garçon raisonnable. »

Le vieillard cligna des yeux et laissa les cameramen placer avec autorité le Président et lui-même dans les meilleures positions pour la prise de vues. L'un des hommes sifflait entre ses dents, l'autre flirtait avec l'infirmière, mais ils faisaient leur travail avec compétence. Le vieillard tremblait. C'est entendu, j'ai quatre-vingt-quinze ans, pensait-il, je peux bien donner quelques signes de sénilité ; mais était-ce bien cela ? Quelque chose le tourmentait, lui harcelait l'esprit.

— « Allez-y, monsieur le Président, » cria enfin le chef opérateur, et Shawn O'Connor prit de la main d'un des hommes alertes et élégants de sa suite un ruban bleu et argent.

La caméra ronronna faiblement, se réglant sur la lumière et la distance, et le Président prit la parole.

— « Docteur Sidorenko, l'occasion qui m'est offerte de vous conférer aujourd'hui cette distinction est une des plus heureuses que j'aie eu l'avantage... » Du vent, du vent, pensait le vieillard, essayant à la fois d'écouter, d'identifier l'air sifflé par le cameraman et de découvrir ce qui le chiffonnait. Ses yeux rencontrèrent les yeux bleus et rieurs du Président qui l'observaient, légèrement abrités de la lumière vive des projecteurs, et il se rendit compte qu'il tremblait visiblement.

Il pensa avec irritation qu'il n'y pouvait rien. Le corps tremblait ; l'esprit conscient n'avait dessus aucun pouvoir. Il était honteux et embarrassé, mais la honte était un luxe qu'il pouvait difficilement se permettre. Quelque chose de pire était très proche et menaçait de noyer ce qui n'était que de la honte. C'était un reliquat de la peur obsédante qu'il avait espéré

ne plus jamais connaître et souhaité oublier à jamais. Il fit un sourire figé.

— « ... de tous les grands hommes d'Amérique qui ont reçu les honneurs qui leur étaient dus. C'est pour cette raison que le Congrès, par une résolution unanime des deux Chambres, m'a autorisé à... »

Transi et tremblant, le vieillard se souvint enfin des paroles qui allaient avec l'air.

L'ours a passé la montagne,
A passé la montagne,
A passé la montagne...
Et que croyez-vous qu'il vit ?

Cet air le travaillait, bien qu'il ne sût dire pourquoi.

— « ... non seulement vos succès scientifiques qui sont honorés, docteur Sidorenko, si grands soient-ils. Les vérités que vous avez découvertes nous ont rapprochés du cœur même de l'univers. Les grandes inventions de notre époque ont été pour une large part rendues possibles grâce à la claire compréhension des choses que vous avez inculquée à nos chercheurs scientifiques. Mais plus encore... »

Oh ! stop ! murmura à part lui le vieillard qui sentait son corps agité de vibrations qu'il ne pouvait maîtriser. Le Président hésita, sourit, haussa les épaules et poursuivit :

— « Plus encore, votre amour humanitaire pour toute l'espèce humaine est un estimable... »

Stop ! murmura encore le vieillard, mais à ce moment il s'aperçut avec horreur qu'il ne murmurait pas du tout. Il criait de toutes ses forces. « *Stop !* » hurla-t-il, et il se surprit à essayer de faire fonctionner ses muscles desséchés pour se mettre debout sur ses pieds inutiles. « *Stop !* » Les caméras abandonnèrent le Président pour tourner sur le vieillard leurs trois grands yeux fixes et vitreux, et la terreur frappa le vieux Sidorenko et adhéra à lui. Quelque chose entra en éruption. Quelque chose explosa et éclata, avec la violence d'une collision d'automobiles aussitôt en feu ; tout près, quelqu'un poussa un cri qui le fit rentrer en lui. Il vit l'infirmière accourir avec une seringue hypodermique dont il ressentit la morsure.

Plus tard, au bout d'un temps infini (bien qu'en moins de soixante secondes le sang eût amené la drogue à son cerveau) il sentit la chute, la chute en spirales qu'il se rappelait avoir éprouvée à la suite d'un nombre incalculable d'autres piqûres et il y eut encore le bref instant de lucidité avant le sommeil. Maureen le regardait avec attention, l'aiguille encore à la main.

— « Je regrette d'avoir gâché la cérémonie, ma petite, » murmura-t-il en fermant les paupières.

Un sommeil de plomb l'envahit aussitôt.

II

Cela ne valait vraiment pas tout le mal qu'ils se donnaient. Pourquoi vouloir dépenser tant d'efforts pour le guérir ?

L'infirmière minauda :

— « Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, docteur. Un grand et bel homme comme vous. Bien sûr, vous avez eu un étourdissement. Mais qu'est-ce que cela ? Croyez-vous que le Président lui-même n'en a jamais eu ? »

— « Pourquoi ne me laissent-ils pas tranquille, Maureen ? » murmura-t-il.

— « Vous laisser tranquille, allons donc ? Vous qui avez encore vingt bonnes années devant vous. »

— « Vous êtes une brave fille, Maureen, » dit-il d'une voix à peine perceptible, tant il ménageait ses forces. C'était vraiment plus qu'ils n'avaient le droit d'en attendre de lui, pensa-t-il, l'esprit engourdi. Il ne pouvait se permettre beaucoup d'autres crises comme celle de ce matin, or il lui semblait qu'elles se précipitaient. Cependant, c'était une aimable attention de la part du Président.

Il était un peu plus éveillé maintenant, les effets de la piqûre et des antidotes administrés plus tard pour rétablir l'équilibre commençant à se dissiper. Il se souvint qu'on était mercredi.

— « Faut-il que j'aille retrouver le Groupe ? » dit-il d'un ton plaintif.

— « Le docteur vous l'ordonne, docteur, » dit-elle fermement, « et tout docteur que vous soyez, vous ne l'êtes pas assez pour discuter les ordres du docteur. » C'était une vieille plaisanterie, usée jusqu'à la corde, mais il lui devait un sourire pour l'avoir faite. Il s'en acquitta, faiblement.

Après le déjeuner, elle l'emmena dans la salle de conférences du Groupe. Ils y arrivèrent les derniers.

Revêche, comme toujours au sein du Groupe, bien qu'il fût d'un commerce assez agréable en société, Sam Krabbe dit :

— « Vous nous témoignez bien de l'hostilité, Sidorenko. Pourquoi n'essayez-vous pas d'être exact ? »

— « Sam oublie, » dit Mrs. Reynolds sans s'adresser à personne en particulier. « Cela ne dépend pas de Sidorenko, dès l'instant que Maureen et lui jouent jusqu'au bout ce jeu de maître et esclave qui consiste à lui faire rouler son fauteuil. Si elle ne veut pas nous faire la politesse d'être ponctuelle, Sidorenko n'y peut rien. »

Marla Reynolds avait assassiné son mari et quatre adolescents ; elle l'avait dit au Groupe au moins cinquante fois. Sidorenko la voyait comme la seule folle authentique que possédât le Groupe — lui mis à part, naturellement. Le vieillard se jugeait sans parti pris.

Il lutta pour tenir la tête droite et garder les yeux ouverts. On ne tirait aucun profit des sessions du Groupe à moins de *participer*. Pour *participer* il fallait d'abord garder l'apparence d'un esprit éveillé, puis se mettre à parler (quand, à vrai dire, on n'y tenait aucunement), et enfin à témoigner de l'émotion (alors qu'on était à peu près sûr de n'avoir plus d'émotion à témoigner). Cela il le savait. Le Dr. Shugart le lui avait dit, au cours d'un examen particulier, puis, de nouveau, devant le Groupe tout entier.

Le vieillard soupira intérieurement. On pouvait compter sur Sam Krabbe pour interpréter les mobiles de chacun au profit de tous. C'était ce qu'il faisait maintenant. Court, trapu, entre deux âges — ou du moins

« entre deux âges » aux yeux du Dr. Sidorenko — Sam Krabbe approchait en réalité de soixante-dix ans. Sidorenko leva les yeux sur le visage attentif et intéressé de son infirmière et se laissa submerger par le flot de la conversation.

Sam dit :

— « Qu'est-ce que cela signifie, Maureen ? Faut-il que vous concentriez sur nous vos sentiments agressifs ? J'en ai plein le dos de votre attitude. »

Nelson Amster surenchérit (trente-cinq ans, célibataire, une vie faite d'une suite de faux pas et d'embarras parce qu'il voyait sa mère dans toutes les femmes qu'il rencontrait) :

— « C'est une répugnante manœuvre féminine pour attirer l'attention, Sam. Ne vous en occupez donc pas. »

Marla Reynolds :

— « Ça vous va de parler, espèce de lavette ! »

Eddie Atkinson (après avoir interrogé du regard le visage affable du Dr. Shugart pour y trouver la réplique) :

— « Allons, vieilles harpies. Donnez sa chance à cette fille. Votre avis, Dr. Shugart ? Ne font-ils pas que déplacer leur hostilité respective pour l'appliquer à Maureen et au docteur ? »

Le Dr. Shugart, après un instant de silence :

— « Mmm. Tout ceci éveille-t-il une réaction chez vous, Maureen ? »

Maureen, les yeux vifs, mais la voix grave :

— « Oh ! si j'ai causé des ennuis, j'en suis désolée. Je ne pensais pas que nous étions en retard. Je vous assure. S'il s'est produit un déplacement quelconque, c'est certainement au niveau du subconscient. Je vous *aime* tous. Je pense que vous êtes le Groupe le plus aimable, le plus bienveillant que j'aie jamais... Et... Eh bien, il n'y a pas la moindre ambivalence, c'est tout. Franchement. »

Le Dr. Shugart, approuvant d'un signe de tête :

— « Mmm. »

Le vieillard s'agita dans son fauteuil. Bientôt, pensait-il, avec une douleur familière et supportable, ils allaient tous commencer à le regarder et à le presser de *participer*. Tous sauf le Dr. Shugart en tout cas ; le psychiatre n'était pas partisan de faire pression, hormis en cas de besoin comme lorsqu'il s'agissait de se décharger du fardeau de la conversation pour le faire passer sur quelqu'un d'autre du Groupe. (Ce qui ne l'empêchait pas de toujours dire qu'il faisait partie du Groupe, mais qu'il n'en était pas le chef. « Le psychanalyste n'est que le principal malade. Je tire grand profit de nos sessions. ») Mais les autres, qui n'avaient pas de tels scrupules professionnels, ne manqueraient pas de le harceler et Sidorenko n'aimait pas du tout cela. Il était encore occupé à tourner et retourner dans son esprit le fiasco de la matinée. Assurément, il devait en faire part ; c'était là l'utilité du Groupe, mais un demi-siècle d'expérience avait appris au vieillard à vivre sa vie d'une certaine manière personnelle et il voulait d'abord approfondir la chose pour lui-même. La meilleure façon d'éviter que le

Groupe ne s'occupât trop de lui était de placer une brève remarque de temps à autre. Aussi dit-il à la première occasion :

— « Je suis désolé, mesdames et messieurs, je n'avais certainement pas l'intention de vous indisposer. »

Tout le monde le regarda.

Ernie Atkinson dit d'un ton de réprimande :

— « Nous ne sommes pas ici pour nous faire des excuses, Sidorenko. Nous voulons simplement connaître vos *mobiles.* »

Marla Reynolds :

— « C'est à se demander si nous savons tous pourquoi nous sommes ici. Et comment le reste d'entre nous recevra-t-il l'aide nécessaire si certains ont droit par priorité à l'attention du docteur parce qu'ils sont plus *importants ?* »

Sidorenko dit faiblement :

— « Oh ! Mrs. Reynolds — Marla — je suis certain qu'il n'en est rien. N'est-ce pas, docteur Shugart ? »

Le Dr. Shugart, après réflexion :

— « Mmm. Oui, pourquoi sommes-nous ici ? Quelqu'un veut-il nous le dire ? »

Le vieillard ouvrit la bouche, puis la referma. Certains soirs, il se joignait à ces jeunes gens du Groupe, aussi exigeant et combatif que n'importe lequel d'entre eux, mais ce n'était pas le jour. L'énergie se refusait tout simplement à affluer. Sidorenko se sentit soulagé quand Sam Krabbe se chargea de la réponse.

— « Nous sommes ici, » dit pompeusement Sam, « parce que nous avons des problèmes que nous n'avons pas été capables de résoudre seuls. En siégeant en Groupe, nous nous aidons mutuellement à décharger nos émotions profondes alors qu'il n'y a pas de danger à le faire, ce qui nous aide à ramener nos problèmes à des dimensions telles que nous puissions nous y attaquer. » Il attendit une approbation.

— « Perroquet ! » dit Ernie Atkinson avec affectation.

— « Le docteur n'aime pas nous entendre employer ce langage pseudo-psychiatrique sans queue ni tête, » dit Marla Reynolds, accusant tout le monde à la fois.

— « Parfait, voyons ce que vous pouvez faire de mieux ! » explosa Sam.

— « Mais comment donc ! Rien de plus facile ! » s'écria Atkinson. Il se cala les pouces dans les revers du veston et laissa pendre une jambe par-dessus le bras de son fauteuil. « Cette institution est un endroit où une aide très spéciale et très concentrée peut être donnée à un très petit nombre. » (« Snob, » siffla Nelson Amster.) « Je ne suis pas un snob ! C'est la pure vérité. Nous bénéficions ici d'une thérapeutique d'une grande variété allant des hormones à l'hypnosynthèse. Et la raison pour laquelle nous en bénéficions est que nous le *méritons.* Tout le monde connaît le Dr. Sidorenko. Amster à créé toute une nouvelle industrie avec concentrations de sociétés et manipulations de capitaux. Marla Reynolds est un des grands compositeurs — à vrai dire le plus grand compositeur féminin — de notre siècle. »

(« Le diable soit de certaines gens ! » grommela Marla.) « Et moi-même... eh bien, je n'ai pas besoin d'en dire plus. Tous autant que nous sommes, nous valons la peine d'être soignés. A tout prix. C'est pourquoi le gouvernement nous a placés dans cet établissement très cher. »

— « Mmm, » dit le Dr. Shugart. Il réfléchit un instant et ajouta : « Je me demande... »

Ernie Atkinson se tassa dans son siège. Son petit visage basané prit une teinte jaune. Sa jambe glissa du bras du fauteuil.

— « Qu'est-ce que ça veut dire, doc ? » questionna-t-il d'un ton lugubre.

— « Je me demande si c'est une motivation *personnelle.* »

— « Oh ! je vois, » s'écria Atkinson, « c'est la raison pour laquelle *chacun* de nous est ici qui est importante, n'est-ce pas ? Eh bien, voyons cela ? Parlez-nous de vos motivations, Sidorenko. »

*
* *

Le vieillard toussota.

On en arrivait toujours là, inévitablement. Il formulait ses faibles remarques pour faire dévier l'attention, mais cela ne servait à rien. Il y avait toujours dans le Groupe quelqu'un qui ne s'y laissait pas prendre et le harponnait. Non, il n'y avait pas de résistance possible.

— « Je... » commença-t-il. Il s'arrêta et se passa la main sur le visage. Maureen était près de lui, l'enveloppant d'un regard chaleureux. « Je sais que je ne devrais pas m'excuser, » s'excusa-t-il, « mais la journée a été mauvaise. Vous avez pu le voir. La vérité est que je suis vieux et le Dr. Shugart me dit que les vieilles cellules ne sont plus tout à fait dans la condition où elles étaient. J'ai eu, » dit-il humblement, comme s'il lisait une pièce d'un dossier constitué à la suite d'un sondage statistique, « j'ai eu une attaque il y a quelques années. Heureusement, elle a été limitée ; vous savez qu'on ne peut plus vous opérer passé un certain âge. Les vaisseaux sanguins se transforment en une sorte de toile pourrie et si l'on peut stopper l'hémorragie, on ne réussit qu'à la faire reprendre de l'autre côté de la pince, et... je m'égare, veuillez m'excuser, » dit-il maladroitement, espérant qu'ils le tiendraient quitte après cela.

— « Mmm, » dit le Dr. Shugart. « Il n'est pas tenu de langage qui ne soit obligatoirement commandé. »

— « Bien sûr. Je suis d'accord. Mais c'est pourquoi je m'excuse, parce que je ne parviens pas très rapidement à une réponse.

» J'ai eu ces... troubles il y a quelques années. Je ne m'en souviens plus très bien. Je suppose cependant que j'ai eu des hallucinations. Je croyais être Dieu, d'après ce que l'on m'a dit. Je pense que si j'avais été plus jeune, j'aurais pu être soigné plus facilement. Je ne sais pas. Il fut un temps où la plupart des médecins ne se tracassaient pas pour un homme de quatre-vingt-quinze ans, même s'il était célèbre... » (il fit une grimace amère) « non seulement pour ses réalisations scientifiques, mais aussi pour son immense amour de l'humanité. Je veux dire qu'il existe un point limite de désuétude. On a aussi bon compte de laisser mourir le vieux cinglé. »

Il s'étrangla et fut secoué d'une toux sèche pendant un instant. L'infirmière se précipita vers lui, mais il l'écarta du geste.

— « Mmm, » fit le Dr. Shugart.

L'infirmière murmura, d'une voix dure et claire :

— « Je vous aime, Noah Sidorenko. »

Il se redressa dans son fauteuil, touché au cœur.

« Je vous aime, » répéta-t-elle avec obstination, « et je vous guérirai. Cela ne peut pas vous faire de mal si je vous dis que je vous aime. Je ne demande rien. C'est un don sans contrepartie. »

Le vieil homme avala sa salive.

« Ne discutez pas avec moi, vous serez chic, » dit-elle tendrement en tapotant sa joue ridée. « Et maintenant que diriez-vous d'un psychodrame ? Voyons le plus fameux ! Le bas quartier où vous viviez, docteur, vous vous souvenez ? La nuit où vous avez eu si peur. L'accident. Couchez-vous, » ordonna-t-elle en approchant son fauteuil roulant d'un divan et en l'aidant à y prendre place. Il s'allongea, ébloui. Elle le gronda : « Non, mettez-vous davantage en chien de fusil. Vous avez quatre ans, souvenez-vous. Marla, approchez cette chaise, vous serez sa mère. Ernie, Sam, allons dans le couloir. Nous serons les voitures passant en trombe sur la chaussée surélevée devant la fenêtre. Et faison du bruit ! Brrr ! Coin ! Coin ! Brrr !

III

Mais ce n'avait pas été du tout ainsi, se dit-il quelques heures plus tard, essayant de trouver le sommeil. Ç'avait été une grande frayeur de gosse et il était bien possible qu'elle fût à l'origine de ses troubles ultérieurs (bien qu'il ne pût se rappeler suffisamment la nature de ces troubles pour en être sûr). Mais ce n'était pas ce qu'on lui montrait en psychodrame. On lui montrait un enfant effrayé et le vieillard était absolument certain qu'il y avait eu autre chose. Mais selon toute apparence, ce quelque chose était perdu à jamais.

A quatre-vingt-quinze ans, il était compréhensible qu'un grand nombre d'incidents ou d'expériences fussent perdus à jamais. (Comme, par exemple, la rencontre d'un étudiant de deuxième année qui vous demande un autographe alors qu'on ne peut se douter que cet étudiant deviendra Président.)

Il pensa à l'homme blanc, se demanda *qui était l'homme blanc,* et s'agita sur sa couche. Il sentait ses vieux muscles se tendre.

Maudite soit cette sale carcasse, murmura le vieillard en pensant à son propre corps ; elle a perdu jusqu'à la pratique de vivre. Mais ce n'était pas vraiment son corps qui était en cause. C'était son cerveau. Son corps n'était qu'une masse molle autour d'os friables, certes, mais son cœur battait encore, le sang coulait dans ses veines, les acides stomacaux extrayaient de la nourriture qu'il absorbait les éléments nécessaires à la vie. Le corps fonctionnait. Mais le cerveau fonctionnait en opposition ; c'était son cerveau, et non son corps, qui raidissait ses muscles et rendait son souffle plus court.

Cette fille extravagante, pensait tristement le vieillard, elle avait dit : *je vous aime.* Bon. Interprétons sa pensée, se commanda-t-il : ce ne pouvait être que l'expression de l'affection naturelle d'une infirmière pour son malade. Et cependant c'était ridicule, se dit-il en s'efforçant d'aspirer une confortable bouffée d'air.

C'était ce qu'il y avait de pire dans cet état de tension. On ne pouvait pas respirer. Au prix d'un gros effort, Noah Sidorenko enfonça ses coudes sous lui pour soulever sa cage thoracique, sans la dégager tout à fait du matelas, mais en la laissant reposer légèrement dessus pour diminuer un peu la pression exercée par son corps ratatiné. Cela le soulagea, mais pas assez. Il pensa avec envie à des chutes libres. Les pilotes de fusées, rêvait-il, flottaient indéfiniment sans la moindre pression ; comme ils devaient être capables de respirer *profondément ;* mais évidemment il ne pouvait pas espérer aller à une telle hauteur, en commençant par supporter l'accélération de la fusée !

Il divaguait, alors qu'il eût voulu à tout prix penser clairement.

Il se tourna sur le côté et appuya légèrement un doigt sur le bout de son nez. Parfois, le fait d'ouvrir largement les narines aidait à respirer. Il pensa avec un faible sourire à ce que devaient enregistrer les microphones assujettis à ses côtes et à sa gorge et trouva étrange que Maureen ne fût pas déjà venue voir comment il allait. Les microphones avaient pour but d'avertir l'infirmière quand il lui fallait des soins. Il lui en fallait assurément maintenant.

Il écouta d'une oreille critique les battements de son cœur. Poum-*poum,* poum-*poum,* poum-*poum.* Il battait au rythme d'un petit air connu :

L'ours a passé la montagne,
A passé la montagne.

La chansonnette l'inquiétait terriblement, bien qu'il ne sût pas maintenant pourquoi. Elle semblait associée d'une certaine manière à cette scène de sa jeunesse, à la collision d'autos et à l'homme blanc. Le vieillard soupira. Il était parvenu à deux doigts de se rappeler tout d'un seul coup. On l'avait mis au silence. Le « silence », c'était une chambre sans acoustique, de trois mètres sur trois, tendue d'étoffe absorbant les sons et d'un entrelacs de feutre. Il n'y avait aucun écho, et aucun son ne pouvait pénétrer. C'était un instrument classique d'étude des désordres mentaux ; attaché sur une couche en toile au centre de cette cellule, les yeux clos, l'ouïe assourdie, le sujet tombait vite dans l'introspection. Des illusions, des hallucinations, l'assaillaient. Et finalement le jour se faisait dans son esprit — si le sujet supportait l'expérience jusque-là. Trois sur cinq tombaient en hystérie avant de parvenir à une pénétration suffisante et le vieillard était l'un de ces trois-là. Il avait failli mourir...

Il s'arrêta pour compter combien de fois il avait failli mourir d'un traitement ou d'un autre, mais c'était trop difficile. Et de plus il commençait à penser qu'il était encore près de mourir. Il se souleva légèrement sur ses coudes et lutta une fois encore pour respirer.

Cette épreuve était terrible.

Il se laissa retomber sur la couche et tendit la main vers le bouton de l'interphone. « Maureen, » murmura-t-il.

Elle dormait dans la chambre contiguë et bien qu'il ne s'éveillât que rarement dans la nuit — on mettait pour cela ce qu'il fallait dans son chocolat du soir — quand cela se produisait, elle arrivait aussitôt appelée, parfois en robe de chambre, ou même en pyjama.

Mais cette nuit elle ne parut pas. « Maureen, » murmura-t-il de nouveau dans l'appareil, mais il ne reçut pas de réponse.

Avec effort, le vieillard se tourna sur le côté. Le mouvement délogea l'un des microphones plaqués contre sa peau. Il sentit le ruban adhésif lui déchirer l'épiderme et, en même temps, il entendit le son aigu du timbre d'alarme dans la chambre de Maureen. Mais Maureen ne vint pas.

Le vieillard ouvrit tout grands les yeux et les fixa sur l'interphone.

— « Il faut que je me lève, » dit-il, comme s'il raisonnait avec l'appareil, « parce que si je reste couché ici, je crois que je vais mourir. »

Entreprise impossible, évidemment. Mais qu'avait-il à perdre en essayant? Il se poussa au bord du lit. Le fauteuil était à portée de sa main, mais trop éloigné pour Noah Sidorenko qui ne s'était pas tenu sur ses pieds depuis des années...

***

Et alors il se trouva dans son fauteuil. Sans savoir comment, il avait réussi ! Il resta assis un moment, le buste droit, haletant. La douleur était plus supportable dans cette position. Sa main trouva les boutons des moteurs électriques.

Il fit pivoter lentement le fauteuil et s'engagea dans l'étroit espace entre le bureau de l'infirmière et le coin du lit, puis franchit la porte qui s'ouvrit facilement devant lui.

La chambre de Maureen était vide. La porte donnant sur le vestibule s'ouvrit aussi. C'était heureux, pensa-t-il, car elle aurait pu être fermée à clé. Il n'avait jamais su de façon certaine s'il était ou non prisonnier. Après tout, c'était dans une espèce d'asile d'aliénés qu'il se trouvait...

Le vestibule était vide et silencieux. Il prêta l'oreille, cherchant à percevoir le *cric-crac* familier d'Ernie Atkinson grinçant des dents dans son sommeil, mais même ce bruit-là était absent cette nuit. Il continua de rouler. L'ascenseur monta silencieusement à sa rencontre.

Il se laissa descendre doucement et tourna le dos à la sortie. Le vestibule inférieur baignait dans une lumière aveuglante. Il prit la direction du bureau du Dr. Shugart.

Il s'arrêta. Il entendait un bruit de voix.

Rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas entendu Ernie Atkinson grincer des dents ! Atkinson était là et sa voix lui parvenait, claire comme du cristal :

— « Peu m'importent vos explications, je vous dis que nous n'arrivions pas à établir le contact avec lui. Non. Le Groupe et le psychodrame sont inefficaces. »

Et la voix du Dr. Shugart :

— « Il *faut* qu'ils soient efficaces. »

Oui, pensa le vieillard, hébété, c'est bien la voix de Shugart. Mais où était l'hésitation, le ton soigneusement équilibré et volontairement neutre ? Elle claquait comme un fouet !

Et la voix de Maureen :

— « Faut-il que je continue à développer chez lui cette tendre émotion ? »

— « Est-ce si désagréable ? » fit Shugart d'un ton cassant.

— « Oh ! non ! » (Le vieillard poussa un soupir. Il s'aperçut qu'il avait cessé de respirer jusqu'à ce qu'elle eût répondu.) « C'est un cher vieil homme et je l'aime sincèrement. Mais j'aimerais lui faire de petits cadeaux parce que cela me plairait et non parce que cela fait partie de son traitement. »

— « C'est pour son bien, » grogna Shugart. « C'est un des cerveaux les plus grands du monde et il est en train de se désagréger. Nous avons tout essayé. Les méthodes radicales : silence, psycho-chirurgie, chimiothérapie, sont plus qu'il ne peut supporter. Vous vous rappelez ce qui est arrivé quand le Dr. Reynolds a essayé l'électrochoc ? Alors nous travaillons avec ce que nous avons. »

Le vieillard s'agita.

Il était peut-être vieux, et fou s'ils voulaient, mais il n'allait pas rester immobile une minute de plus à les écouter. Il était une heure et quart du matin et tout l'Institut était assemblé là dans le bureau de Shugart, à comploter son rétablissement.

— « Eh bien, » lança-t-il en faisant son entrée dans la pièce, « qu'est-ce que ça signifie ? »

Ils le regardèrent bouche bée.

« Vous tous ! » dit-il avec force. « Qu'est-ce que vous me faites ? Est-ce une mystification ? »

Shugart remua nerveusement sur son siège. Marla Reynolds leva la main pour se tapoter les cheveux en évitant les yeux du vieillard.

— « Vous, *Docteur* Reynolds ? Voulez-vous m'expliquer ? Ou plutôt... plutôt, » dit-il avec une intonation changée et sans chercher son souffle, « il semble n'y avoir qu'une explication. Il y a une conspiration d'une sorte ou d'une autre et c'est moi qui suis visé. »

Maureen se leva et s'approcha de lui.

— « Venez, docteur, » dit-elle d'une voix où la résignation se teintait de plaisir. « Peut-être est-ce mieux ainsi. Nous n'aboutirons pas à grand-chose en continuant à vous mentir, n'est-ce pas ? Alors je pense qu'il faut que nous vous disions la vérité. »

*
* *

L'air de la chansonnette tournait follement dans sa tête. Le vieillard fit pivoter son fauteuil et leva vers Maureen un regard implorant.

— « Mais bien sûr, docteur, » dit-elle, le comprenant sans qu'il eût besoin de parler. « Juste un petit stimulant, » ajouta-t-elle avec douceur en allant lui chercher un gin-fizz.

Le vieillard jeta un coup d'œil au Dr. Shugart.

— « Qui, selon vous, a prescrit votre traitement ? » dit Shugart en riant. « Il n'y a personne à l'Institut qui ne soit diplômé de première classe. Maureen est notre spécialiste des organes internes et elle a de plus, naturellement, de solides connaissances en pyschologie. »

Le vieillard but une gorgée tout en lançant à Maureen un regard de reproche.

— « Je sais, » dit-elle, confuse. « Ce n'est pas juste, mais il fallait que nous vous remettions d'aplomb. »

— « *Pourquoi ?* »

Maureen répliqua avec gravité :

— « Un cerveau comme le vôtre n'est pas chose courante. Je ne suis pas physicienne, mais autant que je comprenne, la Congruence aboutit à peu près à ce qu'Einstein a tenté de faire avec la théorie du champ unifié. Vous étiez sur le point de faire plus encore quand vous... quand vous... »

— « Quand je suis devenu maboul, » lâcha le vieillard. Elle secoua la tête. « D'accord, je ne mâche pas les mots. Mais c'est cela, n'est-ce pas ? » La jeune fille fit un signe d'acquiescement. « Je comprends. »

Cependant, le stimulant ne faisait pas grand effet. Quatre-vingt-quinze ans, pensa-t-il troublé, et peut-être ne verrai-je pas cette autre montagne. C'était difficile à accepter ; il était difficile de croire qu'il avait été mystifié ; difficile de croire que le traitement était inefficace, que ses hallucinations ne seraient jamais guéries. « Je suis flatté, » murmura-t-il d'une voix rauque en essayant de rendre le verre à Maureen. Le verre tomba sur le plancher et rebondit sans se briser. Marla et son détachement schizoïde, Ernie et ses soucis, Sam Krabbe et sa sombre colère... tous des médecins jouant un rôle ? La pièce se resserrait autour de Sidorenko ; il était coupé de ses points de référence. Et ils avaient tous peur ; il s'en rendait compte. C'était un risque qu'ils avaient couru ; ils avaient parié qu'il ne trouverait jamais et maintenant ils ne savaient pas ce qui allait se passer. Et lui...

Lui ne le savait pas non plus.

— « Je suis désolé de vous causer tant d'ennuis, » dit-il haletant.

— « Il ne faut pas avoir de sentiment de culpabilité personnelle, » dit le Dr. Shugart avec sollicitude. « Ces désordres de la personnalité — ces *traits* de personnalité — sont la rançon de la grandeur. Sir Oliver Lodge jurait qu'il croyait à la lévitation. Pensez à Newton, malade d'insomnie et paranoïde. La manie religieuse est très fréquente, » assura le docteur, « et cela, au moins, vous a été épargné. Enfin, presque... évidemment, certains aspects de votre... »

— « Ça suffit ! » s'écria Maureen en tendant la main pour saisir le poignet du vieillard. Sidorenko leva le visage sur elle, touché par son expression soucieuse, essayant de trouver des mots pour lui dire qu'il n'y avait pas à se tourmenter, aucune crainte à avoir. Il sentit son cœur cogner contre ses côtes et, sensation étrange, sa respiration lui sembla avoir cessé. Il fit un effort convulsif et aspira bruyamment une énorme bouffée d'air. C'était presque — comment appelait-on cela ? — un râle de mort. Il recommença.

— « Docteur ! » implora l'infirmière. Mais il trouva la force de lui

retirer son poignet. C'était intéressant. Il commençait à se rappeler quelque chose, ou à imaginer quelque chose...

Ils s'approchaient tous de lui.

— « Laissez-moi tranquille, » grogna-t-il. Il les tint à l'écart tout en s'exerçant à respirer encore. Ce n'était pas difficile ; il pouvait y parvenir. Il ferma les yeux.

Il sentait la présence de Maureen qui retenait son souffle et il ouvrit les yeux pour la regarder, puis les referma.



Le cerveau de Noah Sidorenko était parfaitement lucide.

Il voyait — ou il se souvenait ? Mais c'était comme s'il voyait avec un œil intérieur tous les événements de sa vie passée, son enfance, le bureau de l'administration où il avait reçu sa première bourse d'études, les quatre professeurs l'interrogeant lorsqu'il avait passé son doctorat, même les jours brumeux de son traitement et de son effondrement.

Le vieillard pensa : « Tout a commencé il y a quatre-vingt-dix ans ; j'étais normal à ce moment-là... » et il dut rire, bien que le rire le fît suffoquer, parce que quatre-vingt-dix ans auparavant, il n'était qu'un garçon de cinq ans. Mais jusque-là il n'y avait eu aucun motif de souci.

Etait-ce la collision ? Oui. Et l'incendie. L'homme blanc. La chanson sur l'ours. Le terrible accident de la circulation, juste devant sa fenêtre — car sa fenêtre donnait sur une autoroute surélevée de Brooklyn, nommée Gowanus Parkway, où les voitures se suivaient, pare-chocs contre pare-chocs, à quatre-vingts kilomètres à l'heure, à cinq mètres à peine du lit où il dormait. *Whoush ! Whoush !* Toute la journée et toute la nuit. La nuit, les passages se faisaient plus espacés, évoquant le frottement d'une brosse métallique sur une surface lisse ; le matin et le soir, c'était un *Whoush-whoushwhoush !* presque ininterrompu. Il écoutait ces bruits et rêvait de les mettre en musique. Et il y avait eu la nuit où, à peine endormi, il s'était réveillé en poussant des hurlements de terreur.

Sa mère s'était précipitée dans sa chambre — pauvre femme, elle était déjà veuve. (Bien qu'elle n'eût que vingt-cinq ans, pensa le vieillard avec étonnement. Vingt-cinq ans ! L'âge de Maureen.) Elle s'élança vers lui, et malgré le voile que sa terreur lui mettait devant les yeux, l'enfant pouvait voir l'état d'affolement de sa mère. « M'man, m'man, l'homme blanc ! » Elle le prit dans ses bras. « Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? » Mais il ne pouvait lui répondre autrement que par des sanglots et des paroles incohérentes au sujet de l'homme blanc. C'était un code et elle n'était pas entraînée à le lire. Le temps passa ; dix minutes environ. Il n'était pas consolé ; il était toujours en pleurs et épouvanté, mais sa mère le tenait chaudement pressé sur son sein et lui murmurait des paroles apaisantes. Elle le fit sauter sur son genou, poum-*poum,* poum-*poum,* et malgré ses pleurs il se rappela la chanson qui correspondait à ce rythme : *Il VIT une AUTRE monTAGNE, Il VIT une AUTRE monTAGNE,* tandis que les voitures passaient avec de grands *Whoush !* et que, dans la pièce voisine, le petit poste de télévision murmu-

rait et riait. « Tu manques ton programme, m'man, » dit-il. « Dors, mon chéri, » répondit-elle. Il était presque calmé.

Crrrash ! Devant la fenêtre, deux voitures s'emboutirent dans un épouvantable fracas. Un taxi se dirigeait vers New York avec un garçon en veste de satin au volant et quatre autres entassés à l'arrière ; bourré de marijuana, le garçon qui conduisait avait franchi la bordure de séparation. Le taxi bondit et retomba sur l'autre moitié de la chaussée, où les voitures se dirigeaient en sens inverse, vers Long Island. Il y avait peu de circulation cette nuit-là, mais il y avait une voiture de trop. Dans celle-ci, un agent de publicité s'en allait à toute vitesse rejoindre sa femme et son enfant à Idlewild. Il ne les rejoignit jamais. Les deux voitures se télescopèrent. Le taxi volé fut rejeté sur la voie de circulation d'où il était sorti, son réservoir d'essence éventré, ses portes ouvertes sous le choc. Quatre garçons en maillot des Tigres de Gerritsen furent tués sur le coup et le cinquième fut projeté contre le mur de retenue ; il n'était pas mort, mais ce qui restait de vie en lui ne valait pas d'être mentionné. Il se releva et chercha à courir, mais l'essence en fit une torche blanche fantomatique, éblouissante et horrible. Il traversa la chaussée en titubant pour venir s'abattre sous la fenêtre de Noah et mourut dans les flammes, à cinq mètres des débris du cabriolet de l'agent de publicité.

— « L'homme blanc ! » hurla une voix dans la chambre de Noah. Mais ce n'était pas celle de Noah ; c'était celle de sa mère. Elle s'arracha à la vue de la torche vivante et fixa sur son fils des yeux emplis de crainte et d'horreur. A dater de ce jour, plus rien n'avait été comme avant.

*
* *

— « Depuis l'âge de cinq ans, » dit tout haut le vieillard, pensif, « plus rien n'a été comme avant. Elle croyait que j'étais... je ne sais quoi. Un démon. Elle croyait que j'avais le don de seconde vue parce que j'avais été effrayé par l'accident avant qu'il se produise. »

Il laissa errer son regard autour de la pièce.

— « Et mon fils ! » s'écria-t-il. « J'ai su quand il est mort... par télépathie, à une distance de plus de douze mille kilomètres. Et... » Il s'interrompit, réfléchissant. « Et puis il y a eu encore d'autres choses, » marmonna-t-il.

Le Dr. Shugart lui dit avec douceur :

— « C'est impossible, ne comprenez-vous pas ? Tout cela fait partie de vos visions. Un homme de science vous dirait que cette, cette... *sorcellerie* ne peut être vraie ! Si seulement vous n'étiez pas descendu ici cette nuit, alors que vous étiez si près de la guérison... »

— « Est-ce que vous voulez encore me guérir ? » cria Noah Sidorenko d'une voix terrible.

— « Docteur ! »

— « Vous avez essayé cent fois, » hurla le vieillard, « et cent fois, dans la douleur et dans la peur, j'ai dû détruire les effets du traitement — non pas que je le veuille ! Grands dieux non ! Mais parce que je ne puis m'en empê-

cher. Et maintenant vous voulez que je repasse par toutes ces épreuves... Je ne vous laisserai pas me guérir ! »

Il pressa les boutons de commande de son fauteuil qui se mit à tourner, mais lentement, trop lentement. Le vieillard parvint à se mettre debout et leur cria :

— « Vous ne voyez pas ? Je ne veux pas le faire, mais cela se fait tout seul ; c'est comme un enfant qui naît. Je ne peux m'y opposer maintenant. C'est *difficile* d'avoir un enfant. Dans les douleurs de l'enfantement, » cria-t-il, cherchant l'inquiétude dans leurs yeux, sachant qu'il devait leur sembler fou, « une femme lutte et crie, et que peut un médecin pour elle ? Tuer la douleur ? Oui, et peut-être tuer le bébé avec. Cela s'est produit un nombre infini de fois, jusqu'à ce que les médecins aient appris comment faire, et vous, vous ne savez pas...

» *Il ne faut pas la tuer cette fois !* Laissez-moi souffrir. Ne me guérissez pas ! »

Ils restaient immobiles à le regarder et personne n'osait parler.

La chambre était plongée dans un silence complet. Le vieillard se demanda : Est-il possible que je les aie convaincus ? Mais cela était tellement improbable. Ses paroles exprimaient si médiocrement les pensées qui se bousculaient dans sa tête battante. Mais les pensées... oui, elles étaient claires maintenant, peut-être pour la première fois. Il comprenait. Les pouvoirs psi, la télépathie, la préconnaissance, tous les autres dons difficiles à exercer qui comblaient le vide entre la métaphysique et le muscle... tous ils confinaient à la folie. Bien plus ! Par définition, ils *étaient* la « folie », tout comme un diamant peut être de la « saleté » s'il empêche l'échappement des gaz par une tuyère de fusée. C'était de la folie, puisqu'ils n'entraient pas dans le cadre d'une science qui se définissait elle-même comme « sensée ».

Mais combien de fois en avait-il approché, tout de même ! Et combien de fois l'avait-on secourablement « guéri » ? La trame de ses hallucinations avait été si claire pour la science « sensée ». Avec des doses d'insuline, avec l'hyposynthèse, avec des électrodes fixées à son crâne rasé et avec le psychodrame, avec le traitement par le Groupe et le silence, avec chaque pilule et chaque incantation de sciences de l'esprit, ils avaient, à maintes reprises, extirpé les démons. La préconnaissance lui avait été arrachée par la panique de sa mère. La télépathie lui avait été enlevée par électrochoc. Mais elles étaient chaque fois revenues.

Les exercer ? Non, reconnut le vieillard, il ne pouvait pas les exercer, pas encore. Mais si Dieu avait la bonté de lui donner encore du temps, une heure ou deux, peut-être... ou même quelques années ; si le docteur voulait bien enfreindre la règle et se montrer bienveillant, lui laisser ses « hallucinations », eh bien, il pourrait apprendre à les exercer après tout. Il pourrait par exemple scruter à volonté les esprits et non pas seulement lorsque quelque esprit choisi au hasard, à demi désagrégé lui-même, créait une telle projection de bruit que celui qui était (télépathiquement) sourd ou presque pouvait l'entendre. Il pourrait regarder à volonté dans l'avenir au lieu d'avoir son attention captivée par hasard par le papillotement de quelque terreur

catastrophique projetant son ombre anticipée. Et cette vieille carcasse qui était son corps, par exemple. Il pourrait encore la forcer à vivre, à se mouvoir, à marcher, à se tenir debout...

A se tenir debout ?

Le vieillard était debout, parfaitement immobile, à côté de son fauteuil. Debout ? Alors, avec quelque retard, il suivit la direction du regard fixe de Maureen, de Shugart et des autres.

Il *était* debout.

Mais non pas comme il l'avait imaginé aux heures de misère, alors qu'il était cloué au lit. Il était debout, grand et droit ; mais entre les semelles de feutre de ses pantoufles et les dalles de caoutchouc du sol du bureau, il y avait un vide de vingt centimètres...

Non, ils ne le guériraient pas ; plus jamais. Et avec de la chance, comprit-il lentement, il pourrait désormais se mettre à inculquer sa science au monde.

(Traduit par Roger Durand.)

Alice au pays des hormones

(*The up-to-date sorcerer*)

par ISAAC ASIMOV

Notre ami Isaac Asimov, auteur de science-fiction et professeur de chimie, trouve également le temps de faire de la recherche. Cette recherche s'exerce dans le domaine de la chimie biologique, ce qui fait qu'Asimov connaît à fond le monde étrange des hormones, et autres catalyseurs organiques. C'est de ce domaine qu'il a tiré les idées de ce conte plein d'une fantaisie charmante (1).



LE fait que Nicholas Nitely fût demeuré célibataire malgré son état de juge de paix, avait toujours été pour moi une troublante énigme. L'ambiance de sa profession semblait pour ainsi dire tellement favorable aux tendances matrimoniales, qu'il devait lui être à coup sûr difficile d'éviter les doux lacs de l'hyménée (2).

Lorsque je lui fis part de mes perplexités l'autre jour (nous étions au Club, en train de siroter un gin), il me répondit en soupirant : « *Eh oui... Je l'ai pourtant échappé belle, voici quelque temps...* »

— « *Oh ! vraiment ?* »

— « *Une blonde jouvencelle, intelligente et douce, pure et néanmoins passionnée à l'extrême. Avec ça, la fille au monde la mieux faite pour affoler les sens d'un homme — même ceux du vieux barbon que tu as devant toi.* »

— « *Et comment diantre se fait-il que tu aies laissé passer une telle occasion ?* »

— « *Je n'ai pas eu le choix.* » *Il me sourit benoîtement, et la douceur de ses joues colorées, la douceur de ses cheveux gris, la douceur de ses yeux bleus, tout concourait à lui donner une expression quasiment angélique.* « *En fait, vois-tu, tout est venu de son fiancé...* »

— « *Ah ! elle était déjà fiancée ?* »

— « *...et du professeur Wellington Johns. Bien qu'il soit endocrinologue, Johns est en passe de devenir un véritable sorcier moderne. En fait ce fut tout bonnement...* » *Il eut un nouveau soupir, but une petite gorgée de gin, et posa sur moi le regard candide et enjoué du monsieur-qui-s'apprête-à-faire-dévier-la-conversation.*

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *Les cloches chantantes* » (n° 23) ; « *La bête de pierre* » (n° 31) ; « *Les mouches* » (n° 33) ; « *Ce qu'on s'amusait !* » (n° 35) ; « *La nuit mortelle* » (n° 37) ; « *Poussière de mort* » (n° 64).

(2) Rappelons qu'en Angleterre, le juge de paix tient lieu de Monsieur le Maire pour poser certaine question de confiance.

Je protestai énergiquement : « Ah ! non, mon vieux ! Tu ne peux pas en rester là ! Je veux connaître l'histoire de ta merveilleuse jouvencelle — de la chair qui t'a trahi. »

Il frémit (et je dois reconnaître que mon jeu de mots était un des plus affreux que j'eusse jamais commis), puis retrouva ses esprits en commandant un nouveau gin.

— « Tu comprends, » commença-t-il, « il y a certains détails que je n'ai appris que plus tard. »

⁂

Le professeur Wellington Johns avait un nez majestueusement proéminent, un regard qui respirait la franchise, et un art bien à lui de paraître flotter dans ses vêtements. « Mes chers enfants, » déclara-t-il, « l'amour est une pure question de chimie. »

Les « chers enfants », qui n'étaient pas ses enfants, mais des étudiants inscrits à ses cours, s'appelaient Alexander Dexter et Alice Sanger. Assis devant le professeur et mains dans les mains, ils semblaient vraiment saturés de principes chimiques. Ils pouvaient totaliser 45 printemps à eux deux, et — c'était à peu près inévitable — Alexander s'écria : « Vive la chimie ! »

Le maître eut un sourire réprobateur : « Disons plutôt l'endocrinologie. Après tout, les hormones agissent sur nos émotions : il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'une d'elles stimule en particulier ce sentiment que nous appelons l'amour. »

— « Mais c'est bien terre à terre, » déplora Alice. « Quant à moi, je n'en ai sûrement besoin d'aucune ! » Et elle leva vers Alexander un regard éloquent.

— « Ma chère enfant, » reprit le professeur, « votre sang en fourmillait au moment même où selon le terme consacré, vous tombâtes amoureuse. Cette sécrétion hormonale avait été activée par... » Il chercha soigneusement ses mots, étant un homme d'une très grande moralité. « ... par certain facteur ambiant qui incluait la présence de votre soupirant — et dès l'effet produit, l'inertie en vous fit le reste. Il me serait facile d'aboutir expérimentalement au même résultat. »

— « Mais ce serait charmant de vous prendre au mot, professeur ! » répondit Alice d'une voix qu'une douce émotion faisait vibrer. Et elle pressa timidement la main d'Alexander.

Le maître noya son embarras dans un petit toussotement : « Je n'ai pas voulu dire que je tenterais personnellement de reproduire, ou plutôt, de réobtenir les conditions qui ont provoqué cette sécrétion naturelle : je voulais dire qu'il m'était possible d'administrer l'hormone par voie intraveineuse — voire par voie buccale, puisqu'il s'agit d'une hormone stéroïde. Voyez-vous... » Ici, le professeur ôta ses lunettes dont il se mit à polir orgueilleusement les verres. « Je suis parvenu à isoler et à purifier l'hormone. »

Alexander se redressa tout droit sur son siège : « C'est magnifique, professeur ! Et vous n'avez encore rien dit ? »

— « Il faut d'abord que j'en sache davantage. »

Une lueur de ravissement passa dans les beaux yeux marron d'Alice : « Voulez-vous dire qu'il vous sera possible de faire goûter aux humains ce bonheur merveilleux, de les transporter au septième ciel de l'amour véritable, par l'emploi de... d'une simple pilule ? »

— « Je puis en effet réobtenir ce choc émotif auquel vous venez de faire allusion en termes passablement choquants. »

— « Mais alors, pourquoi n'essayez-vous pas vous-même... ? »

Alexander leva la main en signe de protestation :

— « Voyons, ma chérie, la passion t'égare ! Notre propre bonheur et notre prochaine union te font perdre de vue certaines contingences de la vie courante. Si une personne mariée venait à ingérer par erreur cette hormone... »

Le maître intervint avec un rien de raideur dans sa voix : « Laissez-moi préciser tout de suite que mon hormone ou, comme je l'appelle, mon principe amatogène... » (en bon adepte de la biologie appliquée, il nourrissait effectivement un souverain mépris à l'égard des subtilités de la philologie classique.)

— « Appelez-le philtre d'amour, professeur, » suggéra Alice d'une voix mourante.

— « ... que mon principe cortical amatogène, » poursuivit-il sans faiblir, « demeure sans effets sur les individus mariés. L'hormone ne peut agir quand d'autres facteurs viennent la contre-carrer, et l'état conjugal est certainement pour l'amour un facteur d'inhibition. »

— « C'est ce qu'on m'a dit, » rétorqua Alexander, « mais je m'inscris en faux contre une telle théorie quand il s'agit de ma petite Alice. »

— « Mon amour... » susurra l'intéressée.

— « Je voulais dire, » rectifia le maître, « que le mariage refrène l'amour extra-conjugal. »

— « Je me suis pourtant laissé dire que tel n'est pas toujours le cas. »

— « Oh ! Alexander ! » fit Alice d'un ton outré.

— « Mais il ne s'agirait là que de cas très rares, ma chérie, et se rencontrant uniquement chez des individus qui n'ont pas été au collège. »

— « L'amour, » reprit le professeur, « peut ne pas refréner une certaine forme méprisable d'attirance sexuelle, ni certaines tendances au badinage — mais l'amour véritable pour reprendre le terme dont a usé miss Sanger, est un sentiment qui ne peut s'épanouir quand le souvenir d'une épouse austère et de nombreux enfants désagréables trouble le subconscient. »

— « Voulez-vous dire que si vous faisiez prendre votre philtre d'amour — pardon ! votre principe amatogène à un certain nombre de personnes sans discrimination de sexe, seuls les célibataires en subiraient les effets ? »

— « Exactement. J'ai tenté l'expérience sur certains animaux — et sans qu'ils allassent toutefois jusqu'à obéir au rite conscient du mariage, mes sujets ont depuis lors fait preuve de sentiments monogames. Ceux qui étaient déjà liés par ailleurs ne se ressentirent aucunement des effets de mon principe. »

— « Alors j'ai une idée, professeur, une idée tout simplement sensationnelle ! » insista Alexander. « C'est demain soir qu'aura lieu ici même notre Bal des Anciens. Il y aura au bas mot une cinquantaine de couples de danseurs — une centaine de personnes, célibataires pour la plupart. Mettez donc votre philtre dans le punch ! »

— « Ah ! çà, vous perdez l'esprit ? »

Mais Alice prenait déjà feu et flammes : « Oh ! Oui, professeur ! Quelle idée ravissante ! Songer que mes amies vont ressentir tout ce que je ressens moi-même... ! Vous serez un ange, professeur, un ange descendu tout droit du ciel !... Mais ne crois-tu pas, Alexander, que ces sentiments risquent de s'extérioriser d'une façon un petit peu trop irrésistible ? Certains de nos camarades manquent déjà un peu de retenue... alors, dans l'excitation de cette découverte de l'amour, ils voudront peut-être en venir... euh... à embrasser... »

Le professeur l'interrompit avec indignation : « Ma chère miss Sanger, il ne faut pas laisser votre imagination s'exacerber à ce point ! Les sentiments provoqués par mon hormone incitent exclusivement au mariage. Ils ne sauraient en aucun cas donner lieu à certaines manifestations de mauvais goût ! »

— « Je vous demande pardon, professeur... » murmura Alice d'une voix contrite. « J'aurais dû me souvenir que vous êtes l'homme le plus vertueux que je connaisse — à l'exception de mon Alexander chéri, pourtant — et qu'aucune de vos découvertes scientifiques ne saurait conduire à l'immoralité. »

Elle avait l'air tellement malheureux, que le maître lui pardonna sur-le-champ. Et Alexander revint à la charge :

— « En ce cas, professeur, pourquoi ne pas faire ce que je vous propose ? A supposer d'ailleurs qu'il y ait ensuite un besoin urgent de mariages en masse, je puis très bien veiller à la chose en invitant Nicholas Nitely sous un prétexte quelconque. C'est un vieil ami de ma famille, un ami éprouvé, et sa position de juge de paix lui permettra d'obtenir facilement les licences de mariage — bref, de prévoir toutes les formalités. »

— « Il m'est difficile, » objecta le maître dont la résistance faiblissait cependant à vue d'œil, « il m'est difficile d'envisager une telle expérience sans avoir au préalable le consentement des intéressés. Ce serait contraire aux lois morales. »

— « Mais vous ferez fleurir la joie dans leur cœur, rien d'autre ! Et vous contribuerez à assainir l'ambiance morale du collège ! Il est certain que faute d'un penchant irrésistible au mariage, et même ici, la promiscuité continuelle fait naître à l'occasion un danger de... de... »

— « Oui, il y a cela, » admit le professeur. « Eh bien, soit ! Je tenterai l'expérience avec une solution diluée. Il se peut après tout que les résultats obtenus fournissent un apport considérable à la connaissance scientifique... et aussi, comme vous venez de le dire, à la moralité. »

— « Et naturellement, » précisa Alexander, « Alice et moi prendrons notre part de punch. »

— « Oh ! mon chéri ! J'espère qu'un amour comme le nôtre n'a pas besoin d'adjuvant artificiel ? »

— « Il n'y aura là rien d'artificiel, idole de mon âme ! Selon le professeur, notre amour fut à l'origine la conséquence d'un simple effet hormonal — effet qui, je le reconnais, fut amené par des méthodes d'un usage plus courant. »

Alice devint toute rose : « Mais alors, mon bien-aimé, qu'avons-nous besoin de recommencer ? »

— « Pour nous mettre à l'abri des hasards du Destin, ma très chérie. »

— « J'espère que tu ne vas pas douter de mon amour, mon adoré ? »

— « Nullement, joie de mon cœur, mais... »

— « MAIS ? Serait-ce que vous n'avez plus foi en moi, Alexander ? »

— « Bien sûr que si, Alice, mais... »

— « MAIS ? Encore ce mais ? » Alice se leva, furieuse. « S'il vous est impossible d'avoir confiance en moi, monsieur, je crois que je ferais mieux de sortir, et... »

Et c'est ce qu'elle fit, pendant que les deux hommes la suivaient d'un œil abasourdi.

— « Je crains fort, » articula enfin le maître, « que mon hormone ne soit la cause très indirecte d'une rupture... et non d'un mariage. »

Alexander ravala piteusement sa salive, mais son amour-propre reprit le dessus : « Elle reviendra, » répondit-il d'une voix creuse. « On ne brise pas aussi facilement un amour comme le nôtre. »

***

Le Bal des Anciens, cela va sans dire, était le grand événement de l'année. Les jeunes gens brillaient. Les jeunes étincelaient. L'orchestre menait gaiement la partie, les pieds des danseurs ne reprenaient que de loin en loin contact avec le sol — bref, la joie régnait, sans mélange.

Ou plutôt, cette joie n'était sans mélange que pour la majorité des assistants. Alexander Dexter demeurait planté dans un coin, l'œil sombre et la mine glaciale. Malgré sa mâle beauté et sa taille bien prise, aucune jeune personne ne l'abordait. Il appartenait à Alice Sanger, c'était de notoriété publique, et dans un tel cas aucune collégienne ne pouvait songer au doux braconnage... Mais où donc était Alice ?

Pas avec Alexander, en tout cas, et l'amour-propre dudit lui interdisait de se lancer à sa recherche. Il se bornait, et d'un regard caché sous des paupières sévères, à observer attentivement les couples qui évoluaient au rythme de l'orchestre.

Finalement ce fut le professeur Johns qui s'approcha de lui. Bien que faite sur mesure, sa tenue de soirée fagotait le savant : « Je me propose d'ajouter mon hormone au punch quelques instants avant le toast de minuit, » susurra-t-il. « Mr. Nitely est-il toujours parmi nous ? »

— « Je l'ai vu à l'instant. Comme surveillant à la bonne tenue, il était très occupé à s'assurer que chaque couple de danseurs observe les distances

convenables (quatre doigts, je crois, au point d'approche maximum). Mr. Nitely prenait très à cœur d'effectuer les mesures nécessaires. »

— « Très bien. Ah ! J'avais oublié de vous demander si ce punch est alcoolisé ? L'alcool aurait un effet résolument opposé à celui du principe amatogène. »

Nonobstant son cœur à vif, Alexander retrouva la force de réagir contre cette imputation malveillante, quoique involontaire, proférée à l'égard de sa promotion :

— « De l'alcool, professeur ? Mais ce punch est composé dans l'esprit même des principes auxquels adhèrent sans restriction nos jeunes camarades : il contient exclusivement les plus purs des jus de fruits, du sucre raffiné et une certaine quantité d'écorce de citron — juste ce qu'il faut pour créer l'allégresse, mais non l'ivresse. »

— « Bien, » approuva le professeur. « Autre chose : j'ai ajouté à mon principe un sédatif dont l'emploi est de faire traverser à nos sujets une brève période de sommeil pendant que s'élaborera le travail de l'hormone. Le premier individu que chacun apercevra lors de son réveil (je parle évidemment d'individus de sexes opposés), suscitera en lui une flamme chaste et pure qui ne pourra trouver d'autre aboutissement que dans le mariage. »

Sur ce, et comme minuit approchait, Wellington Johns se faufila entre les couples joyeux (dont chaque individu se tenait à quatre doigts de son, ou sa partenaire). Le maître se dirigeait vers le saladier de punch.

Triste jusqu'aux larmes, Alexander quitta la salle de bal pour la galerie extérieure. Ce faisant, il manqua Alice d'un cheveu, celle-ci revenant précisément du même endroit par une autre porte-fenêtre.

— « Minuit ! » claironna soudain une voix joyeuse. « Un toast, un toast ! Un toast aux années à venir ! »

Chacun accourut, se pressant autour du punch, et l'on se passa les petits verres de main en main.

— « A nos années à venir ! » fut le cri unanime et tous, avec tout le bel enthousiasme de la jeunesse studieuse, lampèrent d'un trait le mélange ardent. Tout y passa — purs jus de fruits naturels, sucre raffiné, écorce de citron, principe amatogène et sédatif.

Et tous, à mesure que les fumées leur montaient à la tête, s'écroulèrent lentement sur le sol.

Alice resta seule debout, tenant toujours son verre à la main, les yeux noyés de larmes. « Oh ! Alexander, mon Alexander... Tu as beau avoir douté de moi, tu es toujours mon seul amour... Tu désirais que je boive ? Je boirai ! » Elle but, si bien qu'elle aussi glissa gracieusement jusqu'à terre.



Nicholas Nitely était parti à la recherche d'Alexander, pour qui ce cœur affectueux ressentait une affliction profonde. Il l'avait vu arriver seul au bal, sans Alice, et ne pouvait qu'appréhender une querelle d'amoureux. Par ailleurs, il n'éprouvait pas la moindre inquiétude à laisser les danseurs se

débrouiller tout seuls. Il ne s'agissait pas de gosses dissolus, mais de collégiens et de collégiennes de bonne famille, de bonne éducation, et il se rendait bien compte qu'on pouvait s'en remettre à eux pour la stricte observance de la règle des quatre doigts.

Il découvrit Alexander dans la galerie extérieure, et plongé dans la contemplation lugubre d'un ciel aux étoiles énigmatiques.

— « Alexander, mon enfant... » Nicholas posa une main sur l'épaule du jeune homme. « Je ne vous reconnais plus. Vous laisser abattre à ce point... Reprenez-vous, mon jeune ami, reprenez-vous... »

A ces bonnes paroles du vieil homme, Alexander courba la tête : « C'est indigne d'un homme, j'en conviens... mais je ne peux pas rester sans Alice. J'ai été cruel à son égard, et j'en reçois maintenant le juste châtiment. Et pourtant, Mr. Nitely, si seulement vous saviez... » Incapable d'en dire plus, il crispa son poing contre sa poitrine, près du cœur.

— « Je suis célibataire, certes, » murmura Nitely d'une voix chargée de tristesse , « mais croyez-vous donc que cela m'a empêché de connaître les doux émois ? Détrompez-vous. Il fut un temps où j'ai ressenti moi-même amour et déchirements. Mais ne faites pas ce que je fis alors — ne laissez pas votre orgueil mal placé prévaloir contre une réconciliation. Allez la retrouver, mon enfant, allez la retrouver et demandez-lui pardon. Ne vous exposez pas à devenir un jour ce vieux garçon solitaire que je suis moi-même devenu... Mais bast ! voici que je piaille, ma parole... »

Cependant, Alexander avait relevé la tête : « Je m'en remets à vous, Mr. Nitely... Oui, vous avez raison, je vais partir à sa recherche ! »

— « Allez-y tout de suite, alors, car je crois bien l'avoir vue dans la salle, peu de temps avant que je vous retrouve ici. »

Alexander sentit son cœur bondir : « Elle est peut-être elle-même en train de me chercher ? Je vais... Non, allez-y le premier, Mr. Nitely. Je reste encore un moment ici, à me calmer. Je ne voudrais pas qu'elle me voie en larmes comme une femmelette. »

— « Mais bien sûr, mon enfant. »

*
* *

A peine Nitely eut-il franchi la porte de la salle de bal, qu'il s'arrêta pile. Sidéré. Etait-ce une catastrophe universelle qui avait soudain fauché tout le monde ? Ils étaient là cinquante couples gisant sur le sol — et certains entassés les uns sur les autres d'une façon tout à fait incorrecte.

Mais avant qu'il eût pu se décider à vérifier si les plus rapprochés de lui étaient morts, à donner l'alarme, à prévenir la police — bref, à faire quoi que ce fût — tous étaient déjà en train de se redresser, et de se remettre péniblement sur pieds.

Il ne restait plus qu'un corps prostré : une jeune fille en robe blanche, dont la tête blonde reposait gracieusement sur un bras étendu. Alice Sanger ! Insoucieux du hourvari qui s'élevait partout autour de lui, Nitely vola au secours de la fiancée d'Alexander.

— « Miss Sanger, » murmura-t-il en s'agenouillant près d'elle, « êtes-vous blessée, ma chère enfant ? »

Lentement, les beaux yeux s'ouvrirent. « Mr. Nitely... » soupira Alice. « De ma vie, je n'avais compris quelle vision de rêve vous êtes. »

— « Moi ? » Nitely recula, horrifié, mais elle était maintenant debout elle aussi. Son regard ardait. Une telle flamme, cela faisait trente ans qu'il ne l'avait vue dans les yeux d'une jeune fille — et encore n'avait-elle alors brillé que très faiblement.

— « Mr. Nitely... j'espère que vous n'allez pas m'abandonner ?»

— « Mais non, mais non... » bredouilla-t-il, plein de confusion. « Si vous avez besoin de moi, je resterai. »

— « J'ai besoin de vous ! Tout mon être vous réclame, cœur et âme ! J'ai besoin de vous comme la fleur a soif de rosée aux aurores ! Je vous réclame, comme jadis Thisbé réclamait Pyrame ! »

Toujours battant en retraite, Nitely promena un regard inquiet autour de lui pour voir si quelqu'un ne risquait pas d'entendre l'extraordinaire déclaration. Mais nul ne semblait leur accorder la moindre importance. Par contre, et autant qu'il en pouvait juger, la salle entière retentissait de tirades analogues — dont certaines étaient même conçues dans un style beaucoup plus enlevé et dépourvu d'ambiguïté.

Il se trouva bientôt le dos au mur, et Alice l'approcha de tellement près que la règle des quatre doigts était réduite à moins que rien. En fait, elle passa même à la limite de l'équation « Doigt = O », et sous la pression réciproque qui en résultait, Nitely sentit naître en lui quelque chose d'indéfinissable.

— « Miss Sanger... je vous en prie... »

— « Miss Sanger ? Ne suis-je donc pour vous que miss Sanger ? Mr. Nitely ! Nicholas ! Faites de moi *votre* Alice ! Ah ! fais-moi tienne ! Epouse-moi ! »

Et partout autour d'eux, ce n'était plus que le même cri : « Epousez-moi !... Epouse-moi !... » Et tous ils accouraient, jeunes gens et jeunes filles, s'ameutant autour de Nitely dont ils savaient tous la position sociale de juge de paix. « Mariez-nous, Mr. Nitely ! Mariez-nous ! »

Il ne put que leur crier à son tour : « Il faut que j'aille chercher des licences pour tout le monde ! »

Alors la foule ardente s'écarta et le laissa partir à la recherche de ces recours en grâce. Seule, Alice le suivit.



Il retrouva Alexander à la porte de la galerie et lui fit faire demi-tour vers l'air pur de la nuit. Au même instant survint le professeur Johns qui rejoignit les deux hommes.

— « Alexander... professeur... » haleta Nitely, « il vient de m'arriver une chose absolument... »

— « Je sais ! » Le visage du savant rayonnait. « Mon expérience a pleinement réussi ! En fait, le principe s'est montré beaucoup plus efficace sur l'homme que sur aucun de mes cobayes ! » Puis, remarquant l'ahurissement de Nicholas, il le mit en quelques mots au courant de la situation. »

— « C'est bizarre, » marmonna le juge après l'avoir écouté, « c'est vraiment bizarre, mais il y a là une chose que je n'arrive pas à fixer... comme une impression de « déjà vu », ou de « déjà entendu »... » Il mit les deux poings contre son front, mais sans résultat.

Cependant, Alexander se rapprochait doucement d'Alice. Il n'avait plus qu'un désir : la serrer contre son cœur — tout en sachant qu'aucune jeune fille bien élevée ne saurait accepter une telle marque d'émotion de la part de celui qui n'était pas encore pardonné.

— « Alice, » murmura-t-il, « Alice, ô mon amour perdu... si tu pouvais trouver dans ton cœur... »

Mais elle se déroba, reculant devant deux bras qui ne se voulaient pourtant que suppliants. Et elle répondit : « J'ai fait selon votre désir, Alexander. J'ai bu le punch. »

— « Ce n'était pas nécessaire. J'avais tort, tort ! »

— « Mais je l'ai fait, et maintenant... Oh ! non... je ne pourrai plus jamais être à vous, Alexander ! »

— « Plus jamais à moi ? Que signifie... »

Saisissant alors le bras de Nitely, Alice le serra d'une étreinte avide : « Indissolublement, mon âme ne fait plus qu'une avec l'âme de Mr. Nitely... je veux dire, de Nicholas. Plus rien ne pourra s'opposer au désir passionné que j'ai de Nicholas... je veux dire, de l'épouser. Plus rien, et tout mon être en est à la torture. »

— « Vous m'avez été infidèle ? » s'écria Alexander, incapable d'en croire ses oreilles.

Elle éclata en sanglots : « Vous êtes cruel de dire un tel mot... C'est plus fort que moi... je n'y puis rien ! »

— « Non, elle n'y peut vraiment rien, » intervint le professeur Johns qui, après avoir tout expliqué à Nitely, écoutait avec une profonde consternation le dialogue des deux jeunes gens. « Il lui aurait été difficile d'y résister. C'est une manifestation d'ordre purement endocrinologique. »

— « Pour sûr... » approuva Nitely qui luttait lui-même contre des manifestations analogues. « Là ! Là, voyons, ma chère enfant... » Il caressa les cheveux d'Alice, d'une main toute paternelle — et quand elle leva vers lui la séduction d'un visage où les yeux défaillaient, où les lèvres tentatrices défaillaient plus encore, il se demanda sérieusement s'il ne pourrait pas, en simple marque d'amour paternel — que dis-je ? par simple amour du prochain ! — appuyer chastement ses propres lèvres sur celles qui s'offraient.

Alors, parvenu au tréfonds du désespoir Alexander s'écria : « Infidèle, infidèle ! Vous êtes aussi infidèle que le fut Cressida ! » Et sur cette imprécation, il se précipita comme un fou hors de la salle.

Nicholas l'aurait volontiers suivi. Mais Alice avait déjà refermé l'étreinte

de ses bras autour de son cou, détaillant sur ses lèvres lentement faiblissantes un baiser où n'entrait pas le moindre soupçon d'affection à l'égard d'un père.

Et pas même à l'égard du prochain.

*
* *

Ils arrivèrent tous les trois (Alice, le professeur et Nitely) au petit pavillon où Nicholas vivait en célibataire. Un coquet pavillon dont l'entrée portait la plaque « JUGE DE PAIX » composée en caractères anglais à l'ancienne mode, et d'où se dégageait une impression de quiétude mélancolique et de calme sérénité. Dès qu'ils furent entrés, Nitely s'approcha de son petit poêle sur lequel il posa une petite bouilloire de la main gauche. (La droite était solidement étreinte dans celle d'Alice qui faisant ainsi preuve d'une clairvoyance très au-dessus de son âge, avait choisi ce procédé comme le moyen le plus sûr de prévenir toute disparition inopinée de Nicholas.)

La porte de la salle à manger était ouverte, par laquelle on pouvait entrevoir le bureau du juge, avec ses murs couverts d'une honorable collection de livres de savoir et d'agrément.

Derechef Nitely porta la main (la gauche) à son front : « C'est extraordinaire, ma chère petite... Si vous vouliez bien desserrer vos doigts, mon enfant ? Rien qu'un tout petit peu, pour laisser le sang circuler ?... C'est extraordinaire comme je persiste dans cette idée, que tout ce qui nous arrive aujourd'hui a déjà eu lieu. »

— « Cher Nicholas... » Alice avait posé sa tête blonde sur l'épaule de Nitely, et la chaste tendresse de son sourire rendait sa beauté aussi enivrante que les calmes eaux d'un lac sous la lune. « Je suis sûre que jamais auparavant, il n'a pu exister d'aussi merveilleux magicien, d'aussi moderne sorcier, que notre savant professeur Johns ! »

— « Un aussi moderne... » Nitely sursauta si violemment, qu'il en souleva la blonde Alice de trois bons centimètres au-dessus du sol. « Mais oui ! Ça doit être sûrement cela... Le diable m'emporte si je ne suis pas tombé juste ! » (En de rares occasions, et sous l'empire d'émotions incontrôlables, Nitely usait d'un vocabulaire coloré.)

— « Nicholas, mon ange, qu'y a-t-il ? Vous me faites peur... »

Mais il passa en toute hâte dans son bureau, et elle fut obligée de courir à sa remorque. Très pâle, les lèvres serrées, il prit alors un livre sur un des rayons et souffla méticuleusement la poussière qui le recouvrait.

— « Eh oui... » soupira-t-il avec un regret dans la voix. « Quand je pense à quel point je me suis montré oublieux des plaisirs innocents de mes jeunes années... Auriez-vous la bonté, mon enfant — puisque je suis toujours dans l'impossibilité de me servir de ma main droite — auriez-vous la bonté de tourner les pages jusqu'au moment où je vous prierai de vous arrêter ? »

Ce qu'ils firent de concert — lui, tenant le livre de la main gauche ; elle

tournant les pages de sa main droite — formant ainsi un tableau de béatitude prénuptiale comme il est rarement donné d'en contempler.

— « J'avais raison ! » s'exclama-t-il enfin, avec une soudaine véhémence. « Venez ici, professeur Johns, venez voir, mon cher ! Voilà bien la coïncidence la plus époustouflante qui ait jamais existé — un exemple effrayant du pouvoir de cette force mystérieuse qui doit se jouer parfois de nous tous dans quelque but ignoré ! »

— « J'espère que vous n'avez pas besoin de ma présence ? »

Le professeur Johns s'était fait lui-même une tasse de thé. Il la sirotait patiemment, comme il sied à la bonne éducation et à la discrétion d'un intellectuel vis-à-vis de deux êtres follement épris qui se sont brusquement isolés dans la pièce voisine.

— « Si fait, monsieur ! Je mettrais volontiers à contribution une de vos connaissances scientifiques. »

— « Mais vous vous trouvez dans une situation... »

— « Professeur ! se récria Alice.

— « Oh ! mille pardons, ma chère enfant... » Tout en s'excusant, le maître entrait à son tour dans le bureau. « Mon esprit vétuste et poussiéreux est farci d'images saugrenues. Il y a bien longtemps que... » Il avala son thé d'une gorgée puissante (il l'avait fait très fort) et retrouva aussitôt son aplomb.

— « Professeur, » commença Nitely, « cette chère enfant vient de vous comparer à un sorcier moderne. Or, cette expression m'a immédiatement fait me souvenir du « *Sorcier* », de Gilbert et Sullivan. »

— « Et qui sont Gilbert et Sullivan ? »

Nitely leva les yeux au plafond, comme s'il cherchait à prévoir anxieusement la direction qu'allait prendre l'inévitable coup de tonnerre. Puis il révéla d'une voix basse et rauque : « Sir Williams Schwenk Gilbert et sir Arthur Sullivan ont respectivement composé les livrets et la musique des plus grands opéras que le monde a jamais connus. L'une de ces œuvres a pour titre « *Le sorcier* », dans laquelle intervient également une histoire de philtre. Un philtre dont l'effet est hautement moral : il n'agit pas sur les personnes mariées, mais détache la jeune héroïne de son bel et jeune amoureux, pour la jeter dans les bras d'un homme d'un certain âge. »

— « Et la situation put-elle en rester là ? »

— « Eh bien, non... Ma chère enfant, les évolutions de vos doigts sur ma nuque suscitent en moi d'agréables sensations, je ne le nie pas, mais elles auraient plutôt tendance à me faire perdre le fil de mes idées... En fin de compte, professeur, les jeunes amoureux se retrouvaient. »

— « Ah ! ah !... » opina le maître. « En ce cas, et compte tenu de l'étroite ressemblance qui existe entre réalité et fiction, il se peut que le dénouement de cet opéra nous aide à trouver le moyen de ramener Alice à Alexander. Du moins, je présume que vous ne désirez pas passer votre vie entière avec un bras constamment immobilisé ? »

— « Je ne veux pas qu'on me ramène ! » protesta Alice. « Je n'ai qu'un désir, qui est de rester avec Nicholas, avec mon Nicholas chéri ! »

— « Il y a quelque chose à dire en faveur de ce riant point de vue, » concéda Nitely, « mais bast ! il faut favoriser la jeunesse. Il y a effectivement un dénouement, professeur, et c'est la raison pour laquelle c'était à vous que je désirais en parler. » Il eut un bon sourire. « Dans « *Le sorcier* », l'emprise du philtre se trouve complètement abolie par les intrigues de l'homme qui, au début, a fait boire le breuvage à l'héroïne — en d'autres termes, l'homme dont le rôle est analogue au vôtre. »

— « Et en quoi consiste son action décisive ? »

— « Le suicide, tout simplement ! Pour une raison que les auteurs laissent dans l'ombre, le suicide du responsable a pour effet de briser le... »

Mais le professeur Johns avait déjà repris pied. De la voix la plus sépulcrale que l'on pût imaginer, il répondit : « Je vous ferai instamment remarquer, mon cher, que malgré toute mon affection pour les deux jeunes gens engagés dans ce triste dilemme, je ne saurais en aucun cas accepter de me supprimer. Un tel procédé serait peut-être efficace s'il s'agissait d'un philtre d'amour de composition courante — mais je puis vous certifier que mon principe amatogène ne se ressentirait pas le moins du monde de mon décès. »

— « C'est bien ce que je craignais, » soupira Nitely. « D'ailleurs, et soit dit entre nous, c'était un bien piètre dernier acte pour une telle œuvre... peut-être même le plus pauvre du répertoire. » Il eut un bref regard vers le plafond, adressant ainsi une muette excuse aux mânes de William S. Gilbert. « C'est un vulgaire tour de passe-passe. Rien, dans l'intrigue, ne l'amène de façon correcte. Un dénouement où se trouve châtié un homme qui ne le méritait pas. En un mot, c'est d'une indigence absolument indigne du puissant génie qu'était Gilbert. »

— « Peut-être, » suggéra le professeur, « ne fut-ce pas la faute de Gilbert ? Il se peut que quelque tâcheron soit intervenu et ait massacré son œuvre ? »

— « Nous n'en avons aucune preuve matérielle. »

Mais l'esprit scientifique du professeur était à présent émoustillé par ce mystère inexpliqué, et le maître rétorqua aussitôt : « C'est ce que nous pouvons essayer de trouver. Analysons la psychologie de ce... ce Gilbert. Il écrivit d'autres opéras, n'est-ce pas ? »

— « Quatorze, tous en collaboration avec Sullivan. »

— « Comportent-ils des dénouements où des situations analogues s'arrangent de façon plus satisfaisante ? »

— « Il en existe au moins un : « *Montsanrouge* » (1). »

— « Qui est-ce ? »

— « *Montsanrouge* est le nom d'un manoir. Le personnage principal est l'abominable baronnet de Montsanrouge, et il se trouve évidemment sous le coup d'une malédiction. »

— « Evidemment, » grommela le professeur. Il en déduisait que cela

(1) Textuellement : « *Ruddigore* ». On remarquera que cela rime avec « *Mandragore* ».

devait arriver fréquemment aux baronnets félons, et avait même tendance à trouver que c'était bien fait pour eux.

— « La malédiction, » continua Nitely, « l'obligeait à commettre un ou plusieurs crimes par jour — faute de quoi, il devait périr au milieu d'indicibles tortures. »

— « Quelle horreur... » frémit la tendre Alice.

— « Il va de soi que personne ne peut commettre un crime par jour. De sorte que Montsanrouge dut avoir recours à son ingéniosité pour biaiser avec la malédiction. »

— « Et comment s'y prit-il ? »

— « Il tint le raisonnement suivant : si je refuse délibérément de commettre un crime, je cherche la mort de mon propre gré — autrement dit, je cherche à me suicider — et comme le suicide est un crime (1), je respecte par là même les clauses de la malédiction. »

— « Je vois, je vois... De toute évidence, Gilbert estimait résoudre les problèmes en poussant les choses jusqu'à leurs conclusions logiques... » Le maître ferma les yeux, et son front léonin se gonfla d'un flot de pensées tumultueuses.

Soudain il rouvrit les paupières : « Dites-moi, mon vieux, à quelle année remonte la création du « *Sorcier* » ? »

— « A 1877. »

— « Eh bien, mais nous y voilà, mon cher ! En 1877, en pleine époque victorienne, il n'était pas question de ridiculiser au théâtre l'institution du mariage. Même pour la beauté de l'intrigue, on ne l'eût pas toléré. Le mariage était un sacrement divin, spirituel... »

— « Bon, bon, cela suffit comme apostrophe. Où voulez-vous en venir ? »

— « Au mariage ! Epousez cette enfant, Nitely ! Mariez tous vos jeunes danseurs, et tout de suite ! Je suis sûr à présent que c'était là l'idée première de Gilbert. »

— « Mais, » objecta Nicholas qui se sentait étrangement séduit par cette théorie, « mais c'est précisément ce que nous cherchons à éviter ! »

— « Pas moi ! » protesta vigoureusement Alice (qui n'était pourtant pas vigoureuse, mais au contraire, délicieusement svelte et élancée).

— « Vous n'avez donc pas compris ? » insista le maître. « Dès qu'un couple sera uni, le principe amatogène — qui n'agit pas sur les individus mariés — perdra tout effet sur les conjoints. Ceux qui seraient tombés amoureux l'un de l'autre sans l'adjuvant de mon principe, ceux-là resteront épris. Mais les autres cesseront de l'être. Ils pourront donc demander que leur mariage soit annulé. »

— « Bonté divine ! » s'exclama Nitely, « comme c'est simple ! Parbleu, c'est bien ce que Gilbert avait dû prévoir pour « *Le sorcier* », jusqu'au jour ou quelque directeur de théâtre pointilleux — un massacreur, comme vous dites — l'aura contraint à remanier son dénouement. »

---

(1) Rappelons qu'en Angleterre, le suicide est un crime aux yeux de la loi.

*
* *

— « Et ça a marché ? » demandai-je. « Après tout, tu l'as bien dit : le professeur prétendait que le seul effet de l'hormone était de refréner les tendances extra-conj... »

Nitely ignora cette remarque. « Ça a marché, » soupira-t-il. Une larme perlait au bord de sa paupière. Etait-ce le souvenir d'Alice, ou le fait qu'il en était à son quatrième gin ? Je ne pus me prononcer sur ce point.

— « Ça a marché. J'ai épousé Alice, et notre mariage fut presque aussitôt annulé par consentement mutuel pour motif de pression illégitime... Et cependant, étant donné la surveillance continuelle à laquelle nous étions soumis, le champ de pression illégitime entre nous deux était, hélas ! virtuellement nul. » Il soupira derechef. « Quoi qu'il en soit, Alice et Alexander se sont mariés peu de temps après, et je crois savoir qu'à la suite de divers faits concomitants, elle attend actuellement un enfant. »

Il s'arracha à la contemplation profonde de ce qui restait au fond de son verre. « Mon Dieu ! » proféra-t-il soudain d'une voix que la frayeur altérait. « Encore elle ! »

Je levai les yeux et sursautai : là, dans l'encadrement de la porte, venait d'apparaître une vision en bleu pastel. Imaginez, si vous le pouvez, toute la séduction d'un visage modelé pour les baisers, l'adorable galbe d'un corps fait pour l'amour... Et cette vision appelait : « Nicholas ! Attendez-moi ! »

— « C'est Alice ? » demandai-je.

— « Non, non... celle-ci n'a strictement rien à voir avec elle. Il s'agit d'une tout autre histoire. Mais il ne faut pas que je reste ici ! »

Il se leva et faisant preuve d'une vélocité surprenante chez un homme de son âge et de sa corpulence, s'esquiva par une porte-fenêtre. Avec une prestesse à peine moins étonnante, l'adorable vision suivit le même chemin.

Je secouai la tête, plein de pitié et de sympathie pour le malheureux. De toute évidence, mon pauvre ami était perpétuellement harcelé par ces merveilleuses Dames de Beauté, qui pour une raison ou pour une autre, s'étaient amourachées de lui. A la pensée de ce sort affreux je vidai mon verre d'une lampée, puis me mis à méditer sur le fait bizarre que je n'aie moi-même jamais été la proie de telles difficultés.

Eh bien, c'est étrange à dire, mais à méditer la chose, je commandai un autre gin d'une voix rageuse, et une expression ordurière me vint spontanément aux lèvres.

(Traduit par René Lathière.)



Les invisibles

(*And then she found him*)

par PAUL JANVIER

Le thème des surhommes qui sont parmi nous n'est pas nouveau en soi. Entre autres, Van Vogt dans « A la poursuite des slans », *Clifford Simak dans* « Chaîne autour du soleil » *(ouvrages parus tous deux au* « *Rayon Fantastique* »*), l'ont déjà traité. Paul Janvier arrive cependant à l'envisager de façon imprévue. Son récit commence par des vols mystérieux commis dans des magasins, pour déboucher sur des scènes étranges et sur la révélation d'une espèce nouvelle d'humanité.*



La réunion d'urgence de l'Association pour la Défense des Commerçants avait lieu au second étage du Caspar Building, au-dessus des magasins Teller, dans la Grand-Rue. Vers sept heures, alors que personne n'avait encore eu le temps de digérer à moitié son dîner, les membres de l'Association commencèrent à gravir l'escalier étroit près de la vitrine de Teller. Le visage préoccupé, ils s'installèrent sur des chaises pliantes qui perdirent vite leur alignement tandis que des petits groupes se formaient, parlant bas d'un air angoissé. En quelques instants, l'atmosphère fut épaissie par la fumée des cigares et les vieilles lames de parquet cassées furent jonchées de cendre éparpillée. Il y avait un vent de panique dans l'air.

Todd Deerbush était assis tout seul au dernier rang, ses chevilles osseuses passées par-dessus le barreau du siège de devant. Personne ne lui prêtait attention. Un chapeau imperméable en toile kaki abritait ses yeux las et, de temps à autre, il pinçait entre le pouce et l'index l'arête de son nez mince. Lui et Stannard avaient abattu plus de six cent quarante bornes ce jour-là, et plus de deux mille deux cents kilomètres au cours des trois jours précédents, afin d'arriver à temps pour cette réunion. Deerbush avait conduit tout le long du chemin, tandis que Stannard lisait et relisait le petit paquet de coupures de journaux qui avait provoqué leur venue ici. Maintenant, Stannard dormait dans une chambre d'hôtel. Ils devaient se retrouver le lendemain. Deerbush lui rendrait compte de la réunion, et la partie agissante du tandem qu'ils constituaient se mettrait au travail.

Deerbush était recru de fatigue. Parce qu'il avait la faculté de se dédoubler, son cerveau restait actif, mais des rides de lassitude tiraient ses traits. Il avait environ quarante ans, avec un visage qui pouvait paraître beaucoup plus jeune, ou beaucoup plus vieux. Le plus caractéristique, c'étaient ses yeux. Ils étaient sertis au centre de plis convergeant dans sa peau grise. Ombragés par des sourcils froncés, ses regards donnaient l'impression d'une

solitude depuis longtemps endurée — d'un isolement irréfragable et soigneusement, méthodiquement dissimulé.

A l'autre bout de la pièce, le président ouvrait la séance. Les procès-verbaux furent lus et approuvés, et les affaires anciennes furent votées par acclamations. Il y avait une volonté digne de respecter les règlements dans la manière dont le président accomplissait fidèlement les rites parlementaires. Il y avait de l'impatience dans le craquement nerveux des chaises pliantes. Les hommes se penchaient en avant, remuaient les pieds, se reprenaient et se redressaient, puis ils se courbaient de nouveau. Seul Deerbush restait immobile, tout seul, au fond de la salle.

— « Une nouvelle question à l'ordre du jour ? » questionna le président, donnant aussitôt la parole à un petit homme sec et à demi chauve qui avait levé la main le premier. L'homme se dressa vivement.

— « Nous savons... » commença-t-il. Et il se reprit modestement : « Je suppose que nous savons tous pourquoi nous sommes ici. Donc inutile d'en parler. Ce que nous devons faire ce soir, c'est essayer d'y trouver un remède. »

— « Si nous le pouvons, » coupa quelqu'un.

L'orateur agita la main avec impatience.

— « Si nous le pouvons, d'accord. Mais... que disais-je ? Nous nous connaissons tous. Je pense que nous nous sommes contrôlés les uns les autres. Il semble que ce soit mon magasin qui ait le plus souffert. Notre inventaire révèle un déficit de cent dollars par semaine au cours des deux derniers mois. »

Il y eut alors d'autres interventions. Le petit homme lança :

— « Soit, il y a peut-être d'autres magasins qui ont plus souffert que le mien. Mais, que diable, cela revient au même en fin de compte ? Quelqu'un s'en va avec des marchandises de chacun de nos magasins ; il joue à ce petit jeu depuis des mois, nous devenons cinglés et nous ne savons même pas comment il s'y prend. La seule chose ou à peu près que ce type n'ait pas encore tentée, c'est de rançonner la banque... et peut-être que ça lui viendra à l'idée aussi un jour. La police ne découvre rien, les détectives de l'assurance sont logés à la même enseigne, tout comme l'inspecteur chargé de la surveillance chez moi. Si nous ne réagissons pas bientôt, cette ville — oui, messieurs, la *ville entière* fera banqueroute ! Voyons, qu'allons-nous décider ? »

Deerbush grommela tout bas. Il fourra trois doigts dans le paquet ouvert que contenait sa poche de chemise, prit une pincée de tabac et commença à mâchonner pensivement.

D'autres hommes se levaient maintenant.

— « D'accord, Henry. Je deviens fou, moi aussi. Vous dites que nous devons réagir. Mais comment ? Les objets disparaissent. En plein jour. Personne ne s'en approche. Les marchandises ne peuvent pas s'envoler par la porte... et pourtant à un moment elles sont là, et le moment d'après il n'y a plus rien. Je ne vois vraiment pas comment remédier à ça. »

— « Et d'ailleurs, » lança un autre, « j'ai l'impression que nous aurions gagné six semaines si vous n'aviez pas tous gardé le silence aussi longtemps.

A quoi sert cette Association s'il faut que nous apprenions cette nouvelle par les journaux ? »

— « Je ne me suis pas aperçu que vous ayez fait un geste pour en parler, Sam Frazer, » répliqua l'homme maigre d'un ton sec. « Je reconnais que je n'étais pas pressé de passer pour un idiot. Puis je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul touché. Mais après cela, je n'ai pas essayé de faire le malin, ce me semble, puisque j'ai convoqué ici tous mes confrères de cette Association. Laissez-nous donc régler la question sans vous en mêler, Sam ! Avant qu'elle nous dépasse complètement. »

— « Nous ne pouvons pas régler maintenant. » Celui qui avait parlé ouvrait la bouche pour la première fois. Deerbush l'avait remarqué un peu plus tôt, le buste tassé et penché en avant au premier rang, tenant gauchement du bout des doigts une cigarette allumée. Il poursuivit d'une voix résolue, en dépit de son embarras évident :

— « Ce n'est pas du vol à l'étalage comme on en a vu jusqu'à présent. Je l'ai vérifié avec les gens de la compagnie d'assurances et j'en ai discuté avec le commissaire Christensen. Je... Je suis presque persuadé qu'il est humainement impossible de voler de cette manière. »

Deerbush se tâta de nouveau le nez et se redressa sur son siège. Mais rien ne sortit de cette demi-idée et l'homme qui l'avait émise n'avait plus rien à dire.

Finalement, l'Association décida d'offrir une récompense. Geste parfaitement inutile, mais c'était quelque chose à inscrire sur les procès-verbaux de la société. La réunion se dispersa lentement, avec les hommes échangeant des reparties acides à propos de rien.

Deerbush avait maintenant une idée claire de la situation. De toute évidence, il avait eu manifestement raison de montrer les coupures de journaux à Stannard.

Le dernier à sortir de la salle éteignit les lumières et ferma la porte derrière lui. Deerbush se leva et se débarrassa de son imperméable. Le roulant pour se faire un oreiller, il ôta son chapeau, s'étendit sur le plancher et s'endormit.

Il était presque midi quand Deerbush se réveilla. Il se leva, passa ses doigts dans les maigres cheveux bruns mêlés de fils gris qui restaient sur son crâne brillant, et brossa son costume de la paume. Il regarda par les fenêtres.

Au-dehors, il vit la Grand-Rue sous l'éclairage d'une belle journée ensoleillée, avec un va-et-vient de voitures sur la chaussée et des passants qui entraient dans les boutiques. Mais il y avait des agents postés à tous les carrefours et ils négligeaient de surveiller la circulation pour observer du coin de l'œil les gens qui déambulaient sur les trottoirs. La plupart de ceux-ci n'avaient pas encore réellement assimilé les quelques articles parus dans l'hebdomadaire. Mais Deerbush constata qu'un ou deux piétons regardaient les policiers avec un air de soudaine compréhension. La ville était petite. Une fois déclenchée, il ne faudrait pas beaucoup de jours, ou d'heures, pour que la panique qu'il avait sentie dans cette salle la

veille sortît de derrière les comptoirs, prît corps et commençât à serrer la gorge de toute la ville.

Il posa son chapeau sur son crâne étroit, plia l'imperméable sur son bras et quitta la salle. Il songeait que Stannard ferait bien de liquider cette affaire aujourd'hui si c'était possible.

Stannard l'attendait à un carrefour à proximité. Ils s'en allèrent lentement côte à côte, longeant le bord du trottoir, pendant que Deerbush faisait son rapport. De temps à autre des gens se heurtaient à eux. Ils continuaient toujours leur chemin sans s'excuser. Chaque fois que l'incident se reproduisait, Stannard esquissait une grimace. Deerbush n'y prêtait aucune attention.

Stannard hocha la tête avec lenteur quand le rapport fut terminé.

— « Voilà qui confirme la chose, » dit-il de sa voix calme. « Tu es de cet avis, n'est-ce pas, Todd ? »

— « Aucun de nous n'était encore devenu un criminel jusqu'à présent, » répliqua Deerbush, réponse qu'il voulait être un simple commentaire.

Stannard se tourna patiemment vers lui :

— « Je suis étonné que cela ne se soit pas produit plus tôt, Todd. Rappelle-toi les pressions et la tension que subissent les êtres de notre genre. Dis-toi qu'il est incroyable que l'un de nous, à plus forte raison la plupart d'entre nous, parvienne à avoir une mentalité adulte. »

— « Bien sûr, Frank. Je disais ça sans intention particulière. C'est qu'il n'était encore jamais arrivé quelque chose comme ça, voilà tout. »

— « Naturellement, Todd. Et je suis sensible au fait que tu aies demandé assistance à quelqu'un, au lieu d'essayer de débrouiller les choses seul. »

Deerbush eut un haussement d'épaules gêné. Il savait bien que Stannard et les autres de son espèce, là-bas à Chicago, étaient tous plus intelligents que lui. Les types au sommet de l'organisation, comme Stannard, étaient presque aussi différents de Deerbush qu'il l'était de la plupart du reste de l'humanité. Peut-être plus. Ils paraissaient vivre une existence intérieure particulière, tendue, agitée ; comme des gens qui chercheraient à sortir d'une cage. Deerbush y avait réfléchi longtemps, et il avait conclu que c'était parce qu'ils pouvaient toujours consacrer un peu de leur intellect à se souvenir de l'impasse où ils étaient bloqués.

Stannard et lui continuèrent à déambuler et vers une heure ils s'arrêtèrent dans un restaurant voisin de l'hôtel de ville. Ils réussirent à obtenir une place au comptoir bondé après avoir par deux fois raté leur tour, et ils durent attendre un bon moment que la serveuse prît leur commande. Stannard jouait avec sa fourchette. Deerbush avait l'habitude de ce genre de contretemps, vivant beaucoup plus parmi les autres humains : il lança la commande quand la serveuse passa près d'eux, sachant que par formation professionnelle elle l'enregistrerait. Elle revint avec deux assiettes et examina les clients alignés derrière le comptoir.

— « Deux rosbifs pommes frites ? »

— « Ici, mademoiselle, » dit Deerbush à voix haute et ferme.

Elle posa les assiettes devant eux automatiquement sans les regarder. C'était une femme séduisante, dans les âges de Deerbush, avec des ridules de rire aux commissures des lèvres. Deerbush la fixa, un espoir visible dans les yeux. Mais il ne ressentit aucun désappointement quand elle se détourna sans avoir même accordé un coup d'œil à l'homme à qui appartenait ce visage perdu parmi une foule d'autres.

Stannard l'examina en secouant la tête.

— « Est-ce que ta propre race n'est pas assez bonne pour toi ? » demanda-t-il avec une aimable fermeté.

Deerbush haussa les épaules d'un mouvement gêné. Il mangea vite, laissa un pourboire royal, sortit et attendit Stannard sur le trottoir.

Ils fixèrent un lieu de rendez-vous, se partagèrent la ville et se séparèrent. Deerbush commença à arpenter les rues, pénétrant d'un air de flânerie pour une minute ou deux dans tous les magasins. Chaque fois il sentait la panique muette qui, collante comme du miel tourné, épaississait l'atmosphère. C'était pareil partout : une multitude d'employés blêmes qui se forçaient pour sourire à leurs clients et détournaient vivement la tête aussitôt que la porte s'ouvrait. Mais personne ne fit jamais attention à lui... personne ne l'arrêta pour lui demander ce qu'il voulait. Il poursuivit son chemin, s'effaçant devant tout le monde, poussé à se hâter par l'expression des gens qu'il croisait.

Il marchait vite quand deux heures sonnèrent. Il savait maintenant quels magasins avaient le plus souffert, et il pensa avoir repéré le plan d'action du voleur. Il se demanda si Stannard ne s'en était pas rendu compte depuis un moment et n'avait pas déjà terminé leur tâche.

Il entra à la *Maryland Company* — le mieux conçu des grands magasins — et se promena entre les comptoirs.

C'était pire que partout ailleurs dans la portion de la ville qu'il avait dû prospecter. Les employés étaient parvenus à un point de désespoir tel qu'ils labouraient avec la mine de leur crayon leur carnet à souches et se montraient si distraits en rendant la monnaie que les clients étaient contaminés à leur tour. Personne ne parlait d'une voix normale.

Il remarqua le nombre de gens qui restaient plantés à examiner tout un chacun et il en déduisit le degré d'effroi où étaient plongées les compagnies d'assurances. Il y avait en outre une équipe de comptables qui allaient précipitamment de rayon en rayon, vérifiant les stocks ici et là — pas tout à fait au hasard.

Eux aussi avaient décelé l'objectif du voleur. Deerbush loua intérieurement l'efficacité du système, quand bien même il était incapable d'attraper ce voleur-là.

Il se rendit au rayon de robes pour dames. Le nombre des gens fébrilement occupés à flâner y était encore plus grand que dans les autres rayons. Deerbush s'arrêta, s'adossa à une colonne et attendit, ignoré de tous. Et finalement, presque à l'heure de la fermeture, il l'aperçut.

Elle arriva dans le rayon les bras déjà chargés de paquets; de haute taille, pâle et maigre. Ses yeux bruns étaient grands, son nez court et retroussé. Ses lèvres avaient la courbe d'un arc. Ses cheveux, noirs et courts, étaient

soigneusement coiffés, avec juste un soupçon de reflet argenté au bout. Elle se déplaçait avec légèreté, non pas gracieusement, de cette grâce qu'on enseigne, mais avec des mouvements vifs, saccadés, qui rappelaient à Deerbush ceux d'un jeune oiseau. Sa robe rose pâle était une toilette d'été, avec des nœuds aux épaules, et un bouillonnement de volants juponnants dans le bas. S'il n'y avait pas eu les rides profondes de son front et la ligne nette de ses lèvres, on aurait pu facilement se tromper sur son âge.

Elle lança un coup d'œil à l'alignement des robes et aux vitrines voisines où étaient exposés les accessoires. Elle examina des sacs en se mordant des dents la lèvre inférieure et secoua la tête. Elle pivota sur un talon. Les détectives fixaient tous un point au-delà d'elle d'un air préoccupé.

Deerbush fut convaincu.

Il la regarda s'avancer vers les étalages de robes et en décrocher une. Au bout d'un moment, elle s'approcha de la vendeuse qui grattait avec nervosité un fil saillant dans l'étoffe de sa jupe.

— « Hello, » dit-elle doucement.

La vendeuse s'anima. Son visage s'éclaira d'un sourire avenant qui contrastait étrangement avec l'expression absente de ses yeux. Deerbush ne put retenir une exclamation inarticulée.

— « Ah ! bonjour, madame ! » dit-elle affectueusement. « Mon Dieu, voilà une bien jolie robe ! » Et cependant il y avait toujours quelque chose de vague dans son expression.

Des fossettes se creusèrent dans les joues de l'autre.

— « Oh ! merci ! » répliqua la femme, tout sourire. Et les détectives persistaient à l'ignorer, exactement comme ils ignoraient Deerbush.

La femme entrelaça alors ses doigts derrière son dos et inclina la tête en rougissant.

— « Mais vous en avez tant d'autres si belles ici, » murmura-t-elle timidement.

— « Allons, chère madame, voulez-vous dire que vous aimeriez en avoir ? »

La vendeuse eut l'air contristé de ne pas y avoir songé plus tôt. Mais Deerbush discernait quelque chose de traqué dans le regard de l'employée. Quelque chose qui sentait que ce qui se passait n'était pas normal, mais qui n'arrivait pas à le tirer au clair.

— « Oh ! vraiment ? » s'exclama la femme à la robe légère en joignant les paumes. « Elles sont si ravissantes ! »

— « Bien sûr, chère madame, » dit la vendeuse d'un ton apaisant. « Tenez — venez avec moi — c'est ici que sont les plus élégantes. Choisissez celles qui vous plaisent. »

Deerbush assistait à la scène avec stupeur. La femme enleva robe après robe des cintres, les tenant devant elle et se plaçant devant les grandes glaces. Elle ne regardait jamais son visage, seulement les robes. Deerbush avait l'impression qu'elle était trop sur la défensive pour être surprise à s'admirer.

Finalement, elle et la vendeuse choisirent un lot de robes.

— « *Merci infiniment !* » s'écria la femme d'une voix sans timbre.

— « Je suis contente qu'elles vous plaisent, chère madame, » dit la vendeuse avec un sourire chaleureux. « Revenez nous voir. »

Et il y avait toujours ce quelque chose de traqué et de désemparé dans son expression, mais à peine discernable.

Les détectives étaient à leur poste, mais tous semblaient avoir trouvé un objectif quelconque... un bord de tapis retroussé ou un ventilateur tournant au plafond — qui retenait leur attention.

— « Je reviendrai, je vous le promets, » dit la femme. Elle s'apprêta à s'en aller, les robes dans les bras. « Au revoir ! »

— « Au revoir, » répondit la vendeuse. Elle sourit amicalement, encore que d'un air un peu absent, et retourna derrière son comptoir. Elle inspecta sa jupe, se mit à gratter fébrilement le tissu.

La femme en robe d'été s'éloignait lentement vers la sortie, sans se presser, s'arrêtant de temps à autre pour examiner la marchandise exposée. Une fois, elle attendit qu'un chef de rayon s'effaçât devant elle d'un air absent.

Deerbush la suivit. Il entendit un bruit qui lui fit dresser les cheveux sur la tête. Il se retourna. L'équipe des comptables chargés de l'inventaire était dans le rayon des robes pour dames et la vendeuse écroulée sur son comptoir était en proie à une crise de larmes.

— « Non, non, » disait-elle. « Il n'y avait personne. »

Un homme retint le battant de la porte pour laisser sortir la femme en robe d'été. Deerbush fut dans la rue alors qu'elle avait à peine parcouru quelques mètres, frôlant le détective du magasin qui bloquait le passage discrètement. Il la suivit quand elle abandonna la rue principale, centre commerçant de la ville, et il ne parvenait pas à comprendre la scène à laquelle il venait d'assister.

Mais cela n'avait pas une grande importance... l'essentiel, c'était de l'avoir trouvée.

Il savait que personne encore ne l'avait jamais suivie. Elle ne regardait jamais autour d'elle. Quand elle s'engagea dans une rue latérale bordée d'arbres, Deerbush la rattrapa.

Il avait fait peut-être une vingtaine de pas à côté d'elle quand elle tourna la tête pour l'examiner, fronçant légèrement les sourcils. Elle le contemplait d'un air perplexe.

— « Vous n'êtes pas pareil que les autres, » dit-elle.

— « Ne vous inquiétez pas, » répliqua Deerbush s'efforçant de ne pas l'effrayer. « Mon nom est Todd Deerbush et je ne vous ferai pas de mal. J'aimerais marcher un moment avec vous. »

Elle s'arrêta net :

— « Vous n'êtes pas comme les autres, » répéta-t-elle. « Vous êtes comme moi. »

« Peut-être, » songea Deerbush.

— « Je n'en sais rien, » dit-il.

Elle se remit tout de même en route, avec sur le bras les robes oubliées, réfléchissant à la question.

— « Vous m'avez remarquée, » conclut-elle au bout d'un instant. « Tout seul. Personne d'autre ne l'avait jamais fait. Vous devez être réel, aussi. »

— « Je ne sais pas ce que vous entendez par là, » répliqua doucement Deerbush, « mais les gens ne me remarquent pas non plus. »

Elle hocha la tête avec fermeté.

— « A moins que vous ne les y obligiez. Vous êtes réel... Je m'étais toujours imaginée que j'étais la seule. »

— « Oh ! il y en a pas mal d'autres semblables à nous, » répondit Deerbush en songeant qu'elle ne ressemblait vraiment à personne. « Mais il est difficile de dire combien. Il doit y en avoir quelques-uns dans chaque ville. Je fais partie du seul groupe qui, à ma connaissance, se soit constitué. »

— « Nous sommes donc tellement nombreux ? »

— « Eh bien, nous sommes plus de cinquante dans mon groupe. »

Ils continuèrent de marcher. Ils se trouvaient maintenant dans un très beau quartier, avec de grandes maisons et de vastes pelouses. Elle se tourna de nouveau vers lui, et à son expression il se rendit compte qu'elle méditait encore la question.

— « Qu'est-ce qui nous rend réels, Todd ? »

Il ne comprenait toujours pas ce qu'elle entendait par là. Il s'efforça de lui répondre de son mieux.

— « Stannard... c'est un des nôtres parmi les plus intelligents ; vous feriez mieux de vous adresser à lui... Stannard dit que nous diffusons... comme une station de télévision... quelque chose comme ça, cela me dépasse... qui fait qu'on ne nous remarque pas. Cela fonctionne à l'intérieur du crâne des gens. »

Il donnait l'impression d'être embrouillé et stupide, il le savait. Mais il n'y pouvait rien et il y était habitué.

— « Ce n'est pas ce que je vous demande, Todd. Cela se produit au début. Mais au bout d'un certain temps, on arrive à *obliger* les gens à vous remarquer et à être gentils pour vous. Seulement ils ne peuvent pas en faire autant avec vous. Cela prouve que vous êtes réel et qu'eux sont simplement... quelque chose d'autre. Mais qu'est-ce qui le *permet ?* »

— « Le même genre de processus, je suppose, » répondit-il gauchement. Il essayait d'obtenir d'elle plus qu'elle ne tirait de lui, et il ne savait pas trop comment s'y prendre. Stannard serait sans doute plus habile — mais pour quelque obscure raison, Deerbush sentit qu'il ne souhaitait pas voir Stannard s'en mêler tout de suite. « Stannard dit que c'est de la protection. Il dit que la Nature est en train de fabriquer avec nous une espèce nouvelle et qu'elle ne veut pas qu'il nous arrive du mal. Mais elle a quelque peu outrepassé la mesure. »

Sa voix était douce. Il songeait à cette enfant grandissant dans la ville avec ces ondes qui croissaient dans la même proportion qu'elle ; se demandant pourquoi les garçons ne s'intéressaient pas à elle, se demandant pourquoi tout le monde agissait de façon étrange. Il imaginait la petite fille déroutée au visage barbouillé par les larmes et l'adolescente blessée qui était venue ensuite, obligée de se séparer de sa famille si seulement elle

voulait vivre... puis la femme qui s'épanouissait en dépit de tout et qui commençait à se faner. Mais elle avait découvert quelque chose...

Une onde chaude et exaltante envahit Deerbush. Il sentait qu'il allait réellement la comprendre. Il n'avait pas été autrement, avant d'avoir eu l'idée de choisir ce genre de travail. Vingt ans de vie réglée lui avaient permis d'atteindre une certaine paix intérieure et de se réconcilier avec ce qu'il était. Mais quand il regardait sa compagne — maigre, pâle, à bout de nerfs et terriblement solitaire — il comprenait ce qu'il en avait été pour elle.

A part que cela n'avait pas été la même chose, se rappela-t-il. Elle avait eu quelque chose en plus.

Mais, à la voir, on ne s'en apercevait pas. Il distinguait seulement sous ses yeux les cernes que le fard ne dissimulait pas entièrement.

— « D'où êtes-vous, Todd ? »

— « De Chicago, maintenant. »

— « J'ai toujours eu envie de connaître des endroits comme ça. J'aurais pu. » Ses dents s'appliquèrent sur la lèvre inférieure. « Mais je *savais* que j'étais réelle pour autant que je restais ici. »

Ils avaient atteint une haie bien taillée, avec une entrée fermée par une barrière blanche. Une allée conduisant à une maison blanche avec des caisses à fleurs devant les fenêtres et des rideaux blancs froncés derrière les vitres.

— « Je m'appelle Viola Andrews,» reprit-elle. « J'habite ici. Aimeriez-vous entrer pour passer un moment ? »

Elle lui fit visiter la maison. Le living-room était rempli de meubles en noyer massif magnifiquement sculptés, avec des divans et des fauteuils profonds. Il y avait des lampadaires avec des abat-jour décorés de façon ravissante et de délicates consoles supportant des figurines de porcelaine. La cuisine comportait un mixer électrique, un toaster, une rôtissoire, une poêle électrique, une machine à laver la vaisselle, un grand réfrigérateur et une sorbetière.

Elle le conduisit de pièce en pièce en le tenant par le bras. Elle le serrait de plus en plus fort et sa voix s'animait.

— « Je n'arrive toujours pas à y croire, Todd. Quelqu'un d'autre comme moi ! N'est-ce pas que ces chaises sont jolies ? J'en avais d'autres, mais j'ai vu celles-ci et je me les suis fait livrer tout de suite. Il en a été de même pour la plus grande partie de mon mobilier... il y a *tellement* de jolies choses dans les magasins. Mais parlez-moi un peu de vous, Todd, je vous en prie. Je meurs d'envie de connaître tout ce qui vous concerne. Comment étiez-vous quand vous étiez petit ? Est-ce que cela a été aussi terrible pour vous que pour moi ? »

— « Je n'en sais rien, Vi. » Son embarras grandissait à mesure qu'elle l'entraînait d'une chambre à l'autre, cramponnée à son bras.

Sa chambre à coucher avec des meubles anciens à dorure, avec de délicates poupées françaises adossées à des coussins de satin sur le couvre-pieds rose. La salle à manger comprenait plusieurs buffets remplis de porcelaine fragile et de couverts d'argent ciselé.

— « N'est-ce pas que c'est beau ? Oh ! Todd, je suis de plus en plus transportée. Je n'arrive pas à me faire à cette idée ! »

Elle s'interrompit brusquement. Ses doigts s'enfoncèrent dans le bras de Deerbush.

« C'était affreux, Todd, » dit-elle d'une voix tendue. « Après avoir quitté mes parents, j'ai encore essayé de toutes mes forces d'être comme les autres filles. J'étais obligée de... ne pas payer... pour mes repas, mais j'essayais pour le reste. Et un jour, il n'y a pas longtemps, j'ai eu vingt-cinq ans. » Elle porta son mouchoir brodé au coin de ses yeux. « J'ai compris soudain que j'allais être seule pour toujours, jusqu'à la fin de mon existence. Les autres étaient mariées, elles avaient de la famille, elles avaient tout ce dont une femme a besoin... et moi, je ne l'aurais jamais, jamais. C'était comme si j'étais blottie au fond d'un placard profond et noir, sans aucun moyen d'en sortir.

» Je ne savais plus que faire. Il fallait que j'oblige *quelqu'un* à s'occuper de moi. J'étais prête à mourir si je n'y parvenais pas. Et... et... » Sa voix monta subitement, « et un jour, j'y *suis arrivée !* Je ne sais pas comment mais je le *pouvais !* Je n'avais plus besoin d'être une voleuse. Je n'avais plus à tirer le diable par la queue pour vivre. Je pouvais faire en sorte que les gens m'aiment, s'occupent de moi et me donnent des cadeaux. »

Et tout aussi brusquement elle baissa la tête.

« Mais ils font seulement semblant, je le sais bien, » murmura-t-elle. « Ils ne sont pas réels. Ils ne me voient pas vraiment et ne m'aiment pas. Ils m'oublient dès que j'ai le dos tourné. »

Elle se redressa et enleva sa main. Elle effleura de nouveau ses paupières avec un mouchoir brodé.

« Je suis si heureuse de vous avoir ici pour m'aider que je ne trouve même pas les mots qu'il faut. Mais je suis heureuse, Todd. »

Deerbush hocha la tête. Il avait été très tourmenté quand il avait lu les articles de journaux. Mais il ne s'agissait pas d'un des leurs qui avait mal tourné, ce qu'il avait redouté à ce moment-là. C'était simplement une femme, affolée, qui tentait de combler le vide qu'elle ressentait. Il lui entoura les épaules du bras.

— « Ecoutez, Vi, le meilleur parti à prendre, c'est de vous faire partir d'ici le plus vite possible et de vous amener au milieu des vôtres. »

— « Merci Todd, » s'écria-t-elle d'une voix sans timbre. « Vous êtes très bon pour moi. »

Elle l'étreignit impulsivement.

— « Ecoutez... » reprit-il, essayant de découvrir comment lui expliquer ce qu'il voulait lui dire. « Vi... voyez-vous, moi, je suis un marieur. »

— « Un marieur ? »

— « Heu... oui... vous comprenez, d'après l'annuaire de Chicago, je suis détective privé. Les gens ne me voient jamais. Ils téléphonent simplement à l'agence, et je leur expédie par la poste les rapports concernant les personnes sur lesquelles ils veulent se renseigner. Voilà comment je gagne ma vie. Mais ce que je fais en réalité, pour notre groupe, c'est de parcourir

le pays pour repérer des êtres comme nous. Et quand j'en découvre, j'essaie de les associer avec d'autres qui ne sont pas déjà mariés. C'est ce que j'ai trouvé pour me rendre utile. »

Ce qu'il avait dit était le plus facile. Maintenant il était de nouveau embarrassé.

Il regrettait de ne pas être plus intelligent pour déceler ce qui ne tournait pas rond chez Vi. Il savait qu'il y avait quelque chose, quelque chose qu'un homme comme Stannard aurait deviné à l'instant. Mais il sentait aussi que cela n'avait pas d'importance. Au fond du cœur, elle n'était pas méchante, ni vicieuse. Elle ne faisait pas cela parce qu'elle était mauvaise. Elle était douce, désorientée, perdue. L'homme qui en aurait le temps pourrait faire jaillir ce qu'elle avait de bon. Un homme qui la comprendrait, prendrait soin d'elle et se montrerait patient, y arriverait.

— « Vi... ce que je veux dire, c'est que j'ai découvert des quantités de femmes pour d'autres hommes. Beaucoup d'entre elles me plaisaient... je ne vous le cache pas... mais je n'ai jamais... Voyez-vous, ces femmes avaient toutes une certaine classe. Et les hommes de notre groupe ont tous beaucoup plus de valeur que moi. Ils étaient, comment dire, faits les uns pour les autres, et je m'en rendais compte. » Il s'interrompit pour réfléchir à ce qu'il venait de dire et rougit. « Je ne veux pas insinuer que vous n'êtes pas à leur hauteur, » balbutia-t-il. « Ce n'est pas cela du tout, Vi. Vous êtes beaucoup plus intelligente que moi, je le sais bien. Je ne vaux pas grand-chose. Ce que je veux dire, c'est que j'ai toujours ramené ces femmes à Chicago pour quelqu'un. Mais... » Il tendit la main pour prendre les siennes. « Pas cette fois-ci. » Il ne se reconnaissait plus. « Vi... je ne suis pas grand-chose et je ne possède pas grand-chose non plus. J'ai un travail qui m'oblige à être beaucoup dehors, et étant donné ce que nous sommes, ce sera très dur pour vous, mais... »

— « Oh ! Todd, » dit-elle en devenant toute rose. « Je suis la femme la plus heureuse de la Terre ! »

Il n'arrivait pas à y croire. Il la contemplait, ses mains dans les siennes, et il lui fallut un long moment pour que sa réponse prît un sens. Alors il se sentit envahi par une onde de chaleur et il dut fermer les yeux pendant une minute parce que ses traits se détendaient en un sourire aussi vaste que le sien.

— « Nous ferions bien de partir dès que possible pour profiter du jour qui reste, » dit-il. « Il faut encore que nous allions retrouver Stannard et ma voiture. Je vous demanderai donc de préparer vos affaires très vite. Prenez simplement une valise. »

Elle se dégagea vivement.

— « Une valise ? Comment cela... laisser toutes mes jolies choses ? »

Il s'était douté que cela ne durerait pas.

— « Eh bien... naturellement, Vi. Elles ne vous appartiennent pas... »

Elle tapa rageusement du pied.

— « Abandonner tous mes *cadeaux ?* Non ! Je ne veux pas ! »

— « Vi, » dit-il patiemment, « il le faut. »

— « Non ! »

— « Ecoutez, Vi, vous n'êtes pas raisonnable. Vous avez pris ces choses. Il y a quelqu'un qui a des ennuis d'argent à cause de cela. Mais ce n'est pas tout. Vous avez terrorisé cette ville ; vous l'avez si bien affolée que ces gens vont perdre la tête et se faire du mal. Ils y sont tous prêts... c'est clair comme le jour, d'un bout à l'autre de la ville. Vous voulez avoir quelque chose comme ça sur la conscience ?

» Si vous laissez ces objets-là ici, cela s'arrangera. On les découvrira au bout d'un certain temps et on s'imaginera que c'était l'œuvre d'un voleur malin. On sera intrigué, mais on ne se mettra plus martel en tête. Les gens récupéreront leurs marchandises, et dans quelque temps ils oublieront... si cela ne se reproduit plus jamais nulle part.

» Et même si vous ne croyez pas qu'ils sont réels... il n'en reste pas moins que ces objets ne vous appartiennent pas. Vous ne les avez pas acquis. »

— « Vous êtes abominable ! » clama-t-elle. « Vous êtes méchant et affreux. Je ne vous aime pas du tout. Vous me détestez. Sortez d'ici ! »

— « Vi... »

— « Je vous hais ! Je vous hais ! » Elle balança gauchement les poignets en arrière et le frappa de la paume de la main. « Je ne vous abandonnerai pas mes jolis cadeaux ! Je m'y refuse ! J'aime recevoir des cadeaux... Je veux posséder des quantités de belles choses ! J'en veux cent fois plus ! Et je ne vous *aime* pas ! Laissez-moi ! Allez-vous-en ! Partez ! »

Deerbush soupira.

— « Entendu, Vi. »

— « Je vais retourner en ville chercher d'autres jolies choses... des quantités d'autres. Et n'essayez pas de m'en empêcher ! »

— « Je suis navré, Vi, » répliqua-t-il d'une voix éteinte, « mais j'ai l'impression que je ferais bien de me dépêcher de revenir. »

***

Se hâtant vers l'endroit où il avait rendez-vous avec Stannard, il vit des voitures de police qui patrouillaient dans les rues. Les hommes roulaient lentement, tournant la tête pour dévisager chaque piéton, à l'exception de Deerbush. Il remarqua qu'ils s'intéressaient surtout aux femmes, ce qui ne le surprit guère. Mais ils ne la découvriraient jamais. Ils pouvaient aller chez elle et peut-être même lui parler, mais ils ne la démasqueraient jamais. Cela continuerait simplement en allant de pire en pire.

Il se demanda jusqu'à quel point désastreux les choses risquaient d'aller. Lorsque les magasins commenceraient à fermer — et si Vi se mettait à pénétrer chez les particuliers — que feraient les habitants de cette ville ? S'armeraient-ils de fusils, en regardant perpétuellement par-dessus leur épaule, enfermant tout sous clef ? Et continuant nonobstant à perdre leurs affaires ? Et s'ils faisaient appel à la milice ou à la loi martiale, à la police d'Etat ou au F.B.I., et perdaient toujours des choses... alors que se passerait-il ?

Une voiture freina brusquement ; les portières s'ouvrirent aussitôt et les policiers qui étaient à l'intérieur sautèrent sur le trottoir. Ils se précipitèrent

vers une passante dodue, à sa stupéfaction, et l'encerclèrent. L'un d'eux montra son insigne d'un geste bref. Les autres lui avaient déjà arraché les paquets qu'elle portait dans les bras et les ouvraient. La femme les regardait l'un après l'autre, le visage blême, la bouche crispée d'émotion.

Deerbush était incapable de lui venir en aide. Il assista à la scène, jurant si bas qu'il ne s'entendait même pas. Mais il ne put réprimer un petit sursaut de soulagement en songeant que rien de ce genre n'arriverait jamais à Viola.

— « Je regrette de ne pas l'avoir découverte, » s'écria Stannard avec un soupir comme ils roulaient vers la maison de Viola.

— « Je n'aurais pas dû lui dire que je voulais l'emmener à Chicago, » répondit Deerbush. Le manque d'entente entre lui et Viola était une affaire personnelle et une blessure intime, mais ce qu'il avait fait provoquait des ennuis pour tout le monde.

— « Tu ne pouvais pas le savoir, Todd, » lui expliquait Stannard. « Comment t'en serais-tu douté ? Elle était quelque chose de tout à fait nouveau pour toi... pour n'importe qui, d'ailleurs, sous cet aspect. Tu as parfaitement raison... Ils ne pourraient jamais la découvrir. Entre le pouvoir d'occulter les cerveaux et cette faculté nouvelle qui semble née de son développement émotionnel atrophié, c'est... enfin, c'est une drôle de chance que je t'aie accompagné. » Il contempla un instant la rue sombre. « Quel dommage qu'elle soit si complètement déviée, qu'elle ait si peu de ressort moral. Mais quelle faculté extraordinaire ! Utilisée avec intelligence, d'une façon pondérée, tu te rends compte, n'est-ce pas, Todd, que c'est peut-être la solution idéale du problème de l'occultation des cerveaux ? Je crains qu'elle ne soit irrécupérable, mais si nous pouvions en tirer parti... Bah, aucune importance. Nous aurons toujours la possibilité de prendre ses enfants et de les élever loin d'elle ; ils auront son hérédité, mais ils échapperont à son hystérie. »

— « Oui, je le pense, » répondit Deerbush.

— « Elle ne t'a pas dit comment elle procède ? »

Deerbush hocha la tête.

— « Elle n'avait pas l'air de le savoir elle-même. Elle agit ainsi, voilà tout. Les gens... les gens lui offrent des cadeaux. »

— « Elle souhaite simplement que les gens lui obéissent, sans plus ? Elle s'est approchée de cette vendeuse, m'as-tu dit, et elle a obtenu que cette femme lui donne des robes. »

— « Oui. A part que la vendeuse *voulait* les lui offrir. »

— « Et elle a eu ensuite une crise de nerfs, protestant qu'elle ne s'était aperçue de rien. Eh bien, cela c'est l'effet de l'occultation des cerveaux qui reprennent le dessus après que ce fluide, ou tout ce qu'on voudra, a cessé d'agir. Veux-tu me décrire encore l'expression que tu dis avoir vue sur le visage de cette employée ? Il me semble qu'il peut y avoir quelque chose d'intéressant à en tirer... »

Ils étaient devant la maison de Viola.

— « Pas de lumière, » dit Deerbush qui en était presque content. « Elle est partie. Il va falloir nous mettre à sa recherche. »

Maintenant, Stannard serait obligé de se taire et de le laisser tranquille.

Stannard examinait la maison plongée dans l'obscurité.

— « Tu crois qu'elle va revenir ici ? Il faut que nous la trouvions très vite. Je veux l'emmener à Chicago aussi rapidement que possible, et je tiens à l'isoler avant qu'elle se fasse accabler de cadeaux par la moitié de l'humanité pendant que l'autre moitié réclamera sa tête. »

— « Nous la trouverons bien. Il suffit d'aller dans la rue commerçante. » *Je voudrais être l'homme le plus riche du monde,* songea-t-il.

Ils retournèrent vers l'artère principale, silencieux l'un et l'autre. Ils dépassèrent une voiture de police dont les projecteurs balayaient les trottoirs.

— « Les magasins ont fermé tôt aujourd'hui, » dit Stannard.

— « Je ne crois pas que cela y changera quelque chose. »

Ils débouchèrent dans la Grand-Rue. Elle était déserte mais gardée, la plupart des vitrines éclairées par des veilleuses, les parkings vides le long des trottoirs, à part certains endroits où des hommes — les détectives des compagnies d'assurances, se dit Deerbush — lisaient le journal dans des voitures particulières. Des agents patrouillaient silencieusement de porte en porte, vérifiant les serrures, à raison d'un policier pour un seul pâté de maisons. Une voiture radio remonta la rue jusqu'au carrefour qui marquait la fin de la double rangée de magasins, vira sec et redescendit.

Au coin de deux rues, devant une boutique appelée *Milady Shop,* Viola attendait tandis qu'un homme entre deux âges se battait avec son trousseau de clefs devant la porte du magasin.

— « C'est elle ? » questionna Stannard.

Deerbush inclina la tête. « Oui. »

Il arrêta la voiture en douceur le long du trottoir.

— « Je vais lui parler, » chuchota Stannard.

L'attention de Viola était concentrée sur l'homme qui ouvrait la porte de la boutique, mais elle tourna la tête quand Deerbush et Stannard se dirigèrent hâtivement vers elle.

Le patron de la boutique ne s'occupait de personne. Ayant ouvert la porte, il s'adressa à Viola.

— « Voilà, ma mignonne, je vous avais bien dit que cela ne demanderait qu'une ou deux minutes, n'est-ce pas ? »

Viola s'avança d'un pas hésitant vers le seuil. Son visage était assombri par la colère et, quand ils furent près d'elle, elle s'écria à voix basse d'un ton furieux :

— « Laissez-moi tranquille, vous autres ! »

Stannard murmura à Deerbush :

— « Miséricorde, elle se conduit comme une gamine de cinq ans. »

Deerbush songea qu'elle était si sensible et délicate qu'elle serait terriblement désarmée sans cette espèce de pouvoir supérieur.

— « Quelque chose qui ne va pas, ma mignonne ? » questionna le patron avec anxiété.

— « Faites-les déguerpir ! » clama Viola en tapant du pied.

— « Faire déguerpir qui, ma mignonne ? »

— « Vous ne les voyez donc pas ? Mais vous les voyez bien. Regardez-les, faites-les déguerpir ! »

— « Miss Andrews... » commença Stannard.

Deerbush regardait l'homme. Il n'avait jamais vu quelqu'un faire un tel effort pour accomplir quelque chose qui devait être si facile. Lui et Stannard n'étaient pas invisibles. Mais le marchand avançait d'une démarche hésitante, balayant l'air de ses mains devant lui comme un homme qui marche dans un long corridor plein de toiles d'araignée. Puis le bout de ses doigts frôla Stannard. Pendant une seconde, il réussit presque l'impossible parce que Viola le lui avait demandé. Ses yeux se posèrent sur le visage de Stannard et Deerbush se rendit compte que leur regard était presque sur le point de se fixer. Mais la tête de l'homme retomba sur sa poitrine et il recula en trébuchant contre sa vitrine. Il s'appuya à la glace, la bouche sans expression, l'œil perdu dans le vide. Sa respiration devint faible et monotone.

— « Je vous déteste ! » lui lança Viola. « Vous ne m'aimez pas ! »

— « Miss Andrews... » reprit Stannard. Il était blême et regardait le patron de la boutique.

Viola désigna Deerbush.

— « *Vous,* aidez-moi ! » dit-elle à Stannard. « Obligez-le à me laisser tranquille ! »

Un agent qui faisait sa ronde à pied passa près d'eux, s'approcha de la porte du magasin voisin, en éprouva la fermeture et poursuivit sa route.

Stannard, immobile, regardait Viola.

Puis il lui dit :

— « Ne vous tourmentez pas, ma chère... tout va bien. Tout va très bien. Je prendrai soin de vous. Aucune raison de vous faire du souci. »

Sa voix était apaisante et seul quelqu'un qui connaissait Stannard aussi bien que Deerbush aurait remarqué l'étrange intonation qui y vibrait comme si quelque chose, trop au fond de sa gorge pour triompher, tentait d'étouffer ses paroles.

Il se retourna subitement et voulut frapper Deerbush.

— « Oh ! merci ! » s'exclama Viola. « Vous êtes gentil. Vous allez me débarrasser de ce gêneur. »

Deerbush se sentit atteint à l'épaule. Il essaya d'attraper Viola par le bras avant qu'elle ait eu le temps de s'enfuir mais Stannard qui se trouvait entre eux l'en empêchait. Il repoussa Stannard du coude, mais pour ce faire il dut baisser l'épaule. Stannard le frappa de nouveau et, cette fois, il fendit la joue de Deerbush.

Ce dernier secoua vivement la tête.

— « Laisse-la tranquille, » s'écria Stannard d'une voix haletante. « Cesse de l'ennuyer. »

Viola avança vivement de deux pas et posa les mains sur la poitrine de Deerbush pour le repousser.

— « Ne touchez pas à mes cadeaux ! » marmotta-t-elle avec colère.

— « Mes excuses, Frank, » dit Deerbush. Il recula, tenant maintenant un

des poignets de Vi, et de l'autre main il frappa violemment Stannard à la mâchoire. Quand ce dernier tomba, Vi se mit à hurler.

Deerbush lui maintint les poignets un long moment tandis qu'elle lui bourrait les jambes de coups de pied. Il regarda Stannard étendu sur le trottoir, et vit que ses paupières commençaient à se soulever.

Il lâcha les poignets de Vi, et remonta ses mains pour la saisir au cou, tout en arquant les épaules et baissant le visage pour se protéger des coups d'ongles.

— « Je suis désolé, Vi, » murmura-t-il.

***

Deerbush attendit que la voiture de police fût passée. Puis il dégagea sa vieille conduite intérieure du trottoir et se dirigea vers la sortie de la ville, les deux mains sur le volant, à peine conscient des écorchures de sa figure.

Stannard était écroulé sur la banquette près de lui. Il se frottait la mâchoire.

— « C'est incroyable, » bougonna-t-il. « Jamais il ne m'est venu à l'idée qu'elle serait capable d'user de son pouvoir sur l'un de nous. »

— « Aucune importance. »

— « Je ne suis pas près de l'oublier. Je savais ce qu'elle était. Mon opinion sur elle était bien arrêtée tant qu'elle ne m'a pas parlé. Et tout à coup voilà qu'elle était l'être le plus merveilleux qui soit au monde. Elle méritait tout ce qu'on pouvait lui offrir. Il était juste qu'on la rendît heureuse. Il était *inadmissible* qu'on laissât quelque chose faire obstacle à ses désirs. J'aurais sacrifié ma vie pour elle. »

— « Tout va bien, Stannard, » reprit Deerbush.

Il clignait des paupières, scrutant les bas côtés de la route. Il souhaitait que Stannard se taise.

— « Non... mais non. » Stannard secoua la tête. « Imagine ce qui serait arrivé ? Si elle pouvait me faire obéir, elle y serait parvenue avec n'importe lequel d'entre nous. Grands dieux ! Suppose que nous ayons réussi à l'amener à Chicago ! Cinquante des nôtres, tous ses esclaves. On n'aurait jamais pu empêcher cela. Nous nous serions tous tournés contre toi. » Stannard se tortilla pour contempler avec fascination la banquette arrière où Deerbush avait étendu Vi. « Tu as eu raison de le faire, Todd. Jamais tu n'as fait quelque chose de plus justifié. »

Deerbush se sentait dans un état de lassitude extrême. Il était obsédé et savait qu'il le serait jusqu'à la fin de ses jours.

Il vit l'église à côté de la route, silhouette de nef et de clocher dans la pénombre, qui ne se précisait qu'à l'endroit où le pinceau des phares effleurait les pierres brunes rongées par le temps. Il arrêta la voiture et en descendit. Il ouvrit le coffre, puis s'approcha de la grille rouillée qui entourait le cimetière. Il resta immobile un instant, puis il retourna au coffre ouvert. Il revint vers Stannard, muni d'un enjoliveur qu'il avait détaché avec la grosse clef anglaise tirée de la boîte à outils, et du couvercle en acier de cette boîte.

— « Tiens, » dit-il. « Nous n'avons qu'à prendre ça pour creuser. »

Stannard émergea de la voiture en chancelant.

— « Elle ressemblait à un enfant capricieux, » dit-il. « C'est de l'amour qu'elle voulait. Une dévotion absolue, parfaite. »

Deerbush lui fourra l'enjoliveur entre les doigts.

— « Tiens, » répéta-t-il. « Nous ferions bien d'en finir. Et cesse de t'appesantir là-dessus. »

— « Oui, » répondit machinalement Stannard. « Bien entendu. Dis-moi, Deerbush... comment as-tu pu éluder une requête aussi intense ? *Pourquoi* n'a-t-elle pas pu t'influencer ? »

— « L'amour qu'elle obtenait de toi et des autres, » répliqua Deerbush, « n'était que le reflet de son amour pour elle-même. »

Il se pencha au fond de la voiture et souleva Vi, avec toute la douceur qu'il possédait. Il la serra précieusement dans ses bras.

— « Elle l'avait cherché toute sa vie... » dit-il, donnant à Stannard la solution de l'énigme, « toute sa vie elle avait cherché quelqu'un qui l'aime *réellement*... Et elle a fini par le trouver. »

(Traduit par Arlette Rosenblum.)

Le vieil homme et le désert

(The Iowan's curse)

par CHARLES G. FINNEY

Vous avez déjà pu lire de Charles Finney une nouvelle assez étonnante : « Le grand chien noir » *(Fiction* » *n° 63). Cet auteur excelle à créer une atmosphère fantastique en modifiant très légèrement le réel. Dans le texte que vous allez lire, il imagine tout simplement un personnage qui, comme nous tous, a des moments de colère où il maudit ses contemporains. Seulement, ses malédictions sont suivies d'effets immédiats et inquiétants...*



QUAND l'usine d'armement eut fermé ses portes, les habitants de Manacle, dans l'Arizona, se virent contraints de partir en masse. La ville ne vivait que d'une seule industrie : celle-ci disparue, il n'était même plus possible de subsister en lavant le linge du voisin, car on risquait fort de ne plus en avoir un seul.

Ce fut la raison pour laquelle nous nous y fixâmes. Nous avions de l'argent bien à nous et souhaitions vivre loin du bruit. Or Manacle était fort calme, et son climat répondait en tous points à ce que nous avait prescrit le médecin (1).

A plusieurs kilomètres de la ville proprement dite, nous achetâmes un agréable petit domaine comprenant une maisonnette très bien aménagée et quatre hectares clos de terres incultes. Presque au centre de la propriété, se dressait un affleurement de la roche sous-jacente qui dominait le désert d'une dizaine de mètres. Il se laissait facilement escalader, et les gens du pays l'appelaient la « Cathédrale ». Il constituait un excellent point de repère.

Nous achetâmes presque uniquement du neuf pour notre installation, et lorsque tout se trouva enfin disposé à notre gré, la petite maison était devenue un bijou de confort intime. Jane sortit ses pinceaux, ses tubes et son chevalet. Quant à moi, disposant d'un certain nombre d'ouvrages sur la faune ailée de l'Arizona, je me décidai pour l'observation des oiseaux.

Cinq ou six jours après notre emménagement, nous eûmes une visite. C'était un vieillard bourru de ton et de manières — plus vieux que moi, en tout cas, et plus bourru. Originaire de l'Iowa, où il avait amassé quelque argent dans la mercerie, il était venu se fixer en Arizona pour échapper aux

---

(1) Il s'agit ici du Désert de Sonora, un des endroits les plus désolés, mais aussi les plus beaux du monde. Il s'étend sur l'Arizona et un Etat du Mexique auquel il a donné son nom.

rigoureux hivers de son pays natal et voir si le climat du Sud contribuerait à guérir l'asthme dont souffrait sa femme.

— « Là-bas, » me dit-il, « elle n'avait pas un jour de répit, tandis qu'ici, elle a retrouvé son sommeil. »

— « Depuis combien de temps êtes-vous à Manacle ? »

— « Bientôt quatre ans. »

— « Et comment trouvez-vous le pays ? »

— « Question climat, ma foi, ça va. Mais c'est le pays qui est mauvais. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Au juste, je n'en sais rien. Mais c'est à croire que quand vous faites plaisir à quelqu'un, ici, ou que vous lui rendez service, ça vous retombe toujours sur le nez. »

— « Voilà qui est bizarre. »

— « Ça n'a rien de bizarre, » rétorqua le vieux. « C'est l'œuvre du Diable ! Et il ne s'agit pas seulement des gens, c'est tout le pays qui est comme ça. »

— « J'avoue que je ne comprends pas. »

— « Bon, je prends un exemple : ma femme. Elle est du genre qui fait facilement connaissance, et elle aime aider les gens — je veux dire qu'elle aimait. Or nous avions des voisins, dans les premiers temps : une petite dame et son mari, un jeunot qui travaillait à l'usine d'armement. Ils habitaient juste à côté de chez nous. Alors, voilà qu'un jour ma femme va leur rendre visite, et qu'elle trouve la petite seule avec son bébé. Le marmot était malade, et la maison, un vrai taudis. Vu que ma femme ne peut pas sentir le désordre, elle lui dit : « Soignez votre poupon, ma poulette, et je vous ferai bien volontiers un brin de ménage. » Ainsi fait : elle retape les lits, balaie partout et lave la vaisselle — un monceau, qu'il y en avait ! Après ça, la petite était bien contente, le marmot allait mieux, et comme ma femme me le disait en rentrant, elle avait le sentiment d'avoir fait une bonne action.

» Le lendemain, elle y retourne. La maison était restée à peu près propre, mais l'évier débordait encore une fois de vaisselle sale, et la petite dame prétendait que le marmot était si malade et grognon qu'elle n'avait absolument pas eu le temps de nettoyer ses assiettes. « Vous n'avez qu'à rester assise et soigner le bébé, ma poulette, » que lui dit ma femme, « et je vais vous faire votre vaisselle. » Et la voilà qui lave tout ça — des tas, qu'il y en avait. Puis elle s'assied, fait un brin de causette avec la petite dame, et rentre chez nous.

» Pour lors, deux ou trois jours se passent, et elle retourne voir la voisine. Ce coup-là, on aurait pris la maison pour le dépotoir de la ville, avec son évier toujours plein à déborder de vaisselle sale. Et le marmot n'était même pas malade, vu qu'il jasait dans son berceau. Cette fois, ma femme ne dit rien, elle reste assise, sans offrir de faire quoi que ce soit. Quand elle s'en alla, la petite dame ne lui demanda pas de revenir. Et ensuite, elle raconta à ses connaissances que ma femme était une vieille fouinarde qui aimait bien fourrer son nez dans les affaires des autres.

» Allons, Maman, » que je lui dis, « ce sont des choses qui arrivent. Tu as rendu un service à cette petite dame, mais elle ne l'a pas apprécié à sa valeur. Dieu merci, tout le monde n'est pas comme ça ! »

» C'était ce que je croyais — jusqu'au jour où ce fut mon tour.

» Je rentrais de la ville, en auto, quand voilà que je tombe sur un gars que je connaissais comme ci, comme ça. Il était avec sa femme, et tous deux restaient plantés près de leur voiture au beau milieu de la route. Le moteur avait lâché. Je leur propose de les pousser, ils ont l'air heureux tout plein, me disent merci, regrimpent dans leur auto, je m'avance tout doucement jusqu'à ce que mon pare-chocs touche leur pare-chocs arrière, et je me mets à les pousser. Pour lors, on roule comme ça pendant près de deux kilomètres, et on rencontre une ornière, ou quelque chose dans le même goût. Le pare-chocs du gars s'enfonce, le mien se relève, et les voilà tous les deux emmêlés. Le gars était du genre très soupe au lait : il saute de sa voiture et se met à m'envoyer au diable sous prétexte que je ne faisais pas assez attention en conduisant — surtout quand j'étais en train de le pousser. Je lui dis de se calmer et de ne pas se tracasser. Je prends une de mes pinces à démonter les pneus, je fais levier, et je dégage les pare-chocs. Alors je dis au gars de remonter dans sa voiture, que je vais continuer de le pousser — bon, nous voilà repartis.

» Mais il faut croire que j'avais dû y aller trop fort avec ma pince, parce que quand nous sommes arrivés devant chez lui et que j'ai reculé, son pare-chocs arrière a suivi le mouvement. Et sa femme de pousser des hauts cris, et lui de m'envoyer au diable en fonçant sur moi. Mais il s'arrêta quand il vit que j'avais gardé ma pince à la main.

» Eh bien ! Il m'a assigné devant le juge pour lui avoir abîmé sa voiture, et j'ai dû payer la réparation ! Alors, j'ai dit à la Maman : « La prochaine fois que tu me vois sur le point de rendre service à n'importe qui, flanque-moi vite un coup de pied, que je m'arrête ! » — « Tu en feras autant pour moi, » qu'elle m'a répondu. Et depuis, nous n'avons plus jamais aidé personne. Ici, à Manacle, c'est malsain de rendre service. Cette ville a quelque chose de mauvais. »

Je demandai alors au vieil homme pourquoi lui et sa femme demeuraient dans un pays dont ils détestaient à ce point les habitants.

— « Pour notre vengeance, » répondit-il. « J'ai jeté ma malédiction sur cette ville, et je reste ici avec la Maman pour la voir porter ses fruits. »

— « Et est-ce qu'elle s'accomplit ? »

Il eut un petit ricanement, moitié rire, moitié grognement : « En tout cas, il se passe quelque chose ! L'usine d'armement a fermé ses portes, et il n'y a plus de travail pour nos chers voisins. La petite dame qui avait fait la mijaurée avec ma femme a été obligée de retourner chez ses parents dans l'Oklahoma, après que son mari eut filé en compagnie d'une autre. Quant au gars qui avait si bon caractère et dont j'avais poussé la voiture, il se retrouva sur le pavé à la fermeture de l'usine : il a perdu sa maison et son auto. Et c'est comme ça pour tout le monde ici — excepté nous deux la Maman. Nous, on n'attend pas après une usine. Après tout, si ce n'est pas

ma malédiction qui pèse sur Manacle, c'est celle d'un autre. La Maman et moi, on n'en demande pas plus.

» Remarquez bien, » conclut-il, « que je n'ai jamais eu dans l'idée de vous être agréable en m'arrêtant vous dire bonjour — et n'allez surtout pas vous imaginer que je vous ai fait plaisir ! Pas du tout ! Je vous ai prévenu, c'est tout. Faire plaisir à quelqu'un, moi, c'est fini. »

Il prit congé sur ces mots, et Jane sortit de la maison pour voir à qui je venais de parler.

— « Rien de plus qu'une espèce de vieux toqué qui a une dent contre tout le monde, » lui expliquai-je. « Il a pris acte de deux ou trois coïncidences malheureuses et s'est fourré dans la tête que tous les gens du pays lui en veulent. C'est uniquement pour me prévenir contre Manacle qu'il vient de s'arrêter en passant. »

— « Mais pourquoi serait-il tenu de nous mettre en garde ? Et nous mettre en garde contre quoi ? »

— « Il prétend qu'il a maudit la ville, et il a eu l'air d'insinuer que nous pourrions nous aussi subir les effets de sa malédiction. »

— « D'où est-il, ce vieux busard ? »

— « De l'Iowa. »

— « Y a-t-il une puissance particulièrement mortelle dans les malédictions proférées par les indigènes de l'Iowa ? »

— « C'est apparemment ce qu'il croit. »

— « Alors, j'en suis bien malheureuse pour lui. Les paysages sont tellement beaux, par ici, et les idées de ton bonhomme tellement farfelues... Y a-t-il un moyen d'échapper à sa malédiction ? »

— « Je n'en jurerais pas, mais d'après ce que j'ai compris, le meilleur moyen serait de ne rendre service à personne. »

— « Oh ! alors, ça devrait nous être assez facile ! Nous sommes très personnels, et rendre service est absolument étranger à nos deux caractères. Quelle est la dernière fois où tu as rendu service à quelqu'un, toi ? »

J'eus beau fouiller ma mémoire, je ne parvins pas à me rappeler une seule date.

— « Bon, » conclut Jane, « mais malédiction ou pas, il faut que nous en acceptions le risque en allant chercher de l'épicerie à Manacle. Prenons la Cadillac au lieu de la camionnette — pour une fois, nous aurons moins l'air d'éleveurs de bestiaux. »

Nous prîmes donc la Cadillac et filâmes sur la route merveilleusement entretenue qui traverse le désert de sable. Nous roulions depuis trois kilomètres environ, quand nous vîmes devant nous une jeune fille debout près d'un corps étendu sur la chaussée. Elle agitait les bras pour nous faire comprendre de nous arrêter. Je ralentis, puis stoppai.

— « Il est arrivé quelque chose à Jim ! » nous dit-elle d'une voix pleurante. « Nous venions de piquer un galop, tout d'un coup il s'est tenu le côté et il est tombé en gémissant. Pourriez-vous vite l'emmener chez un docteur ? »

— « On peut toujours essayer, » répondis-je. Et je me penchai sur Jim pour l'aider à se remettre debout.

Mais déjà Jim se relevait d'un bond, sans l'aide de personne, braquant sur moi le revolver qu'il avait jusque-là dissimulé sous son corps étendu :

— « Les mains en l'air, grand-papa ! » gronda-t-il. « Les mains en l'air, et demi-tour ! Agenouille-toi. Tes mains derrière ton dos. Mets-lui les bracelets, Nellie Rose. Sors de la bagnole, grand-mère. Grouille ! Agenouille-toi. Passe-lui les bracelets à elle aussi, Nellie Rose. Et maintenant, vous deux, restez bien sages tant que vous n'aurez pas compté jusqu'à cinq cent vingt-sept ! »

Jim et la fille sautèrent alors dans la Cadillac, et la voiture démarra en trombe.

Nous nous aidâmes mutuellement à nous relever. « Ne jure pas, ça ne servira à rien, » me conseilla Jane. « Il y aura bien quelqu'un pour les rattraper. Peux-tu marcher malgré tes mains attachées de cette façon ? »

— « Je pense que ça ira. Et toi, pourrais-tu prendre les cigarettes qui sont dans ma poche ? »

Elle parvint à atteindre le paquet. Nous nous agenouillâmes chacun notre tour, l'un derrière l'autre, pour prendre du feu au briquet de Jane. Mais une fois les cigarettes allumées, nous ne pouvions ni secouer leur cendre ni les retirer de notre bouche, si bien que nous les crachâmes.

— « Cette route est très fréquentée, » remarqua Jane. Commençons toujours à marcher en direction de Manacle. Quelqu'un va passer d'une seconde à l'autre et nous prendra dans sa voiture. »

— « En tout cas, la malédiction de mon bonhomme de l'Iowa ne perd pas de temps : as-tu noté qu'elle nous a frappés à la minute même où nous pensions rendre un service à ces délicieux jeunes gens ? »

— « Oui, c'est bien ce que j'ai remarqué. Et du moment qu'un bonhomme de l'Iowa peut frapper autrui des foudres de sa malédiction, pourquoi ne pourrais-je pas en faire autant ? Par les présentes paroles, je déclare maudire à jamais le jouvenceau et la jouvencelle. »

— « J'en ai autant à leur service, » ajoutai-je, et j'ajoutai encore : « Attention, voici une voiture ! Agite la tête, ou fais n'importe quoi d'approchant, que le chauffeur s'arrête et nous prenne. Je veux voir le shérif, le Grand Shérif de ce comté où règnent toujours les ténèbres de la sauvagerie. »

Jane secoua la tête, l'agita en tous sens, l'auto dévia sur le côté de la route pour nous éviter, et nous dépassa en trombe à quatre-vingts de moyenne.

— « Eh bien, fichtre ! » pesta Jane. « C'est fou ce que les gens sont serviables, dans ce pays ! »

— « Peut-être ont-ils eux aussi entendu parler de la malédiction du bonhomme ? Allons, tête haute et en route ! Il viendra bien d'autres voitures. »

Effectivement, nous en vîmes passer d'autres. Sept. Et toutes faisaient le même crochet pour nous éviter, comme si nous étions deux mines-pièges laissées là, bien en évidence, avec des feux signalisateurs de chaque côté.

Après un moment de marche silencieuse, Jane reprit : « Cette histoire de malédiction est vraiment moins drôle que je me l'étais figuré dans ma can-

deur naïve. Combien de lieues nous séparent encore du misérable petit hameau que l'on nomme Manacle ? »

— « J'aperçois ses tours et ses clochers dans le désert qui poudroie. Ce n'est plus pour nous qu'une question de minutes, mais voilà bien la plus atroce façon de déambuler que j'aurai jamais expérimentée. Je suis moulu des pieds à la tête, j'ai la migraine et je meurs de soif. Quant aux sentiments que je nourris pour notre jeune bandit de grands chemins et sa ribaude, je préfère t'en épargner maintenant l'exposé de vive voix. »

— « Chéri, » proposa Jane, « raconte-moi plutôt comment les Rouges torturent les populations de la Chine. » Ce que je fis, jusqu'au moment où nous atteignîmes les faubourgs de Manacle et trouvâmes une maison ayant le téléphone. Nous bourrâmes la porte de coups de pied — faute de pouvoir y donner du poing — et les habitants alertèrent les autorités.

***

Les policiers de Tucson arrêtèrent nos deux voleurs, mais pas avant que le jeune couple n'eût fait déraper la Cadillac de la route et n'y eût mis le feu. Tous deux étaient déjà recherchés pour homicide par l'Etat de Californie, et cette affaire ayant priorité sur la nôtre, ils furent extradés afin de passer en cour d'assises. Nous n'eûmes donc jamais le plaisir de figurer comme témoins à leur procès ni de voir leur grimace au moment de la sentence — et cependant, la Californie était pour nous la porte à côté. Le jouvenceau fut condamné à mort, et la jeune personne envoyée dans un asile pour folie homicide. Notre assurance nous fournit une Cadillac neuve.

Le jour où on nous livra la voiture, je fis remarquer à Jane que la malédiction du bonhomme de l'Iowa n'avait eu qu'un effet passager : « En un sens, » ajoutai-je, « les choses ont finalement très bien tourné pour nous. »

— « Mmmmm... » fit-elle. « A propos, j'y pense : je ne t'ai pas parlé des aviateurs qui sont venus nous tuer des cailles ? »

— « Non. » J'étais toujours en admiration devant la Cadillac neuve. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'aviateurs et de cailles ? »

— « Pendant que tu étais parti faire le plein d'essence à Manacle, voilà que j'entends des coups de feu en provenance de la Cathédrale — là où tu déposes tes graines pour les cailles. Je vais voir, et je tombe sur trois sous-officiers de la Base aérienne — des sergents, ou quelque chose d'approchant. Ils avaient déjà un très beau tableau de chasse et embarquaient les cailles tuées dans leur jeep. Je leur fais remarquer qu'ils se trouvent sur une propriété privée, ce qui est contraire à la loi puisque le domaine est clos, mais que s'ils se contentent de s'en aller sans tuer d'autres oiseaux, je leur ferai une faveur en ne relevant pas le numéro de leur jeep, et en n'avertissant ni leur commandant ni le garde-chasse. »

— « Attends voir : tu leur as bien dit que tu leur ferais une *faveur* ? »

— « *mmmm*mm... et du coup, j'ai failli m'en mordre la langue. »

— « Hum... Et ensuite ? »

— « Alors, ils sont partis. Ils avaient bu. Ils m'ont appelée grand-mère, et m'ont débité un tas de gentillesses sur l'allure que j'avais en short. Mais enfin, ils ont filé sans insister. »

— « Et comment sont-ils sortis ? »

— « Exactement comme ils étaient entrés : ils ont lancé leur jeep en plein dans la clôture, ce qui fait qu'il y a maintenant deux trouées. »

— « As-tu pris leur numéro ? »

— « Non. J'avais dit ça simplement pour leur faire peur. »

J'appelai la Base Aérienne en longue distance, demandai à parler au général, et l'on m'aiguilla sur un jeune subalterne de colonel qui se montra plein de bon vouloir, mais plutôt dépourvu d'énergie : « Nous avons ici plus de trois mille aviateurs, » m'expliqua-t-il. « Du peu de renseignements que vous me donnez, il ressort que nous aurons de la difficulté à identifier ces trois hommes. Vous comprenez, ceux qui vont chasser la caille dans le désert sont très nombreux ici. Enfin, je vais faire l'impossible. Je vous rappellerai si je trouve quelque chose. »

Il me rappela dès le lendemain : lui et l'officier de police militaire avaient procédé à un contrôle général, et découvert que trois aviateurs étaient allés chasser la caille dans notre voisinage. Ils avaient eu un accident en retournant à la Base Aérienne, et on les avait hospitalisés pour blessures multiples. D'après l'enquête, ils s'étaient enivrés au cours de leur randonnée, et la jeep avait percuté la culée d'un pont. Outre leurs jambes brisées, deux d'entre eux souffraient de contusions à la colonne vertébrale, et le troisième s'était cassé le cou. Le colonel me demanda si je désirais porter plainte contre eux dès que les médecins de l'hôpital militaire les auraient remis d'aplomb.

— « Non, » lui répondis-je, « n'en parlons plus. »

Je répétai à Jane ce que je venais d'apprendre. « N'existe-t-il pas une théorie, ou quelque chose dans ce goût-là, sur la vengeance passive ? » lui demandai-je. « Selon cette conception, et lorsque quelqu'un t'a fait une crasse, tu n'esquisses pas le moindre geste en retour : tu te contentes de te rasseoir et d'attendre. Tôt ou tard, l'Enchanteur Merlin, les Nornes ou la Sorcière de la Mer coincent le coupable au tournant et lui font bonne mesure. »

— « Je ne me souviens pas d'avoir lu la moindre chose à ce sujet, mais cette idée me semble valable. Si jamais ton philosophe a besoin d'anecdotes lorsqu'il préparera une édition augmentée de sa théorie, nous pourrons lui proposer un ou deux cas d'espèce qui conviendront tout au moins pour des notes en bas de page. »

— « Je ne suis pas tranquille, » avouai-je. « Jamais encore pareille aventure ne nous était arrivée. Tous ces faits pris ensemble laissent une impression tellement néfaste, tellement maléfique... On s'ingénie à nous nuire d'une façon ou d'une autre, nous restons là, furieux et découragés puisque nous n'y pouvons rien — et soudain, boum ! la foudre s'abat sur les coupables sans que nous ayons eu à remuer le petit doigt. Mais pourquoi ? »

Jane haussa les épaules : « Oh ! pour l'amour de Dieu, dis-toi bien qu'il n'y a eu là que pures coïncidences, tout simplement ! Il est d'ailleurs probable que notre cas s'applique à tout le monde. Ne va pas te faire une montagne de ces histoires, et cesse de te comporter comme s'il y avait au-dessus de nos têtes quelque sombre Inquisiteur en train de guetter nos premiers gestes pour recommencer à tirer les ficelles de ses marionnettes de malheur. »

Je soupirai : « Je ne puis contester le bien-fondé de tes conclusions, mais tout de même — et toi excepté — je ne me sens aucun désir de retourner parmi l'espèce humaine avant un certain temps. Rassemble tes tubes et ton chevalet, je vais prendre de la graisse, des croûtes de pain et des graines. Allons nous perdre dans nos quatre hectares de solitudes, tu en peindras les beautés pendant que je donnerai la pâture à la gent ailée du désert. Et là, foin du reste ! Que le sombre Inquisiteur nous couve de son œil — et que le vieil homme de l'Iowa ourdisse ses malédictions à sa guise ! »

— « Quel vieux phraseur tu fais ! » plaisanta Jane. « Mais tu as une bonne idée. Viens, allons-y ! »

*
* *

En cette douce journée d'automne, où le soleil se jouait parmi les mesquites et les paloverdes (1), le monde du désert se révélait dans toute sa beauté. J'éparpillai quelques graines et miettes à l'intention des oiseaux, puis revins m'allonger aux pieds de Jane qui barbouillait sa toile. Nous avions emporté avec nous un panier de pique-nique et de la bière en boîtes.

— « J'ai reçu une lettre hier, » m'apprit Jane tout en bavardant. « Une certaine Mrs. X..., de Tucson. Il paraît qu'on essaie d'ouvrir là-bas un musée d'art — et ces messieurs du comité de sélection s'estimeraient très honorés si je leur faisais la grande faveur de prêter certaines de mes toiles pour la première exposition de peinture qui se prépare actuellement à Tucson. Dans sa lettre, Mrs. X... met l'accent sur « *Cavernes* » — tu sais, la toile qui m'a valu le premier prix à Chicago ? »

— « Un comité de sélection qui te demande de lui faire une faveur ? » Je frémis. « Ah ! non, Jane, non, mille fois non ! Les risque à courir sont tout simplement trop horribles ! »

Elle me donna une petite tape avec un de ses pinceaux, et nous nous mîmes à rire — mais bientôt, la gaieté de Jane s'éteignit : « Le diable t'emporte ! Voilà maintenant que j'ai peur de leur envoyer mes toiles. Mais que je suis bête ! Ces gens-là sont sympathiques, eux ! »

— « Voyons, » lui dis-je, « ce n'était qu'une plaisanterie de ma part ! Nous ne sommes pas misanthropes au point de nous soustraire à toute manifestation qu'organisent nos semblables. Tu leur feras cette faveur, c'est dit. Les amateurs d'art de Tucson ne sont ni des ruffians évadés ni des aviateurs pris de boisson. »

---

(1) Les mesquites (ou prosopis) et les paloverdes sont des plantes épineuses du désert de Sonora. Le paloverde est une mimosée de couleur vert-jaune.

Puis je me relevai pour aller chercher une boîte de bière, et ce faisant, je délogeai une roche plate dont le déplacement révéla la présence d'un petit scorpion jaune qui avait son trou sous la pierre. Le bouleversement de son repaire avait effrayé la bestiole, qui agitait ses deux pinces de crabe.

— « Par un si bel après-midi, » murmurai-je, « je n'ai d'animosité contre aucun être — et pas même contre toi, minuscule démon. Retourne dormir en paix dans ton antre. » Et je replaçai soigneusement la pierre sur son trou.

— « Reste debout près de ce grand mesquite, » m'ordonna Jane. « Je veux peindre un faune au milieu de broussailles. J'ai bien les broussailles, mais il me manque le faune. »

Ma bière d'une main et ma cigarette de l'autre, je m'immobilisai donc dans une attitude faunesque près du grand prosopis, et je pus entendre à loisir les oiseaux qui se chamaillaient en becquetant la nourriture que je leur avais préparée.

Jane travaillait vite. Elle eut tôt fait de mener à bien l'esquisse de son chèvrepied et m'annonça que je pouvais abandonner la pose. Je revins m'étendre près d'elle sur le sable chaud du désert.

Et tout à coup, je ressentis un véritable coup de poignard entre les deux épaules, suivi d'une douleur comparable à celle que m'eussent infligée des centaines d'abeilles. Une douleur irradiante, qui me gagnait tout le torse et me fit vomir. Au paroxysme de la souffrance, je piétinai le petit scorpion qui venait de me piquer — puis Jane m'aida à regagner la maison.

Mes bras étaient déjà paralysés et mes jambes devenaient insensibles quand Jane put enfin me déposer dans la Cadillac. Elle conduisit d'une seule main, pressant de l'autre un mouchoir rempli de cubes de glace contre l'endroit où le scorpion m'avait piqué.

A Manacle, on me fit une injection du merveilleux sérum anti-scorpionique mis au point par le Dr. Stahnke, ce génie de l'Université de Tempé. Je restai toute la nuit à l'hôpital, et Jane me remmena le lendemain à la maison. Trois jours plus tard, j'étais entièrement remis d'aplomb.

— « J'ai piqué une crise d'hystérie pendant que tu étais là-bas, » me dit Jane. « Je ne suis pourtant ni hystérique ni superstitieuse — et je ne suis pas folle. Mais je n'enverrai aucune de mes toiles à Tucson. »

— « Aurais-tu donc peur ? »

— « Oui, » m'avoua-t-elle. « J'ai peur. »

*
* *

Et nous en restâmes là, mais les jours qui suivirent se passèrent dans une atmosphère tendue, hargneuse. Pour un peu, on eût dit que nous nous portions mutuellement sur les nerfs — nous qui étions unis depuis si longtemps, que nous ne formions plus qu'une seule chair. Aucun de nous deux n'avait jamais dit un mot sans en faire part à l'autre, jamais pris la moindre décision sans l'arrêter de concert avec l'autre — jamais rien entrepris sans l'entreprendre avec l'autre. Jamais nous n'avions dormi, mangé,

voyagé ou prié seuls. Toujours ensemble. C'était tout cela qui faisait l'harmonie et la force de notre union.

A la fin, Jane n'y tint plus : « Tout cela est atroce. Aurais-tu peur de me faire plaisir, à moi ? »

— « J'avais peur, » lui dis-je lentement, « j'avais peur que tu aies peur que je puisse te faire plaisir. »

Nous partîmes d'un même rire, et la tension nerveuse des jours précédents se relâcha aussitôt.

— « Nous nous sommes fait des montagnes de vulgaires taupinières, » reprit Jane. « Nous sommes deux égoïstes. Nous n'avons jamais cessé de nous comporter comme si nos chères vies, notre cher bonheur étaient le toit du monde. Nous avons toujours repoussé l'empiètement des autres sur notre domaine personnel. »

— « Et par là, je crois, nous touchons du doigt ce fait que notre tour d'ivoire n'est pas inviolable. C'est peut-être la leçon dont nous avions depuis longtemps besoin. »

— « Peut-être, » acquiesça Jane. « Mais d'un autre côté, il se peut que tout cet enchaînement de faits ne rime finalement à rien. Recommençons à sortir, faisons comme si rien ne nous était arrivé. Je vais téléphoner à Mrs. X... pour lui dire que je serai ravie de faire figurer mes œuvres parmi les tableaux de l'exposition de Tucson. Tu me conduiras là-bas et nous ferons inscrire mes toiles à leur programme. Ce sont de ces choses que ni toi ni moi n'aimons : je suis très chatouilleuse sur le chapitre de ma peinture, et toute critique dirigée contre elle m'atteint au vif ; toi, tu abomines ce genre de tra-la-la : cocktails, présentations et commérages. Eh bien ! allons à Tucson : faisons quelque chose que nous n'aimons pas, et voyons ce qui arrivera. »

J'allais refuser, quand je m'aperçus que j'étais d'accord avec Jane. Car il fallait faire quelque chose, je le sentais — en tout cas, ne pas rester plus longtemps plantés au milieu de nos quatre hectares de solitudes, à nous efforcer de ne pas nous mettre mutuellement les nerfs en pelote.

Jane téléphona donc à Mrs. X... qui se déclara enchantée de la nouvelle. Le lendemain nous chargions les tableaux dans la Cadillac et prenions la direction de Tucson.

Nous n'avions pas d'autre itinéraire que la route du désert, qui traverse Manacle. Les rues de la ville tombaient en ruine — et pourtant, avec leurs maisonnettes aux murs d'adobe et leurs petites boutiques de guingois elles étaient assez jolies dans leur genre de paisible décrépitude. Nous traversâmes ensuite Sunrise Heights (1), ce faubourg entièrement bâti par les soins du gouvernement pour les ouvriers de l'usine, que la ville même n'aurait pu loger.

Vieux papiers et mauvaises herbes envahissaient Sunrise Heights. Les fenêtres de ce qui était naguère encore de pimpants cottages avaient été brisées à coups de pierres — sans doute lancées par les bandes errantes des garnements de la ville. Les toits s'effondraient, les peintures des façades

---

(1) Littéralement : « Les hauts du Soleil Levant. »

pâlissaient et s'écaillaient sous l'impitoyable soleil de l'Arizona. Manacle proprement dite datait d'un siècle ; elle accusait sa vieillesse et sa décadence avec une manière de sombre dignité. Sunrise Heights n'avait que dix ans d'âge ; ville morte désormais, elle faisait songer à un jouet maltraité par un enfant quelque peu délinquant.

Ni Jane ni moi n'éprouvions le besoin de reparler du bonhomme de l'Iowa. A quoi bon ? L'usine avait fermé ses portes parce que les armes qu'elle fabriquait étaient périmées. Si Sunrise Heights était vide d'habitants, la nécessité pour eux d'aller chercher leur gagne-pain ailleurs en était la seule cause. Et les jeunes rôdeurs de Manacle s'amusaient à briser les fenêtres des cottages parce que la ville elle-même, dénuée du moindre agrément, ne leur offrait aucune autre source d'activité.

Le fait qu'un vieil ours mal léché ait jeté sa malédiction sur le pays n'avait rien à voir — absolument rien — avec ce marasme des hommes et des choses.

Ni avec nos propres mésaventures.

Nous poursuivîmes donc notre route vers Tucson, et quelques heures plus tard frappions à la porte de Mrs. X...

Il était convenu que nous resterions deux jours à Tucson. Le premier soir nous devions participer à l'exposition de peinture, et le lendemain, nous serions les hôtes choyés de Mrs. X... On avait prévu en notre honneur une excursion à Nogales (Mexique), une réception et un cocktail.

Exposition, réception et cocktail se déroulèrent à peu de choses près comme je l'avais appréhendé — dans une atmosphère guindée et artificielle. Autant que je puis me permettre d'en juger, seules les toiles de Jane avaient de la valeur — à l'exception toutefois de quelques tableaux signés Karl Voris, qui était (et est encore) le meilleur peintre de l'Arizona.

En revanche, j'attendais avec plaisir l'excursion à Nogales. Ce devait être notre premier voyage au Mexique, et un vieux touriste se réjouit toujours à la perspective de découvrir de nouveaux horizons (1).

D'un commun accord nous décidâmes de prendre la Cadillac. Notre voiture était en effet plus spacieuse qu'une autre, et j'aime tenir le volant. Nous quittâmes Tucson au milieu de l'après-midi — un après-midi rehaussé d'or, d'argent et de sinople — et nous nous sentions le cœur en fête.

Sans nous arrêter à Nogales d'Arizona, nous passâmes directement la frontière pour atteindre Nogales de Sonora. Jane et Mrs. X... entreprirent aussitôt la tournée des boutiques à bibelots — ces pittoresques petits compartiments d'adobe où l'on trouve mille babioles pittoresques, et où l'on se livre à de non moins pittoresques pratiques de marchandage. On peut d'ailleurs se demander si ces boutiques n'ont pas un seul et unique propriétaire, et si la concurrence qui se joue de l'une à l'autre n'est pas que pure frime.

Quant à nous (Mr. X... et moi), nous trouvâmes sans peine un petit débit de boisson où nous pûmes siroter en paix nos verres de tequila pendant que ces dames faisaient emplette de leurs brimborions. L'alcool

---

(1) Nogales est une ville double, à cheval sur la frontière du Mexique.

était de qualité, et pourtant Nogales me laissait sous une impression de bon marché fallacieux qui douchait mon euphorie du début — l'impression désagréable d'être volé sur chaque dollar que je déboursais.

Un petit garçon entra dans l'estaminet. Il resta un moment planté devant nous puis, en assez bon anglais, s'offrit à garder la Cadillac. Cette proposition me fit bien rire, et je demandai à mon compagnon si, au Mexique, il était vraiment nécessaire de faire garder sa voiture — et si c'était la coutume.

Mr. X... fit écho à ma gaieté et me répondit que sans pouvoir se prononcer sur la nécessité de cette précaution, il savait cependant que telle était plus ou moins la coutume : les habitants de Nogales menaient une vie très misérable dans l'ensemble, et les enfants se faisaient quelque argent à « garder » les voitures des touristes. En payant le petit pour qu'il « veille » sur la Cadillac, il était probable que je rendrais un grand service à sa famille.

Cette dernière remarque me fit sourciller. Eussé-je bu un peu plus de tequila, il est probable que je me serais mis en colère, que j'aurais envoyé Mr. X... et le gamin à tous les diables. Mais j'avais ingurgité d'alcool juste ce qu'il fallait pour me sentir en veine de cordialité — et répondre au gamin : « Entendu, petit ! Garde la voiture, mais ne laisse pas sur elle la trace de tes pattes sales ! » Je lui donnai une pièce de dix cents. Je remarquai qu'il avait un drôle d'air en sortant.

Au bout d'un temps interminable, Jane et Mrs. X... eurent enfin terminé leurs achats et vinrent nous annoncer qu'il était l'heure d'aller dîner. Les emplettes rangées dans la Cadillac, nous gagnâmes à pied un restaurant pour y savourer des plats typiquement mexicains.

Enchiladas, tamales et autres spécialités du même genre, nous dégustâmes tout cela — sans préjudice de la boisson. Je me régalais, Jane bavardait comme une pie, nous passions une soirée délicieuse.

Alors commença pour nous une suite d'incidents désagréables.

Nous retournions à Tucson après le dîner, quand je fus arrêté par une patrouille de surveillance à la circulation routière. Les policiers me dressèrent procès-verbal pour excès de vitesse et conduite en état d'ébriété — sans parler de la mise en danger de vies humaines — et m'ordonnèrent de céder le volant à Mr. X... pour le restant du trajet. Enfin, j'étais cité à comparaître le lendemain matin.

Je comparus donc le lendemain (ce fut Mr. X... qui me conduisit au tribunal dans sa voiture), et me vis infliger cent dollars d'amende. Grâce au bénéfice des circonstances atténuantes, j'obtins de conserver mon permis de conduire et d'éviter une peine de prison.

A notre retour, Mrs. X... me demanda d'une voix tremblante si j'étais allé jeter un coup d'œil sur la Cadillac. Je lui répondis un « non » bougon et lui demandai ce qu'il y avait de cassé. Sans un mot, elle m'emmena au garage.

Tous les bibelots achetés par Jane et Mrs. X... avaient disparu — de même que les enjoliveurs des roues. Bien qu'ils eussent tenu la route jusqu'à Tucson, les deux pneus arrière étaient lacérés. Les flancs de la carros-

serie portaient de longues éraflures, comme si l'on avait attaqué la peinture à coups d'ouvre-boîte, et l'arrière était barbouillé d'expressions obscènes en espagnol et en anglais.

Tout avait été perpétré à Nogales, mais nous avions eu tellement d'émotions la nuit précédente, que nul d'entre nous n'avait rien remarqué — jusqu'au moment où, dans la matinée, Mrs. X... était sortie pour aller récupérer ses emplettes.

— « Mais enfin, » me dit Jane, révoltée, « je croyais que tu avais donné de l'argent à un gamin pour qu'il veille sur la voiture ? »

— « Et c'est bien ce que j'ai fait ! » ripostai-je. « C'est bien ce que j'ai fait, pour lui faire plaisir ! Et maintenant que j'y repense, je constate que nous avons fait plaisir à tout le monde. »

*
* *

Dès que cela fut possible, nous regagnâmes nos quatre hectares de solitudes. Nous repassâmes devant l'usine morte, revîmes les maisons délabrées de Sunrise Heights, retraversâmes le cœur maléfique de Manacle. Un ciel gris-sale pesait sur la ville et sur le désert ; notre propriété donnait une impression pénible de tristesse et de malaise ; la masse sombre de la « Cathédrale » faisait songer à une dent gâtée, douloureuse...

— « Partons, » me dit Jane. « Je sens que je ne pourrai pas tenir plus longtemps. Partons d'ici. Voilà que je me mets à haïr, et je n'aime pas haïr. »

J'acquiesçai aussitôt : « Je vais faire mettre la propriété en vente et commander un fourgon. En commençant dès maintenant à tout emballer, nous pouvons être partis dans deux jours. Où veux-tu aller ? »

— « A New York, sans doute, » répondit-elle tristement. « Pour un certain temps, du moins. Nous irons à l'hôtel, là où je pourrai réfléchir à tête reposée. »

Je téléphonai à Tucson pour dire à notre agent immobilier de faire le nécessaire au sujet de la maison. Puis j'appelai une entreprise de déménagement. Je retins un camion pour le lendemain, qui embarquerait nos affaires et irait les mettre en garde-meubles.

— « Cela ne demandera pas deux jours, » dis-je alors à Jane qui retrouva d'un coup tout son entrain. « Nous pourrons partir dès demain. Nous nous ferons plaisir — et à ce fichu pays par la même occasion. »

Dehors, le temps tournait à l'orage ; de grosses gouttes commençaient à tomber. J'allumai un bon feu dans la cheminée et débouchai une bouteille de vin du Rhin. Nous levâmes nos verres pour fêter notre départ imminent puis, comme l'averse redoublait de violence, je défiai les éléments en les invitant à se déchaîner sur Manacle.

Et ce défi, les éléments le relevèrent.

Les pluies sont toujours très rares dans cette région de l'Arizona, où les gens considèrent presque comme un déluge une précipitation de deux centimètres.

Ce jour-là, les deux centimètres furent atteints en moins d'une demi-heure, et sans arrêt le ciel continua de se déverser sur le désert.

J'allai regarder à la porte. Déjà, la pluie formait des mares dans toute notre cour de devant ; le patio était inondé ; sous la ramada (1), la Cadillac avait de l'eau jusqu'aux flancs de ses pneus. Et aucun vent. Aucune éclaircie. Rien qu'un ciel d'encre et l'implacable fureur de la pluie.

La région était plate ; il n'existait pas de vallée par où l'eau pût s'écouler une fois tombée : elle s'accumulait sur place, transformant chaque trou, chaque creux de terrain en autant de mares et de lacs.

J'allai retrouver Jane, le coin du feu et le vin. Mais j'étais inquiet. Au bout d'un quart d'heure, je retournai à la porte.

Partout où je regardai, je ne vis plus que l'eau : elle recouvrait maintenant les deux marches d'accès à la véranda et atteignait les couvercles de roues de la Cadillac.

Cette fois, je commençai à avoir vraiment peur et j'avertis Jane que nous étions à deux doigts de l'inondation.

— « Rien ne me surprendrait moins, » me répondit-elle aigrement, « mais qu'y pouvons-nous ? »

Que faire, en effet ? C'était bien là le hic. Nous ne pouvions plus songer à la Cadillac pour fuir n'importe où, elle était déjà embourbée. Par ailleurs il ne faisait aucune doute que nos plus proches voisins, à deux kilomètres de là, devaient se trouver dans la même situation que nous.

Et soudain, je me rappelai ce que j'avais lu au sujet des déluges-éclairs en Arizona : l'eau s'accumule d'abord en montagne, dans quelque ravine demeurée jusque-là à sec, puis elle déborde d'un seul coup pour submerger avec un grondement de tonnerre les terres situées en contrebas. Or toute cette pluie qui tombait était en train de s'accumuler dans les montagnes au nord de Manacle, et nous nous trouvions sur la ligne d'écoulement de ces eaux : ce n'était donc plus qu'une question de temps avant qu'un véritable raz de marée déferle sur nous.

— « Viens, » dis-je à Jane, « il faut que nous partions d'ici. » Et je lui expliquai ce qui allait se passer.

— « Mais où aller ? »

Il ne nous restait qu'un seul endroit praticable : l'affleurement rocheux qui s'élevait au milieu de notre propriété — la hideuse « Cathédrale ». Dominant le désert de ses dix mètres, il serait pour nous un refuge sûr. Nous prîmes nos chapeaux et nos imperméables — comme si nous allions à la réserve de vivres — et pataugeant tant bien que mal dans l'eau où nous enfoncions parfois à mi-jambe, nous gagnâmes la « Cathédrale ». Nous eûmes tôt fait de l'escalader. Nous nous installâmes tout au sommet de la masse rocheuse, et les trombes continuèrent de s'abattre autour de nous.

Nous sommes restés toute une nuit dans cette position. Le jour naissait quand nous avons vu arriver le déluge-éclair. Il n'y eut rien d'instantané à proprement parler : rien qu'une sorte de houle, puis une grosse vague qui

(1) Sorte d'abri rustique en branchages.

courut à travers le lac sous lequel disparaissaient déjà nos malheureux arpents et toutes les terres environnantes. La Cadillac bascula, se coucha sur le côté, ballottée comme un fétu. Nous vîmes ensuite la maison s'écrouler — se désagréger mur par mur — nos affaires s'en aller à vau-l'eau, un fauteuil de çà, un papier de là...

A huit heures, la pluie s'arrêta. Vers midi, un hélicoptère vint planer au-dessus de la « Cathédrale » et nous recueillit. Depuis la veille au soir il était tombé près de vingt-cinq centimètres d'eau — et c'était le déluge-éclair le plus terrible dont on eût jamais entendu parler dans cette région de l'Arizona.

Après notre sauvetage, tout se passa de façon assez classique. Nous restâmes deux jours réfugiés à Manacle qui, située en terrain élevé, avait échappé presque entièrement au déluge. Dès que les eaux se furent retirées, je retins quelqu'un pour nous conduire à Tucson où nous allions prendre l'avion, le train, voire l'autocar — n'importe quel moyen de transport qui pût nous emmener toujours plus loin de Manacle.

Alors que nous roulions vers Tucson, notre chauffeur nous désigna les endroits où l'inondation avait le plus causé de ravages : « Tenez, » dit-il en nous indiquant les ruines d'une habitation, « il y avait là-bas la maison d'un bonhomme originaire de l'Iowa. Une espèce de vieil ours mal léché. Mais lui, il était déjà parti quand ça s'est mis à tomber. »

— « Et qu'est-ce qui l'a fait partir, alors ? »

— « Les termites. Ils avaient rongé tout le bois de sa bicoque, de la cave au grenier. Tout, jusqu'aux cadres de ses tableaux ! Ah ! mon ami, je vous dis qu'il l'a béni, le patelin, avant de tailler la route ! »

— « Oui, » répondis-je, « je m'en doute. »

(Traduit par René Lathière.)

Le nœud

(Of time and cats)

par HOWARD FAST

Howard Fast est un personnage important dans les milieux littéraires et politiques des Etats-Unis. Sa grande passion est la liberté et son œuvre s'y rattache tout entière sous une forme ou une autre. Il a écrit en particulier un grand nombre de romans historiques touchant à l'Indépendance américaine. Pendant la guerre, son œuvre fut éditée aux frais du gouvernement américain pour servir la propagande des Nations Unies dans le monde entier. Après la guerre, mais avant Budapest, Howard Fast, qui est communiste, fut violemment attaqué aux Etats-Unis. Il rompit avec ses coreligionnaires politiques après Budapest, et fut à nouveau attaqué dans d'autres directions. Deux nouveaux livres, « Spartacus » *et* « Moïse », *ont fait beaucoup pour sa réputation et on parle maintenant d'un prix Nobel pour lui.*

La nouvelle que vous allez lire est sa première œuvre de science-fiction et nous espérons qu'il continuera de s'intéresser, dans l'avenir, à ce genre littéraire, car la S. F. aussi, à sa façon, a toujours défendu la liberté. Il est amusant de constater cependant que, pour ses débuts dans le genre, Howard Fast affecte de ne pas se prendre au sérieux. Il n'a cherché qu'à écrire un divertissement brillant sur les paradoxes du temps, et il y a réussi de façon fort plaisante.



Si cela paraît absurde, du moins cela explique-t-il les chats. Il y avait aujourd'hui dans le « *Times* » un entrefilet à propos de la fourrière. Ils ont supprimé quatre fois plus de chats que d'habitude, et la situation ne fait qu'empirer. Elle continuera à s'aggraver évidemment, mais les chats sont moins désagréables encore que certaines choses.

Pour l'expliquer, après m'être persuadé que j'étais sain d'esprit, j'ai téléphoné à ma femme. D'aucuns disent qu'il n'existe pas de moyen de se convaincre qu'on a toute sa raison, mais je ne suis pas de cet avis. Tout au moins étais-je aussi sensé que la semaine précédente.

— « Où es-tu ? » questionna ma femme. « Pourquoi téléphones-tu ? Pourquoi ne montes-tu pas ? »

— « Parce que je suis en ville, au Waldorf. »

— « Oh ! non... non. Tu es au rez-de-chaussée où je t'ai laissé il n'y a pas trois minutes. »

— « Ce n'est pas moi... pas moi-même, tu comprends ? »

— « Non. »

J'attendis un instant, et elle fit de même. Finalement je lui dis :

— « Non, je m'en doute. »

— « Je t'ai vu aussi t'esquiver au coin de la 63e rue, » ajouta-t-elle. « A quoi jouais-tu ? »

— « Eh bien... »

— « Oui ? »

— « Ce n'était pas moi non plus. Me crois-tu fou ? Je veux dire, supposes-tu que j'ai eu une dépression nerveuse ou quelque chose du même acabit ? »

— « Non, » répondit ma femme. « Tu n'es pas du genre à avoir des dépressions. »

— « Alors qu'est-ce que tu en penses ? »

— « Je réserve mon jugement. »

— « Merci. Je t'aime toujours. Quand tu m'as vu en bas, il y a quelques minutes, qu'est-ce que j'avais sur le dos ? »

— « Tu ne le sais pas ? » Elle parut inquiète pour la première fois.

— « Si. Mais je veux que tu me le dises. Est-ce trop demander ? Dis-moi seulement ça ? »

— « Bon. Je veux bien. Ton costume gris à chevrons. »

— « Ah ! » fis-je. « Ecoute, je ne quitte pas. Va regarder dans la penderie et dis-moi ce que tu y vois. »

— « Tu n'es pas ivre. Je t'ai vu ivre et tu ne te conduisais pas comme cela. Je n'irai pas regarder dans la penderie. Rentre et nous déciderons s'il faut appeler un médecin. »

— « Je t'en prie, » implorai-je. « Je t'en supplie. Je te demande très peu de chose. Nous sommes mariés depuis douze ans. Il y a eu de bons et de mauvais moments à passer, mais nous nous en sommes tirés. Maintenant tout ce que je te demande, c'est d'aller... »

— « Bon, » répliqua-t-elle d'un ton bref. « Je te passe ton caprice. Je vais inspecter ta penderie. Ne raccroche pas. »

J'attendis. Elle revint, prit le récepteur en main, mais ne dit rien.

— « Eh bien ? »

Elle soupira et admit qu'elle était allée à la penderie.

— « Et tu l'y as trouvé ? »

— « Ton costume gris ? »

— « Oui. »

— « Oui. »

— « Mon gris à chevrons. Mon seul costume gris. J'en ai un marron, un bleu et un à raies. J'ai deux vestes de sport et trois pantalons de flanelle. Mais seulement un costume gris... à chevrons gris. D'accord ? »

— « A chevrons gris, » dit-elle d'une voix faible. « Mais peut-être en as-tu acheté un autre ? »

— « Pourquoi ? »

— « Comment le saurais-je ? Tu as du goût pour les chevrons gris, je suppose. »

— « Non, je n'en ai pas acheté d'autre. Je te donne ma parole d'honneur. Alice, je t'aime. Nous sommes mariés depuis douze ans. Je suis un

type sérieux pour autant qu'il y en ait. Pas farfelu. Pas même romantique, comme tu l'as remarqué. »

— « Tu l'es suffisamment, » dit-elle brièvement.

— « Tu comprends ce que je veux dire. Je n'ai pas acheté d'autre costume gris. C'est le même costume gris. »

— « Dans deux endroits différents en même temps ? »

— « Oui. »

— « Oh ? »

Il y eut un long, très long silence que je finis par rompre.

— « Maintenant, veux-tu faire ce que je te demande, même si cela paraît absurde ? »

Elle resta un instant silencieuse et soupira de nouveau.

— « Oui. »

— « Bon. Il est maintenant deux heures quinze. Peu avant trois heures, le professeur Dunbar t'appellera pour te raconter un boniment à propos de son chat, puis il demandera à me parler. Dis-lui d'aller au diable. Puis prends un taxi pour me rejoindre au Waldorf. Chambre 1121. »

— « Bob, » dit-elle d'une voix hésitante, « comme ça.... qu'il aille au diable ? C'est ton chef hiérarchique. »

— « Eh bien, ne lui dis pas cela textuellement. Arrange-toi comme tu voudras. Puis viens tout de suite ici. Oui... une chose encore. Si tu m'aperçois quelque part, ignore-moi. Tu as compris... quelles que soient les circonstances. Ignore-moi. Ne me parle pas. »

— « Oh ? Oui... bien sûr. Si je t'aperçois, je t'ignore. Et si je te vois, tu seras en costume gris ? »

— « Oui. Et tu feras ce que je t'ai dit ? »

— « Oh ! oui... oui. Naturellement. »

Et chose curieuse, elle le fit. Il y a épouse et épouse. J'aime la mienne. Je restai assis dans cette pièce (la moins chère, huit dollars par jour) pour l'attendre en essayant de réfléchir à quelque chose sur quoi personne ne devrait avoir à réfléchir, et à trois heures vingt exactement, un coup retentit à la porte ; j'ouvris : c'était Alice. Elle était un peu pâle, un peu émue, mais encore très agréable à regarder et se déplaçant toute seule sur ses deux pieds.

Je l'embrassai et elle me rendit mon baiser, mais me déclara que c'était seulement parce que je portais mon costume bleu. Aucune chance avec le costume gris, dit-elle ; puis elle me demanda sérieusement si nous n'étions pas en train de rêver.

— « Pas tous les deux à la fois, » répliquai-je. « Toi ou moi. Mais ce n'est pas un rêve. Pourquoi me questionnes-tu ? Tu m'as rencontré ? »

Elle inclina la tête.

— « Laisse-moi m'asseoir d'abord. » Elle s'assit et me considéra avec un sourire bizarre sur son visage.

— « Tu m'as rencontré ? » répétai-je.

— « Oh ! oui... oui, je t'ai rencontré. »

— « Où ? »

— « Au coin de la 58e rue. »

— « T'ai-je vue ? »

— « Non, je ne crois pas. J'étais en taxi. Mais tu ne devrais pas parler au singulier. Tu aurais dû dire : « T'avons-nous vue ? » Vous étiez trois. »

— « Tous en chevrons gris ? »

— « Tous. »

J'avais une bouteille de cognac et j'en versai une rasade à chacun de nous ; j'ai avalé la mienne et Alice m'a imité. Puis elle m'a demandé ce que je faisais et je lui ai répondu que je me tâtais le pouls.

— « J'aurais cru que les chambres étaient mieux que cela au Waldorf, » dit-elle, « même à huit dollars. Si je me cachais, je ne choisirais pas le Waldorf. J'irais me terrer dans un asile de nuit au bout de la ville à cinquante *cents* par jour, comme ça se passe dans les romans. Que dit ton pouls ? »

— « Quatre-vingts. Je ne me cache pas. »

— « Quatre-vingts, c'est bien, n'est-ce pas ? »

— « Oui. C'est normal, » soulignai-je. « Nous sommes normaux tous les deux. Nous sommes des gens ordinaires dotés de bon sens. »

— « Oui ? »

— « Comment étais-je ? Je veux dire, étais-je... »

— « Nous. Dis *nous*. Tu étais en trois exemplaires. Et je peux aussi bien te le dire, je t'ai vu devant la maison. Cela fait quatre. Je suis montée dans le taxi avant que tu m'aperçoives et quand je me suis retournée, il y avait encore un autre toi. Ce qui fait cinq. »

— « Miséricorde ! »

— « Oui, certes, et tu peux remercier ton étoile que je ne sois pas sujette aux crises de nerfs. Combien y a-t-il d'exemplaires de toi, s'il m'est permis de poser la question ? »

— « Je l'ignore, » murmurai-je. « Peut-être cinquante... peut-être cent... ou même cinq cents. Je n'en sais rien. »

— « Autrement dit, tu pullules dans New York, » commenta Alice. « Quand j'étais petite, je lisais *Alice au Pays des Merveilles* en faisant semblant qu'il s'agissait de moi. Maintenant je n'ai plus besoin de faire semblant. »

— « Non, je m'en doute. Dis-moi, Alice... encore une ou deux choses... et j'essaierai ensuite de t'expliquer. »

Je lui versai un second cognac ; elle vida son verre d'un coup et déclara :

— « Oh ! parfait. J'ai hâte d'entendre tes explications. »

— « Oui, oui, c'est naturel de ta part. Et je vais le faire... c'est-à-dire pour autant que je comprenne, je le ferai, oui, je vais le faire, bien sûr... »

— « Tu radotes, » coupa Alice, non sans sympathie.

— « Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà. Ce que je veux dire, c'est... quand tu as aperçu les trois « moi », est-ce que j'étais... est-ce que nous nous querellions, nous étions de mauvaise humeur, ou quoi ? »

— « Oh ! non, tout à fait normaux. Simplement si absorbés par une discussion que vous bloquiez la circulation sans vous en apercevoir. Trois « toi », cela donne des triplés, mais pas des triplés ordinaires, un trio d'uni-

versitaires chauves de quarante ans, identiques bien entendu, et habillés de ce costume à chevrons gris dont toute la ville doit parler... Ah ! oui, et puis le tricot en cachemire sans manches au lieu d'un gilet, avec un nœud papillon vert vif... »

— « Je ne comprends pas comment tu peux rire d'une chose pareille. »

— « Il faut que je me préoccupe de ma propre santé mentale, » dit Alice. « Veux-tu un nouveau verre ?... A propos, j'ai répondu à Dunbar d'aller au diable, exactement comme tu me l'avais recommandé. »

Elle me versa le cognac d'une main qui ne tremblait pas. Ne venez pas me raconter qu'un homme connaît la femme qu'il a épousée, ni au bout de douze ans ni au bout de vingt ans... à moins que se produise quelque chose qui ne peut pas arriver, et la plupart des gens vivent jusqu'à la fin de leurs jours sans ça.

— « Il a téléphoné ? »

— « Oui. Tu m'avais prévenue. »

— « Mais je ne croyais pas qu'il le ferait. A quelle heure ? »

— « A trois heures moins dix tout juste. J'ai vérifié l'heure. »

— « Oui. Qu'est-ce qu'il a dit... pour l'amour du ciel, Alice, qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

— « Si seulement tu m'avais avertie que c'était important, j'aurais écouté avec plus d'attention. »

— « Mais tu as écouté... je t'en prie, Alice ! »

— « L'ennui, c'est qu'il ne parle pas bien l'anglais, même dans ses meilleurs jours, et là, il était au comble de l'excitation. Il est en train de construire une drôle d'espèce de machine dans son sous-sol... un déviateur de champ ou quelque chose comme cela... »

— « Oui. Je sais ce qu'il essaie de faire. »

— « Alors tu peux peut-être me l'expliquer. »

— « Oui, oui, » m'exclamai-je. « Je ne le comprends pas très bien moi-même à franchement parler. Il suppose que l'espace peut être dévié ou courbé... non, ce n'est pas ça exactement, mais quelque chose dans ce genre. Noué, peut-être. Un minuscule coin de l'espace tortillé en nœud... »

— « Ce que tu dis là n'a pas grand sens, Bob. Je crois que tu es énervé. Je pense que tu n'es pas dans ton assiette. »

— « Oui, je suis bouleversé ! Je deviens fou ! Bon Dieu, Alice, qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

— « Ah ! ça va mieux, » déclara Alice. « Je crois que ça te fera du bien de te mettre en colère. Une sorte de soupape de sûreté. »

— « Qu'a-t-il dit ? »

— « Il a dit que son chat était passé dans le... je ne sais plus comment il appelle ça — entre deux électrodes ou quelque chose qui y ressemble. »

— « Un vortex ? »

— « Peut-être. Quoi qu'il en soit, son chat est passé là et a disparu. Pfuit... comme ça. Plus de chat. Alors il a tenté l'expérience lui-même — il n'a pas plus de bon sens qu'un enfant de six ans si tu veux mon avis — et rien ne s'est produit. Alors il veut que tu sautes dans ta voiture et que tu ailles tout de suite chez lui pour lui expliquer ce que tu en penses. »

— « Et ? »

— « Je ne sais pas. » Alice fronça les sourcils. « Il m'a affirmé que cela n'avait absolument rien à voir avec la désintégration atomique ou quoi que ce soit de ce genre, sinon qu'il y aurait eu une terrible explosion et qu'il n'aurait pas été là pour me parler. Je pense qu'il trouvait ça drôle... Il a ri. Le genre d'humour que les professeurs pratiquent avec leurs étudiants. Oh ! excuse-moi. »

— « Ne te préoccupe pas de moi. Rien ne saurait me blesser en ce moment. »

— « Alors je lui ai dit d'aller au diable. Pas dans ces termes... je lui ai raconté que tu passais la nuit chez ton frère à Hartford et quand il a demandé le numéro de téléphone de ton frère, je lui ai répondu qu'actuellement la ligne était coupée. Il a donc noté l'adresse et t'a envoyé un télégramme, ou il a dit qu'il le ferait. Maintenant, à toi. »

— « Maintenant, à moi, » répétai-je, et je m'approchai de la fenêtre pour regarder dans la rue.

— « Tu te cherches ? » questionna Alice.

— « La plaisanterie manque de sel. »

— « Navrée. Je t'assure, Bob. » Elle se leva et vint passer son bras sous le mien. « Je sais que tu es ennuyé. Pourquoi n'essaies-tu pas de m'expliquer pourquoi ? »

— « Me croiras-tu ? »

— « J'ai l'impression que je suis capable de croire n'importe quoi, maintenant. »

— « Bon. Alors rassieds-toi. Je veux que tu t'asseoies et me regardes. » Elle s'exécuta aussitôt, appuya son coude sur le bras du fauteuil, son menton dans sa main, et me regarda. « Je suis ton mari, Robert Clyde Bottman. D'accord ? »

— « Je l'admets. »

— « Et tous les autres que tu as vus aujourd'hui... ils sont aussi moi, ton mari, Robert Clyde Bottman... d'accord ? »

Elle inclina la tête.

« Qu'est-ce que tu en conclus ? »

— « Oh ! non... pas moi. Rien que d'essayer d'y voir clair je deviendrais folle à lier. Qu'est-ce que tu en dis, toi ? »



— « Je vais te l'expliquer, » répliquai-je. « Ce matin, à onze heures et demie, tu es partie de chez nous pour aller faire les commissions. Je corrigeais des copies. Peu après ton départ, on a sonné. J'ai ouvert la porte... et j'étais là. Le premier. »

— « Le gris à chevrons, tu veux dire. »

— « Tout juste. Et je n'ai pas été trop surpris sur le moment. Il avait un vague air de famille, mais personne ne se voit exactement comme le voient les autres. J'ai passé un mauvais quart d'heure quand j'ai découvert que c'était moi-même... pas une imitation, ni une copie, ni une supercherie, ni

une preuve que le diable existe réellement, mais moi-même. C'était moi. J'étais moi. Il était moi. Nous étions l'un et l'autre Robert Clyde Bottman. Nous étions l'un et l'autre authentiques. Tu comprends ? »



Pour la première fois, la crainte et l'horreur se peignirent sur le visage de ma femme comme elle répondait en hochant la tête :

— « Non... je ne comprends pas, Bob. »

— « Ecoute, » repris-je. « Il me l'a expliqué. Ou je me le suis expliqué, comme tu voudras. Et pendant qu'il me l'expliquait, la sonnette a rententi, j'ai ouvert, et je me suis trouvé de nouveau en face de moi. Nous étions trois maintenant. Alors, nous nous sommes mis à en discuter avec philosophie et la sonnette a encore resonné. Nous fûmes quatre... »

— « Bob, je t'en prie ! »

— « Bon... écoute maintenant. Considère aujourd'hui sous l'angle du temps. Que lui arrive-t-il quand survient demain ? »

— « Oh ! cela devient hier, mais restes-en-là, Bob. Dis-moi ce qui s'est passé. Je ne me sens pas de force à en supporter beaucoup plus. »

— « J'essaie de t'expliquer, crois-moi, Alice. Mais d'abord il faut que nous parlions du temps. Qu'est-ce que le temps ? »

— « Bob, je ne sais pas ce que c'est que le temps. Le temps est le temps. Il passe. »

— « Et je n'en sais pas plus long que toi, tout compte fait. Et les autres sont logés à la même enseigne. Mais cela a toujours été un sujet de discussion philosophique. Je traverse cette pièce. Le temps s'écoule. Je me suis trouvé dans un certain nombre d'endroits dans cette chambre, tous reliés par ma présence physique. Qu'est-il advenu du moi que j'étais il y a deux minutes ? J'étais. Je cesse d'exister. Je réapparais. »

— « Sottises, » rétorqua Alice. « Tu n'as pas cessé d'être là. »

— « Parce que je suis relié à moi-même en termes de temps. Suppose que le temps soit un aspect du mouvement. Pas de mouvement, pas de temps. Si tu veux, représente-toi un sentier en termes de mouvement. Tu te déplaces sur ce sentier — tout ce dont nous avons conscience se déplace parallèlement. Mais rien ne disparaît... tout est toujours là, hier, demain, dans un million d'années — réalité dont nous n'avons conscience que dans le bref intervalle transitoire de maintenant — ce moment, cet instant. »

— « Je n'y comprends rien du tout, et je n'y crois pas non plus, » dit Alice. « Est-ce une nouvelle conception du destin, de l'avenir tracé pour nous ? »

— « Non, non, » répliquai-je avec impatience. « Ce n'est pas cela. Le sentier n'est pas fixe. Il est fluide, doté de plasticité ; il change perpétuellement. Mais nous ne pouvons pas rester là à en discuter parce que nous nous déplaçons le long de ce sentier. Et il faut que je t'en parle avant que nous nous soyons trop éloignés. Ces autres moi-même... »

— « Appelle-les donc chevrons gris, » dit Alice d'une voix faible.

— « Bon, les chevrons gris. Ils m'ont raconté ce qui s'est produit aujourd'hui. »

— « Avant que cela se soit produit ? »

— « Avant et après. Cela revient au même. C'est un paradoxe. C'est pourquoi cette sorte de chose ne peut pas être assimilée par le mécanisme mental dont nous disposons. Il n'y a pas de place pour le paradoxe. L'être le plus illogique est encore logique en termes de paradoxe. Aujourd'hui s'est présenté à moi. Je corrigeais des copies. Tu es rentrée. Le professeur Dunbar a téléphoné pour me parler du chat. Je me suis précipité chez lui. J'avais emporté une série de transistors ; j'ai trouvé l'endroit où son circuit avait sauté. Je l'ai rétabli. Tu comprends, c'est moi qui l'avais monté, au début. J'étais si excité, à ce moment-là, que j'en tremblais... »

— « *Toi*, tu tremblais d'excitation ? » interrompit Alice.

— « Oui. Je réagis à certaines choses, et pas à d'autres, voilà tout. Tu n'imagines pas à quel point c'était enthousiasmant... faire dévier l'espace, même si ce n'en était qu'une faible portion. Je ne pensais pas au temps, à ce moment-là. Tu comprends, j'avais ramassé le chat du professeur devant chez lui et je le lui avais rapporté. Il y avait trois chats là, mais je n'y ai pas prêté autrement attention. J'avais pris celui qui était sur le seuil et je l'avais amené. Le professeur était enchanté. Nous avons conclu qu'une déviation d'espace avait mis le chat hors de la maison. Après avoir branché les transistors et mis le contact, je me suis donc placé moi-même entre les électrodes. Quoi de plus naturel ? »

— « En effet, » dit Alice. « Oh ... oui, tout est naturel, à part le fait qu'on te confie les jeunes générations pour les instruire. »

— « Et il était à ce moment-là cinq heures de l'après-midi, aujourd'hui. »

— « Et maintenant il n'est que quatre heures trente », dit Alice d'un ton désabusé. « En somme, tout cela s'est passé aujourd'hui, tout en ne s'étant pas encore passé ! Pour l'amour du ciel, Bob, je ne suis qu'une femme. Parle-moi d'une façon intelligible. »

— « Je m'y efforce. Il faut que tu admettes les faits... ne réfléchis pas, admets. La déviation s'exerçait sur le temps, peut-être aussi sur l'espace, peut-être les deux sont-ils inséparables. Nous n'avions que trois cents ampères... cela devait produire un effet minime, un nœud ou une déviation infime dans le temps, puis cela a encore sauté. Mais le mal était fait. Mon circuit temporel comportait maintenant un nœud sur une longueur de cinq heures. Autrement dit, il se répétait sans fin, éternellement, et chaque fois qu'il se renouvelait, j'étais rejeté ici... non, je ne m'explique pas clairement, n'est-ce pas ? »

— « Malheureusement, non, » acquiesça tristement Alice. « Tu dis que tout cela est déjà arrivé ? »

— « Oui, mais j'ai été ramené en arrière jusqu'au moment où cela ne s'était pas encore produit. Je suis venu tout droit à l'appartement. J'ai sonné. Je me suis ouvert la porte et je suis entré. Je me suis dit à moi-même... »

— « Arrête ! » s'écria Alice. « Ne parle pas de toi-même. Dis chevrons gris, s'il le faut. »

— « Bien. Alors, chevrons gris m'a raconté ce qui s'était passé cinq heures plus tard. Dieu sait combien de fois la boucle s'était déjà bouclée... »

— « Est-ce que tu ne pouvais pas t'en rendre compte ? »

— « Et comment ? Je n'ai conscience que de l'instant présent... pas d'hier ni de demain. Comment l'aurais-je su ? »

Alice secoua la tête sans rien dire.

« En tout cas, » poursuivis-je avec l'énergie du désespoir, « aujourd'hui, mon aujourd'hui, notre aujourd'hui, ce matin, j'ai décidé d'arrêter cela. Il fallait l'arrêter. Je deviendrais fou. Le monde entier deviendrait fou, si je n'y mettais pas un terme. Mais eux — les chevrons gris — ils ne voulaient pas me laisser faire. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce qu'ils avaient peur. Ils craignaient de mourir. Ils veulent vivre tout comme moi. Je suis le premier moi, donc le vrai moi ; mais ils sont aussi moi — à différents niveaux de ma conscience, mais ils sont moi. Seulement ils ne pouvaient pas me contraindre. Ils ne pouvaient pas s'immiscer dans mes actes. Quand je leur ai dit de s'en aller, ils ont été obligés d'obéir. S'ils m'avaient contrecarré, eux aussi risquaient de mourir. Alors ils sont partis. Mais quelques-uns se sont postés en bas... et d'autres ailleurs, tous des moi-même. T'étonnes-tu que je perde à moitié la raison ? »

— « Non, bien sûr, mon chou, » dit Alice gentiment. « Alors, qu'est-ce que tu as fait ? »

— « J'ai enfilé mon costume bleu, pas le gris. Je suis descendu par l'escalier de secours, j'ai traversé la maison d'en face, j'ai sauté dans un taxi et je suis venu dans cet hôtel. »

— « Mais si ce que tu dis est vrai, » dit Alice qui commençait à partager mon horreur et ma crainte, « n'importe lequel de toi — des chevrons gris — peut aller trouver le professeur Dunbar à ta place... »

J'acquiesçai.

— « J'ai pensé à cela. Je ne suis pas certain que cela marcherait. Mais pour plus de sûreté, j'ai emporté les transistors. Il faudrait au moins dix heures de travail et un magasin de matériel électronique bien monté pour refaire le circuit. On peut le réparer... et peut-être qu'il sera assez puissant pour un chat mais pas pour un homme. J'en suis absolument certain. Pas pour un homme. »

— « Mais s'ils y parvenaient ? Que se passerait-il ? »

Je secouai la tête.

— « Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Rien ne sera jamais plus comme auparavant. Combien de moi y aura-t-il dans le monde ? Je l'ignore... »

— « Et si tu interromps le cycle, Bob ? » Qu'elle me comprît ou non, elle me croyait. Je le voyais dans ses yeux. Il s'y reflétait une peur profonde, mouillée de larmes.

— « Je ne peux pas te répondre, » répliquai-je avec lassitude. « Je ne sais pas. Nous avons seulement effleuré un grand mystère. Je ne sais pas. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'attendre tranquillement. Dans

moins d'une demi-heure, il sera cinq heures, ce ne sera donc pas bien long. »

Et nous avons attendu. Au début, nous avons essayé de bavarder, mais nous n'étions pas très loquaces. Alors, nous sommes restés silencieux. Quelques minutes avant cinq heures. Alice est venue m'embrasser. Je l'ai fait rasseoir. « Il faut que je sois seul, » lui ai-je dit. Je m'attendais à tout, plus terrifié que je ne l'ai jamais été, avant ou depuis. Enfin, ce fut cinq heures. Nous avons comparé nos montres. Nous avons appelé la réception pour vérifier. Il était cinq heures cinq. Alice s'est mise à pleurer et je l'ai laissée se soulager le cœur. Puis nous avons décidé de revenir chez nous.

Il y avait un rassemblement et du remue-ménage dans le hall de l'hôtel, mais nous ne nous sommes pas attardés. Par la suite, j'ai compris qu'un de mes moi avait dû se rappeler que j'aimais le Waldorf et y était allé, mais sur le moment, nous ne nous sommes pas arrêtés.

Nous avons pris un taxi. Au cours du trajet, nous avons aperçu sept rassemblements, de ces groupes qui se forment autour des accidents, bien reconnaissables à New York. « Cette ville devient un vrai champ de bataille, » remarqua notre chauffeur. Nous, nous n'avons rien dit du tout. Mais il n'y avait pas de chevrons gris, ni le long du trajet, ni devant la maison où nous habitions, ni postés à nous attendre dans notre appartement.

Il n'y avait pas une heure que nous étions rentrés quand la police est arrivée. Deux inspecteurs en civil et deux policiers en uniforme. Ils parlaient en vrais flics et s'enquirent si j'étais bien le professeur Robert Clyde Bottman.

— « En effet. »

— « Qu'est-ce que vous faites ? »

— « J'enseigne la physique à la Columbia University. »

— « Vous avez quelque chose qui permette de vous identifier ? »

— « Eh bien, j'habite ici, » dis-je. « Bien sûr que j'ai des papiers. »

— « Vous avez des photos ? »

Je voulais leur demander s'ils avaient perdu la tête, mais Alice sourit aimablement et apporta notre album de famille. Cela parut les satisfaire en partie ; complètement, ils ne le furent jamais. Car dans trois endroits différents de New York des amis à moi étaient en train de me parler quand j'avais disparu. Comme ça... pfuit, sans laisser de traces.

L'un des policiers en civil a demandé si j'avais un frère jumeau et l'autre a dit : « Il aurait fallu qu'ils soient plus que des triplés. »

Puis ils ont téléphoné en ville et ont découvert que le nombre d'hommes — costumes gris à chevrons et crâne chauve — signalés comme s'étant volatilisés, pfuit, à cinq heures exactement, s'élevait à soixante-dix-huit et augmentait constamment. Ils me dévisagèrent sans proférer un mot.

Ils discutèrent de mon arrestation : l'un voulait et l'autre pas. Ils retéléphonèrent et m'intimèrent l'ordre de ne pas quitter la ville sans les avertir, puis ils s'en allèrent. Un peu plus tard, le professeur Dunbar tira notre sonnette.

— « Ah ! vous voilà, » dit-il. « Le temps que je me détourne et vous

étiez parti. Ecoutez, Bob, il faut que vous rétablissiez de nouveau ce circuit. »

Alice sourit et promit que j'irais le lendemain régler son compte à ce circuit une fois pour toutes.

En s'en allant, le professeur dit :

— « Très intéressant, vous savez. Il y avait bien deux douzaines de chats devant chez moi quand je suis sorti. Tous exactement comme Prudence. »

— « Prudence est le chat du professeur, » expliquai-je à Alice.

— « Oui, j'ai récupéré Prudence... Oh ! oui. J'aime beaucoup les chats. Mais je ne m'étais jamais rendu compte qu'ils pouvaient se ressembler à ce point-là. »

— « Et je suis persuadée que nous nous ressemblons tous aux yeux des chats, professeur Dunbar, » répondit Alice.

— « Ah ? bien. Très bien vraiment. Je n'y avais jamais réfléchi sous cet angle-là. Mais je suppose que c'est probable. Enfin, demain il fera jour ! »

— « Dieu merci, » dit Alice.

Nous avons raccompagné le professeur jusqu'à la porte et Alice a préparé des œufs brouillés pour le dîner, puis les journalistes ont commencé à arriver. Ils nous ont harcelés, mais nous avons persisté dans notre attitude d'ignorance, et nous avons souri d'un air incrédule à ces histoires d'hommes en costumes gris à chevrons qui s'étaient volatilisés. Je ne sais si cela valait mieux ainsi. Pendant quelques jours, l'affaire a pris le pas sur les soucoupes volantes, et cela m'a mis dans une situation désagréable à l'université. Mais Alice dit que cela passsera vite.

Elle estime que moi et mon costume gris à chevrons serons éclipsés par l'ampleur d'un problème de nature féline. Le professeur Dunbar habite dans le Bronx Nord et quand nous sommes allés chez lui le lendemain pour installer un circuit comme il faut, et le mettre au point une fois pour toutes, nous avons dénombré aux alentours plus d'une centaine de chats. Et il y a bien sûr tous ceux que nous n'avons pas vus ! Alice déclare que les chats que ne disparaissent pas — pfuit — offrent un intérêt plus durable que les professeurs qui se volatilisent. Elle dit aussi que, du moment que l'on parvient à vivre avec l'atome, on peut aussi apprendre à vivre avec les chats. De toute façon, on n'enraye pas les progrès de la science et, tôt ou tard, quelqu'un d'autre fera un nœud dans le fil du temps. Mais je préfère ne pas y penser.

(Traduit par Arlette Rosenblum.)



L'œil de Bouddha

par JEAN-JACQUES OLIVIER

Le comte de Saint-Germain, aventurier auquel fut lié Cagliostro, au XVIIIe siècle, n'a pas cessé d'inspirer les conteurs fantastiques. Ce mystérieux personnage s'était bâti une légende fabuleuse ; il se disait détenteur des secrets de l'alchimie, et affirmait qu'il possédait l'immortalité. Il est devenu une sorte de symbole, au même titre que le Juif Errant.

En se plaçant au confluent de la légende ancienne et d'un insolite moderne, Jean-Jacques Olivier met en scène le comte de Saint-Germain, de nos jours — toujours immortel comme il se doit. Autour de cette figure étrange, il a tissé une trame fantastique pleine de sortilèges et d'énigmes, et profondément dépaysante.

L'histoire se passe en Inde et fait allusion au Dalaï-Lama. Il convient de préciser, à ce propos, qu'elle fut écrite avant les événements récents qui ont tendu à transformer le Tibet en démocratie populaire (1).



I

Un matin de juin 1956, le Dalaï-Lama dans son palais de Lhassa fit appeler, sur les conseils de ses astrologues, le lama Srinor. Le lama, revêtu de sa robe jaune safran, fut introduit immédiatement auprès de celui qui représentait l'incarnation du Dieu Bouddha sur la terre. Srinor était un homme de haute taille, à l'âge indéfini ; ses yeux bridés brillaient doucement au milieu d'un visage émacié dont le relief était encore accentué par un crâne aux cheveux coupés très ras. Le Dalaï-Lama lui donna pour mission de se rendre par petites étapes à Sarnath, ville sainte du bouddhisme située à quelques miles de Bénarès, où le Bouddha avait mis en branle la roue de la connaissance et de la sagesse, et où serait célébré en novembre prochain le « Buddha Jayianti », 2 500e anniversaire de sa naissance. Selon les indications des astrologues tibétains, un rubis sacré appelé l'Œil de Bouddha allait réapparaître. Son nom venait du fait qu'à l'origine il avait occupé dans une immense statue du Sage, la place du troisième œil, au milieu du front. Srinor devait ramener la pierre précieuse à Lhassa pour qu'elle soit placée dans le sanctuaire qui attendait sa venue depuis plusieurs siècles.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *La nuit de Chance* » (n° 36); « *Le voleur de rêves* » (n° 39); « *Le miroir* » (n° 48); « *La fin d'un monde* » (n° 58).

II

A la même époque, dans l'île de Ceylan, un magicien, Badshah Jadugar, reçut un avertissement secret. Le temps était venu. Dans un petit village, près de Kandi, où Badshah Jadugar vivait depuis très longtemps, à l'ombre du pic Hunnasgeriya qui domine Kandi, tout près du « Dalada Maligawa » — Temple de la dent sacrée de Bouddha, — les jours s'étaient écoulés pour le magicien dans la méditation et la prière. Flanqué d'un vautour aux yeux furieux perché sur son épaule, on pouvait le voir errer dans la montagne, petite silhouette barbue habillée de haillons, coiffé d'un turban décoloré par le soleil et les intempéries. Les villageois le craignaient et disaient qu'il était capable de toutes sortes de sorcelleries. Il soignait les malades et l'on murmurait qu'il avait tué plusieurs chasseurs après que ceux-ci eurent essayé de capturer son vautour. On disait encore que ce vautour était son fils transformé en oiseau par une divinité de la montagne vaincue par Jadugar en combat singulier lors d'une mousson particulièrement terrible dont les sauvages manifestations avaient orchestré les péripéties de leur lutte épique.

Un matin, on vit le magicien — car c'est ainsi qu'on l'appelait, Badshah Jadugar signifiant à peu près en indien, joueur, magicien — partir au petit matin de sa démarche traînante, portant un baluchon contenant ses maigres hardes et accompagné du vautour qui voletait autour de lui. Les yeux du sorcier semblaient plus vifs, sa taille était redressée, et un étrange sourire jouait entre sa barbe. Il savait qu'il repartait vers l'Inde, d'où il était venu, et les astres ne pouvaient mentir : à Bénarès, il trouverait une pierre merveilleuse qui lui permettrait de redonner forme humaine à son fils, le vautour. Dans la conjonction du ciel, les forces de la sorcellerie lui apporteraient toute leur aide et Bénarès verrait le retour de sa puissance ; Badshah Jadugar ou Jadugar Ka Rajah, le roi des magiciens comme on l'avait appelé, allait reprendre tout son pouvoir. Les astres ne cachaient pas que des influences néfastes joueraient contre lui, en particulier l'intrusion possible dans sa recherche de deux éléments étrangers, une force sacrée mal définie d'une part, et un homme blond venu d'Occident d'autre part. Mais Badshah Jadugar ne craignait personne et croyait en sa puissance magique.

III

Le 20 juin 1956, il pleuvait sur Londres. Le soir venait de tomber et la pluie noyait la ville sous sa grisaille triste. Dans un club privé dont les fenêtres donnaient sur Hyde Park, le long de Park Lane, un homme regardait pensivement dans la nuit, les mains derrière le dos. Il se trouvait dans une grande pièce garnie sur toutes ses faces de livres reliés et dans laquelle étaient disséminés de profonds fauteuils. Les seules clartés provenaient de deux lampes à pied coiffées d'abat-jour en parchemin et d'un grand feu de bois qui brûlait dans la cheminée. Devant l'âtre, assis sur une sorte de divan aux coussins usés mais confortables, trois hommes devisaient à voix conte-

nue, en buvant par petits coups les whiskies que venait de leur servir un maître d'hôtel solennel et compassé. Le murmure de leurs voix venait parfois jusqu'à la silhouette noire de l'homme qui regardait la pluie tomber, le front contre la vitre, et seul le feu qui crépitait brusquement avec éclat interrompait leur conversation pendant quelques instants.

Huit heures sonnèrent à l'horloge ancienne qui se perdait dans un coin d'ombre, et comme en écho lointain, Big Ben, dans la nuit, fit résonner sa voix sourde.

L'un des trois hommes se retourna soudainement et appela :

— « Cambi, venez donc, que je vous présente à notre ami... Je crois que nous aurons besoin de vos lumières. »

Le feu crépita plus violemment et éclaira de manière irréelle la silhouette qui se détacha de la fenêtre et vint vers la cheminée.

C'était un homme de haute taille, assez mince, au visage énergique, dont les yeux, très bleus et très limpides, surprenaient ; son nez busqué jetait une note de piraterie dans son visage mais sa bouche aux lèvres largement et sensuellement dessinées, soulignée par une fossette au milieu du menton, démentait en dévoilant un sourire éclatant, l'impression bizarre produite par ses yeux. Ses cheveux étaient blonds, très blonds, et commençaient à se clairsemer au sommet du crâne. Le front qu'il avait grand était lisse et tout son visage dégageait une impression de force tranquille et mystérieuse à la fois. Il n'avait pas d'âge défini, peut-être quarante ou cinquante ans, mais on n'imaginait pas à le voir qu'il ait jamais pu être plus jeune ou qu'il pût jamais vieillir.

L'homme qui l'avait interpellé se leva et dit :

— « Cambi, permettez-moi de vous présenter un de mes amis, Samuel Fuller, diamantaire à New York. »

L'Américain se leva, retira son cigare de sa bouche et tendit vers l'autre une main ferme tandis que son sourire dévoilait une dent en or où la lueur de l'âtre mit un reflet jaune.

— « Sam, je te présente Cambi, comte de Saint-Germain. »

— « *How do you do ?* » demanda le comte.

— « *Glad to know you,* » répondit Fuller avec cette faconde du geste et de la parole qui caractérise les Américains.

— « Je ne savais pas que vous connaissiez aussi des diamantaires, Allan, » dit le comte à son ami avec un bref sourire.

— « Le parlementarisme mène à tout, mon cher... »

Il corrigea ce que sa remarque aurait pu avoir de désobligeant par un clin d'œil vers l'Américain.

— « Cambi, » reprit-il, « notre ami est intéressé par votre scarabée. »

Le comte de Saint-Germain tendit sa main gauche vers le petit groupe. D'un geste il retira un anneau qui enserrait son auriculaire et montra le bijou.

— « C'est, » dit-il, « un scarabée de l'époque phénicienne, d'inspiration égyptienne, que je possède depuis environ l'an 200 avant Jésus-Christ. »

La quatrième personne qui jusque-là n'avait rien dit eut un petit rire :

— « Cambi prétend avoir vécu à cette époque, mais je crois que c'est un farceur... »

— « Terry est un sceptique ; il ne me croit jamais lorsque je lui parle de mes vies antérieures. »

Le comte s'assit en face des trois hommes, dans un fauteuil et leur montra le scarabée. Il fit jouer la pierre et la retourna.

— « Il est en cornaline et c'est une représentation de la déesse Astarté qui est gravée ici. »

Il désigna du doigt la face inférieure du bijou.

Fuller l'examina et dit :

— « La gravure en est très fine, mais d'où le tenez-vous vraiment ? »

— « Mais comme je vous l'ai déjà dit, » répliqua l'homme blond, « il me fut donné dans l'antiquité. Peut-être avez-vous entendu parler d'Appollonius de Tyane, l'homme aux métamorphoses, dont Flavius Philostrate a romancé la vie. Eh bien, j'étais Appollonius de Tyane. »

Un silence se fit.

L'Américain se racla la gorge.

— « Hum, » fit-il d'un air dubitatif, « j'aime bien les histoires de fantômes, mais c'est la première fois que j'ai l'occasion d'en voir un en chair et en os. »

Il eut un rire léger.

Cambi demanda :

— « Vous ne croyez peut-être pas à la réincarnation ? Mais c'est une hypothèse séduisante, sinon concevable ; n'est-ce pas, Allan ? »

Il s'adressait à l'homme qui les avait présentés.

— « Je ne sais pas, » répondit celui-ci. « Mais pourquoi pas ? Notre ami Sam n'est pas encore familiarisé avec votre histoire, vous devriez la lui raconter. »

Cambi se mit à parler d'une voix doucement modulée où son anglais très pur se teintait d'une trace d'accent d'Europe centrale.

— « Je suis une sorte de Juif Errant dont la première apparition date de la plus haute antiquité. L'architecte Dédale qui construisit le labyrinthe du roi Minos dans l'île de Crète fut sans doute ma première apparition sur la terre. Au IIe siècle avant J.-C., j'ai vécu la vie d'Apollonius de Tyane. Après cela, on ne me revoit plus, ou presque, jusqu'au XVIe siècle où je trouvai séduisant de m'appeler Philippe Bombast von Hohenheim, plus connu sous le nom de Paracelse. Enfin vint mon âge d'or au XVIIIe siècle, la plus belle époque de ma vie, où je fus comte de Saint-Germain et Waldonna, marquis de Baletti. On prétend que je suis mort à Eckenfoerde en 1784. Mais j'étais aux Indes à cette époque. J'y poursuivais une pierre philosophale. J'étais présent aux funérailles de Cagliostro en 1795, à celles de Frédéric-Antoine Mesmer en 1815. Au début du XXe siècle, l'un des plus célèbres aventuriers, le marchand de canons Basil Zacharias Zaharoff préparait ma réincarnation. Et me voici maintenant votre serviteur, Cambi, comte de Saint-Germain, magicien à ses heures, condamné à vivre sur terre jusqu'à la fin des siècles. »

Samuel Fuller l'avait écouté bouche bée, tellement étonné qu'il avait laissé son cigare se consumer tout seul, chose assez rare chez lui.

— « Je n'y crois pas, » dit-il à mi-voix.

— « Eh mais qui vous demande d'y croire ? » dit le comte avec une pointe d'humour. « Je vous laisse le soin d'y rêver... simplement. »

Ses yeux brillaient.

Allan se mit à rire.

— « Cambi nous avait déjà raconté son histoire. Il faut avouer qu'à chaque fois il l'enjolive de détails nouveaux. Je ne connaissais pas jusqu'ici l'épisode du marchand de canons. »

— « Comprenez bien, » corrigea doucement le comte. « Je ne prétends pas avoir été Basil Zaharoff. Mais à chaque époque, des hommes ont existé qui poursuivaient sans cesse un but jamais atteint, dévorés d'une soif qu'ils ne pouvaient apaiser. C'est dans ce mythe, cette recherche dans l'absolu que je me retrouve, un peu comme les chevaliers de la Table Ronde en quête du Graal. Il y a en moi du Lancelot... et du Merlin... »

— « Vous connaissez un peu Cambi maintenant, Sam, » dit Allan en se tournant vers l'Américain. « Je crois qu'il doit pouvoir vous renseigner sur ce qui vous préoccupe. »

Fuller se pencha en direction de Saint-Germain.

— « Comte, je suis à la recherche d'une pierre précieuse comme on n'en trouve plus. » Ses yeux brillaient, son visage s'animait. « Je possède la plus belle collection de pierres précieuses de toute l'Amérique, mais il me manque encore la pièce rare, le morceau de choix qui couronnera ma collection. Dans l'histoire des gemmes, il est certaines pierres qui disparaissent de la surface de la terre après y avoir fait une brève apparition. Je m'intéresse particulièrement à trois rubis, retrouvés aux Indes au XVI[e] siècle... »

Cambi lui coupa la parole :

— « S'agirait-il des trois rubis dont parlait Robert de Berquem dans son ouvrage « Les merveilles de l'Inde » dédié à la Grande Mademoiselle, duchesse de Montpensier ?... »

Le diamantaire resta quelques instants interloqué.

— « Comment avez-vous su ? »

— « La lecture de pensée est une de mes moindres possibilités, » répondit le comte. « Mais je dois avouer que je connaissais déjà le livre pour avoir eu l'occasion de le feuilleter en 1674, quelques années après sa parution. »

Fuller lui saisit le bras.

— « Vous êtes l'homme qu'il me faut. Vous devez m'aider à retrouver l'un de ces rubis. Je suis sûr que vous le pouvez. »

Pendant quelques instants le comte de Saint-Germain parut se perdre dans un rêve intérieur. Il parla enfin d'une voix légèrement voilée :

— « Je pourrais en effet retrouver l'une de ces pierres que j'ai eu la joie de contempler lors de mon bref séjour aux Indes. C'est un rubis sans égal qui doit faire 210 à 220 carats et dont la valeur dépasserait facilement 300 000 dollars. On l'appelle l'Œil de Bouddha. »

— « Je vous en donnerai un demi-million de dollars si vous me le rapportez, » dit Fuller d'une voix tendue.

— « En fait, mon cher, » répliqua le comte, « ces choses-là n'ont pas de valeur ; on ne peut pas les chiffrer. Et, d'autre part, cette pierre revêt une influence maléfique : on raconte que toute personne qui la possède indûment meurt d'une blessure au front, entre les deux yeux, à l'endroit même qu'occupait le rubis sur la statue sacrée du Bouddha, à Sarnath, le sanctuaire bouddhique, près de Bénarès. »

— « Je ne crois pas aux sortilèges des pierres, » gronda l'Américain.

Il mâchonna son cigare éteint qu'il avait repris.

« Mais mon offre tient toujours. »

Le comte de Saint-Germain parut réfléchir ; puis il dit :

— « J'irai chercher l'Œil de Bouddha pour vous ; je reprendrai ma quête vers ce quelque chose que je n'ai jamais pu atteindre. Mais vous n'y survivrez pas, je vous en avertis. »

— « Balivernes ! » riposta le diamantaire. « Je ne crains pas ces choses-là ! »

Cambi eut un petit sourire mystérieux qui n'avait rien de joyeux et lui donnait un peu une allure satanique.

— « Je vous rapporterai l'Œil de Bouddha, à Noël prochain, chez vous, en Amérique. Mais vous n'échapperez pas à la malédiction. Je n'y peux rien, mais je vous aurai averti. »

— « Et vous, » demanda l'Américain d'une voix railleuse, « vous ne craignez rien ? »

— « Moi ? » dit le comte.

Il eut un petit haussement d'épaules.

« Moi, Mr. Fuller, je ne suis qu'un instrument. »

Et sur ces mots il prit congé.

IV

Cambi de Saint-Germain parcourut le monde pendant cinq mois et plus particulièrement l'Asie, foyer du bouddhisme. A travers tous les témoignages qu'il put recueillir, la trace du rubis s'affirmait. Cette pierre était devenue une sorte de légende ; à intervalles irréguliers, elle surgissait en Inde, à Sarnath et à Bénarès. Il faut préciser que ces deux villes sacrées, Sarnath ville du bouddhisme et Bénarès ville de l'hindouisme se trouvent à quelques kilomètres l'une de l'autre. On ne connaît généralement que Bénarès sans jamais citer Sarnath qui est pourtant l'un des plus hauts lieux de la religion bouddhique. Ces deux villes furent dévastées par de nombreux envahisseurs et l'Œil de Bouddah réapparaissait alors à l'occasion du pillage. Au XIe siècle, Mohamed de Ghazni conquiert Bénarès et termine la domination hindoue. L'Œil de Bouddha fait partie de son butin. Il l'offre à sa favorite Nehmah qui perd la vie quelque temps plus tard, le front percé d'une lance, lors d'une révolution de palais. Le rubis disparaît ; un siècle plus tard Qutb-Ud-Din Ibak après avoir défait Jaychandra à la bataille de

Chadwar et mis à sac Kanauj marche sur Bénarès qui tombe entre les mains des Turcs. L'Œil de Bouddha occupe alors la place d'honneur dans le trésor du Grand Vizir. Ce dernier fait une chute de cheval et s'ouvre le crâne sur des rochers. Le rubis disparaît de nouveau pendant six siècles. En 1794, Jagat Singh, successeur du Rajah Chait Singh de Bénarès fait abattre à Sarnath parce qu'il avait besoin de briques pour construire un marché, le Dharmarajika Stupa, une tour votive construite par Asoka en l'an 300 avant J.-C. A l'intérieur de la tour, on trouve deux mausolées de marbre dont l'un contient de vieilles perles, des feuilles et des os, sans doute les restes du Bouddha, qui furent jetés dans le Gange, et l'autre, le fameux rubis parvenu par on ne sait quel miracle dans cette construction. Un riche marchand s'approprie l'Œil de Bouddha et meurt peu après, assassiné par des voleurs, le crâne fracassé. De là, le rubis laissait une trace sanglante à travers l'Asie, à Tokyo puis à Fou Tchéou, à Khiva au Turkestan, à Punaka, à la limite septentrionale du Tibet ; enfin, se rapprochant de plus en plus de l'Inde, à Kabul en Afghanistan, après avoir séjourné dans la vallée de Bamian, où la falaise rouge, creusée par les fidèles de milliers de galeries, de petites cellules et de grottes, est devenue l'un des plus extraordinaires temples consacrés au bouddhisme.

Suivant la trace du rubis sacré, le comte de Saint-Germain revint enfin à Delhi.

Un soir du début de novembre 1956, il était assis à une table de l'hôtel Impérial, l'un des seuls hôtels cosmopolites de la ville ayant conservé des traces marquées de l'influence anglo-saxonne.

Il dînait en solitaire. Son visage avait beaucoup bruni depuis le jour où il avait quitté Londres, six mois auparavant.

Soudain, à l'autre bout de la salle apparut la sihouette d'un Indien barbu, au visage buriné, dont les yeux brillaient d'un éclat magnétique. Sur son épaule était perché un vautour.

L'Indien passa de table en table et pour quelques roupies, il disait l'avenir. Il demandait à la personne qui l'interrogeait de lui nommer trois fleurs au hasard et d'après la réponse, il dévoilait à son interlocuteur les secrets de son avenir. Il parvint finalement devant la table de Cambi et le regarda longuement. Le comte soutint sans sourciller l'éclat de ses yeux sombres et l'on sentait passer entre eux comme un flux électrique. Le contraste était grand, des yeux noirs de l'Indien et des yeux clairs, limpides et bleutés, de l'Européen.

Jadugar dit quelques mots dans une langue gutturale.

Cambi répondit en anglais :

— « Je comprends un peu le sanscrit, magicien, mais je ne le parle pas assez pour te répondre. Je peux te nommer trois fleurs, mais tu n'aimeras pas ce qu'elles te révéleront. »

— « Je vous écoute, » dit le magicien en mauvais anglais.

— « L'orchidée, l'hibiscus et le lis... »

Badshah Jadugar détourna les yeux.

Cambi vit une des veines de son front se gonfler. Le vautour se leva

légèrement sur ses serres et battit des ailes dans un grand froufroutement velouté.

L'Indien dit avec colère :

— « Vous n'avez pas le droit de poursuivre l'Œil de Bouddha. Il m'appartient. L'avertissement de Fatehpur-Sikri ne vous a-t-il pas suffi ? »

D'un geste large de la main, il jeta quelque chose sur la table puis tourna les talons et disparut. Le scorpion qu'il venait de jeter se précipita vers Cambi, la queue dressée. Le comte se leva brusquement en repoussant sa chaise et, balayant la table de sa main gauche, celle qui portait le scarabée de cornaline, il attrapa le scorpion et, méthodiquement, l'écrasa entre ses doigts.

Il comprenait maintenant pourquoi, deux jours auparavant, dans les ruines de la cité morte de Fatehpur-Sikri, près d'Agra, un thug avait voulu l'étrangler avec un cordonnet de soie alors qu'il se promenait sur les remparts. Le comte s'en était débarrassé après une lutte acharnée et l'avait précipité sur les rochers, au bas de l'enceinte, à plus de cinquante mètres en contrebas. Les oreilles de Cambi résonnaient encore du cri affreux poussé par le thug dans sa chute.

Jadugar avait disparu, comme si la terre s'était entrouverte sous ses pas. Mais Cambi avait l'impression qu'il était encore là. Il murmura :

— « Moi aussi, je suis un sorcier dans mon pays. Je suis un Tamasha (1). Et le scorpion ne peut rien contre moi ; c'est mon signe zodiacal. »

La voix rauque du sorcier indien parvint à ses oreilles en un souffle :

— « Nous nous retrouverons à Kashi, à Kashi, Kashi, Kashi... »

Cambi remonta dans sa chambre, songeur. Demain il prenait l'avion pour Bénarès, la ville sainte, appelée aussi Kashi.

V

Il faisait déjà chaud, à neuf heures du matin, lorsque le comte monta dans un autocar bringuebalant qui l'emmena à l'aéroport de Safdarjung.

Là, il expérimenta une fois encore ce jeu saisissant des contrastes en terre indienne qui, par exemple, opposait la silhouette du skymaster miroitant dans le soleil, au tombeau de Safdarjung — l'empereur indien — dressant ses coupoles brun-rouge au bout du terrain d'aviation.

Cambi prit place à bord et tout en attachant sa ceinture, il aperçut à travers le hublot, parmi les gens qui attendaient derrière la barrière, la forme immobile du sorcier indien, son vautour sur l'épaule.

Lorsque l'avion fit escale à Lucknow, une heure et demie plus tard, Badshah Jadugar était parmi la foule bigarrée qui regardait l'avion manœuvrer. Et en arrivant à Babatpur, l'aéroport de Bénarès, Cambi eut l'impression de l'apercevoir, se dissimulant à moitié derrière les bâtiments de l'aéroport.

---

(1) Tamasha : joueur, magicien.

Un vautour faisait de grands cercles lents très haut au-dessus de l'avion.

Lorsque Saint-Germain descendit du D-C 3, il vit venir vers lui un grand chien noir, un doberman, aux oreilles pointues et à l'allure majestueuse. Le comte laissa le chien s'approcher et lui gratta doucement la tête, entre les deux oreilles.

— « Bonjour, bonjour, mon vieux, » dit-il. « Mais qui es-tu cette fois ? Belzébuth, chef des esprits malins ? »

Le chien gronda en retroussant ses babines.

— « Oh ! je m'excuse. Alors, tu es Asmodée, le démon des plaisirs impurs. Je vous confonds toujours tous les deux. Mais quelle idée d'avoir la même apparence ! Tu viens avec moi ? »

Le chien se frotta contre sa jambe et émit un petit gémissement de plaisir.

« Bien, bien, » reprit le comte en souriant. « Je me sens toujours rassuré quand l'un de vous est à mon côté. »

Un sikh au visage barbu s'approcha de lui et demanda :

— « *Are you sahab Saint-Germain ?* »

— « *Yes,* » répondit le comte.

— « *Atcha. Will you follow me, please, the taxi is waiting. Mr. Gupta has not been able to come personnally and told me to drive you back to the hotel.* » (1)

Cambi suivit la silhouette dégingandée du sikh dont la chemise rapiécée battait sur les flancs, par-dessus le pantalon, à la mode indienne. Le chien trottina à leur suite.

En chemin, le chauffeur expliqua que Mr. Gupta, le directeur de l'hôtel, regrettait beaucoup de n'avoir pu venir et s'en excusait infiniment.

Le comte laissait le chauffeur parler et, par la portière de la voiture américaine qui fonçait vers la ville en soulevant des nuages de poussière, il suivait des yeux le vol sinistre d'un vautour qui planait au-dessus du taxi, à quelques dizaines de mètres de haut, entouré de nombreux congénères.

Au bout d'une demi-heure d'une course hasardeuse sur la route, à près de 100 à l'heure, en slalom autour des chars à bœufs, des chariots de paille traînés par des chameaux à la moue dédaigneuse et hautaine, des Indiens qui se dressaient brusquement au milieu de la route et n'en bougeaient pas, laissant la voiture les frôler à grande vitesse, et des vaches sacrées immobiles sur la chaussée, ils atteignirent l'hôtel de Paris, l'un des deux hôtels de Bénarès, situés l'un en face de l'autre, un peu en dehors de la ville, où l'Européen peut effectuer un séjour relativement confortable et même luxueux pour une ville comme Bénarès. L'hôtel de Paris avait encore ce style colonial de la domination britannique, avec véranda ouverte, bordée de colonnettes et ourlée d'arceaux, qui entourait le corps de la grande bâtisse blanche à un seul étage et aux murs épais.

---

(1) — « Etes-vous monsieur Saint-Germain ? »
— « Oui. »
— « Bien. Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît, le taxi nous attend. M. Gupta n'a pas pu venir lui-même et m'a dit de vous conduire à l'hôtel. »

Après avoir été salué par le propriétaire, Das Gupta, qui l'accueillit comme un vieil ami, Gambi reprit son taxi et repartit vers Sarnath, non sans avoir jeté un coup d'œil amusé à l'éléphant lymphatique et ridé, aux oreilles à demi arrachées, commes mangées aux mites, qui promenait ses flancs et sa trompe peinturlurés autour de l'hôtel, pour le bénéfice des touristes, et se faisait photographier avec des élégances massives.

Sarnath débordait d'une multitude où l'on pouvait retrouver toutes les races asiatiques. Pour le 2 500e anniversaire de Bouddha, les fidèles étaient venus de partout, moines tibétains au crâne rasé, habillés d'une robe safran, Japonais en kimono, Chinois vêtus de hardes, Indiennes à la démarche royale drapées dans leurs saris chatoyants dont les couleurs hardies ressortaient encore mieux sur leur teint brunâtre.

Quand il descendit du taxi, Saint-Germain remarqua un moine tibétain de haute taille à la robe jaune bordée de noir, qui le regardait fixement de ses yeux froids.

Asmodée fit quelques pas vers lui en montrant ses crocs et en grondant. L'homme aux yeux bridés tourna la tête et s'en fut vers le parc aux daims, où, selon la légende, Bouddha avait prêché son premier sermon.

Cambi se promena parmi les ruines de la vieille cité puis retrouva le moine en prières, au milieu d'un groupe de prêtres tibétains agenouillés devant le Dharmek Stupa (1) sur le rebord duquel des colliers de fleurs avaient été déposés en offrande.

Le comte caressait distraitement la tête du chien noir et murmurait :

— « Il s'appelle Srinor, » dis-tu, « et il recherche aussi l'Œil de Bouddha. Bah, je suppose que c'est lui qui se l'attribuera en fin de compte. J'ai pourtant prévenu Fuller ; mais les hommes sont bêtes... »

De temps en temps, un prêtre faisait retentir une petite cloche au ton aigrelet et les moines psalmodiaient entre eux, suivant leurs prières sur des parchemins posés sur le sol à côté de leurs moulins à prières, inattentifs à la foule colorée des badauds qui les regardaient, ou aux efforts désespérés que faisaient quelques touristes européens pour fixer cette scène si pittoresque sur la pellicule...

Saint-Germain revint vers le taxi et rentra à l'hôtel. Cette promenade l'avait convaincu que ce n'était pas à Sarnath qu'il retrouverait le rubis. Son instinct d'aventurier l'avertissait que des événements dramatiques se préparaient autour de lui. Il sentait qu'il était comme un catalyseur dont l'apparition allait précipiter les choses.

Il donna l'ordre au chauffeur de se rendre à Bénarès, au bord du Gange. En chemin, il s'arrêta au temple des singes, presque désert. Il faillit se faire mordre par un grand singe qui fit un bond prodigieux dans l'espace et le manqua de quelques centimètres, à cause d'Asmodée qui avait bousculé Cambi d'un vigoureux coup de tête.

Il faisait très chaud et Saint-Germain se sentait mal à l'aise. Des vautours tournoyaient dans la splendeur azurée du ciel. Il reprit le taxi qui

---

(1) Stupa : monument votif en forme de tour ronde d'allure très massive.

l'amena au bord du Gange, en haut d'un des principaux ghâts (1), bordé de temples dont les marches descendant jusqu'au fleuve, étaient recouvertes d'une humanité sale aux yeux nostalgiques dont l'apparent flegme ne manquait pas de grandeur. Cambi se retrouvait brusquement plongé dans une autre époque, en dehors du temps, comme si Bénarès était une chose unique, un phénomène merveilleux dont la pérennité s'inscrivait dans le fleuve où les fidèles venaient faire leurs ablutions sacrées et peut-être gagner le paradis de Çiva, car celui qui meurt à Bénarès atteint le Mukti, la salvation éternelle. Il y avait là une atmosphère de religiosité et de foi imposante dans sa grandeur et dépouillée, sublimée encore en contraste, par la pauvre et crasseuse apparence des fidèles.

Soudain, le chien se mit à grogner sourdement derrière Cambi. Le comte sentit qu'une main se posait sur son épaule ; il se retourna et se trouva en présence de... lui-même, un autre lui-même échevelé, le visage hagard, qui s'accrocha aux revers de son veston puis se laissa lentement glisser sur le sol, les yeux lourds, à moitié fermés. Asmodée, le poil hérissé reculait en grondant ; Cambi pouvait se voir lui-même, évanoui à ses pieds ; son âme était en déroute. Il reçut une brusque poussée qui le fit trébucher en arrière, et rencontra le visage étincelant de haine de Badshah Jadugar qui jeta sa main ouverte vers ses yeux. Saint-Germain recula la tête précipitamment mais pas assez vite pour que, dans son geste, le sorcier indien n'ait eu le temps de lui arracher une poignée de cheveux. Jadugar eut un ricanement de bête et se recula. Cambi vit le vautour fondre du ciel, les serres en avant et se poser sur l'épaule de l'homme au turban. Dans un grondement rageur, le chien noir bondissait vers l'Indien mais ne rencontrait que le vide. L'image de Cambi évanoui avait aussi disparu. Et Cambi se sentait lourd, lourd, comme dans un rêve. Il s'essuya le front machinalement et revint vers le taxi, en écartant les Indiens immobiles qui le regardaient sans comprendre. Sa tête lui semblait enfler sans cesse et le moindre bruit était grossi démesurément. Un phutphutwala conduisant un rickshaw à moteur faillit le renverser et le coup de trompe qu'il lança pour l'avertir lui résonna dans le crâne comme l'avertisseur d'un camion de dix tonnes. Cambi ne savait plus où il était ni ce qu'il faisait. Un enfant saddhu, une petite fille habillée de grands colliers de verroteries enlacés sur son corps à demi nu enduit de cendres de la tête aux pieds, les cheveux noués en un chignon au-dessus de sa tête et le visage peint de marques magiques, passa près de lui en criant et se mit à tourner sur elle-même en agitant à bout de bras une sorte de cruche en métal doré. Cambi réussit à se traîner jusqu'au taxi dans lequel il s'effondra après avoir balbutié au chauffeur de le ramener. Quand il parvint à l'hôtel, le comte était évanoui et délirait. On eut du mal à le porter dans sa chambre car Asmodée ne voulait pas qu'on l'approchât et montrait les dents. Enfin le comte fut déshabillé et couché dans son lit et le chien se mit à monter la garde. Alors Cambi rêva.

Il rêva qu'il était couché et qu'il ne pouvait bouger. Asmodée le regardait. Un najah se coulait le long du mur et rampait vers lui mais soudain

(1) Ghât : terrasses en degrés menant au Gange.

une colombe d'un blanc immaculé venait tourner autour de son lit et traçait sur le sol, de son bec, tout en volant, un cercle magique contre lequel venait se buter le serpent, sifflant et crachant sa colère. Le chien noir, dressé sur ses pattes, les oreilles pointées et les yeux étincelants, grondait vers le reptile qui disparaissait brusquement.

Puis il vit Badshah Jadugar qui s'enfuyait dans les rues de Bénarès, serrant dans sa main la poignée de cheveux qu'il avait arrachée à Cambi. Il se rapprochait de l'hôtel et derrière la chambre du comte préparait un « voult ». Il arrachait une feuille de manguier, y enveloppait la touffe de cheveux, mettait le tout dans un petit sac de fibre et, après avoir creusé un trou dans la terre, l'y enfouissait en prononçant des formules magiques en sanscrit. Cambi savait qu'il était déjà à moitié prisonnier des sortilèges de Badshah Jadugar mais il lui restait le désir de lutter qui l'animait inconsciemment. Soudain le cauchemar disparut et Cambi tomba dans la nuit du sommeil.

Quand il se réveilla, le soir était venu. Cambi se sentait mieux. Il se leva, s'habilla et sortit manger. Mais Asmodée ne bougea pas, montant la garde auprès du cercle magique.

Après le repas, une petite séance avait été préparée pour un groupe de touristes qui logeaient à l'hôtel et Cambi s'assit parmi eux pour y assister.

Après quelques tours de prestidigitation présentés par un magicien indien aux yeux pétillants de malice, et des démonstrations de souplesse effectuées par un yogi au corps décharné, un petit orchestre composé de deux joueurs de flûte et d'un tambourineur vint accompagner les évolutions d'une danseuse musulmane. La danseuse était une beauté indienne dont les cheveux bruns très bouclés et les yeux noirs ajoutaient encore à sa ressemblance avec une Carmen espagnole bien qu'elle fût habillée d'un sari mauve et vert brodé d'or. Sur son front était dessiné un petit point rouge et ses poignets cliquetaient des bangles, bracelets en verre de toutes les couleurs assortis à son sari. Elle ne cessa de regarder le comte pendant toutes ses évolutions et ce dernier ne pouvait s'empêcher de se sentir troublé par la persistance insidieuse de son beau regard. Pour terminer son numéro, la jeune femme exécuta une danse de caractère érotique autour d'un mouchoir noué qu'elle avait posé sur le sol.

C'était un mouchoir blanc et Cambi crut soudain y voir briller les reflets rouges d'une pierre précieuse.

Après la danse et alors que les musiciens repliaient leurs instruments, Cambi demanda à Das Gupta de bien vouloir lui ménager un entretien avec la danseuse.

Elle retrouva le comte dans le parc de l'hôtel et vint vers lui, en traînant après elle ce parfum musqué qui caractérise les Indiennes. Ses yeux sombres brillaient doucement dans la nuit.

— « Comment vous appelez-vous, belle danseuse ? » demanda Cambi.

— « Prithi, » répondit-elle avec un sourire.

— « C'est là votre prénom ? »

Le comte réfléchit un instant au vocable.

« Prithi, c'est presque *pretty,* comme en anglais » (1).

Elle remercia du compliment par un sourire. Un chacal fit entendre son hurlement dans la nuit, qui réveilla des échos chez ses congénères et les firent se répondre sous la lune.

— « Et quel est votre nom de famille ? » demanda encore le comte.

— « Ishtar, Prithi Ishtar. »

— « Astarté... »

Les yeux de Cambi brillèrent à leur tour.

— « Je savais que je trouverais quelqu'un comme vous et que vous allez m'aider. »

— « A retrouver l'Œil de Bouddha ?... »

Saint-Germain ne pouvait pas s'étonner car tous les événements se déroulaient de façon inéluctable.

— « Je sais où vous pouvez le trouver, » ajouta la déesse. « Suivez-moi. » Elle lui prit la main. « Il faut faire vite, il ne nous reste plus beaucoup de temps et je crains pour mon oncle. »

Elle l'entraîna vers la ville et ils se perdirent rapidement dans le dédale des ruelles de Bénarès où régnait une odeur lourde et étouffante.

Prithi savait où elle allait et pressait le pas de plus en plus.

Elle parla brusquement d'une voix oppressée :

— « Vite, vite, il est arrivé malheur à mon oncle. Ils l'ont tué. »

Ils se mirent à courir, enjambant les corps bruns endormis à même le sol au seuil des temples. Après avoir dépassé Vishwanath, le temple d'or, elle le fit entrer dans une vieille maison. Il trébucha dans l'obscurité et entendit la danseuse pousser un cri coupé d'un sanglot.

— « Ils l'ont tué, » gémit-elle.

Cambi craqua une allumette et découvrit à sa maigre lueur le cadavre d'un vieil homme, couché sur le sol, dans une pose grotesque et dont le visage revêtait tous les stigmates effrayants de la lèpre.

Prithi s'agenouilla près du mort et lui prit la tête dans les mains, le berçant comme un bébé tout en sanglotant.

Avant que son allumette ne s'éteignît, Saint-Germain put remarquer l'extrême désordre qui régnait dans la petite pièce, comme si elle avait été mise à sac par une bande de vandales.

Il entendit Prithi murmurer :

— « Mais ils ne l'ont pas trouvé. Ils ne pouvaient pas savoir. C'est pour toi maintenant, Cambi. Eclaire-moi. »

Le comte fit briller une autre allumette et vit avec horreur la jeune femme soulever du front du mort un morceau de peau boursouflée par la lèpre et cueillir dans le crâne ainsi découvert le rubis tant convoité, l'Œil de Bouddha.

— « Il le gardait ainsi, » murmura-t-elle. « Comme sa peau était insensible à cause de la lèpre, il s'était creusé une cavité et y gardait la pierre. »

---

(1) *Pretty :* jolie.

Le comte reconnut là la main du Dieu Bouddha qui replaçait chez un être humain le troisième œil, celui de la connaissance, au milieu du front.

— « Pars vite, tout de suite, Cambi. Ils vont revenir. Il faut que tu mettes le rubis en lieu sûr. »

— « Tu as raison, » dit le comte. « Je te reverrai bientôt. »

Il fit quelque pas dans le noir et devinant une porte se dirigea dans sa direction. La porte résista à l'effort qu'il fit pour l'ouvrir, mais Cambi persista. Il allait réussir lorsqu'il entendit derrière lui Prithi hurler avec une terreur sans nom dans la voix :

— « Non, Cambi, pas cette porte ! »

Trop tard.

D'une dernière poussée, le comte de Saint-Germain avait ouvert la porte.

Il ressentit une violente poussée dans le dos et se retrouva brusquement en plein jour, sous le soleil, dans une rue de Bénarès.

Cambi comprit alors qu'il avait traversé la frontière magique du passé.

(Au même instant, à Cadix, en Espagne, dans une venta enfumée des bas quartiers de la ville, un joueur de guitare au visage émacié d'ange déchu venait de terminer une mélodie flamenca dont les dernières notes flottaient encore dans les oreilles. Il gratta sa guitare machinalement et une corde se brisa avec un petit bruit sec, produisant une vibration atonale. Alors le guitariste ne voulut plus jouer de la soirée et se mit à boire, les yeux emplis de larmes.)

Derrière Cambi, des cris s'élevaient, une main l'effleura, une pierre lui atteignit l'épaule. Cambi se mit à courir, en serrant le rubis dans son poing. Un nain difforme, au corps couvert de cendres, à la cage thoracique anormalement développée par la pratique des exercices yogis, se précipita contre lui en agitant ses petits bras de façon dérisoire. Saint-Germain le bouscula et continua sa course. Jetant un coup d'œil en arrière, il vit que Jadugar le poursuivait à quelques dizaines de mètres, le montrant du doigt et ameutant la foule contre lui. Cambi trébucha et s'étala de tout son long dans la boue ; il se releva avec souplesse et reprit sa fuite mais il avait perdu de précieuse secondes. Soudain, au bout de la rue qui débouchait vers l'un des ghâts, sur le Gange, il aperçut le dos d'une silhouette familière flanquée d'un chien noir. Et il courut vers elle, car là était le salut. Haletant, échevelé, il atteignit enfin son double et lui posa la main sur l'épaule. Asmodée se recula en grondant. Son double se retourna ; Cambi s'accrocha aux revers de son veston et s'évanouit brusquement.

Quand il reprit ses sens, il était dans sa chambre à l'Hôtel de Paris et Asmodée le regardait.

La fièvre tenailla Cambi pendant plusieurs jours. Mais Prithi était à ses côtés et le soignait. Pour faire partir la fièvre, elle avait attaché une grenouille au pied du lit et lavait le comte avec de l'eau fraîche qu'elle faisait ruisseler ensuite sur le batracien en murmurant sans arrêt, comme une litanie :

— « Que ta fièvre, quelle qu'elle soit, passe dans la grenouille. Que ta fièvre, quelle qu'elle soit, passe dans la grenouille... »

Le petit animal mourut trois jours plus tard et Cambi était sauvé. Il se remit complètement au bout d'une semaine. Il savait que ses épreuves étaient terminées. Lorsqu'il put se lever et s'habiller, il retrouva l'Œil de Bouddha dans la poche extérieure de sa veste, sur la poitrine, là où il l'avait glissé quand, poursuivi par Jadugar, il avait rencontré son double, juste avant de s'évanouir.

Les sortilèges étaient presque terminés. Quelques jours après, ayant pris congé de Prithi et promettant de revenir la voir, il prit l'avion vers Calcutta et vers l'Amérique où l'attendait Fuller, le diamantaire. Auparavant, il avait appris que Badshah Jadugar, les yeux crevés par les serres de son vautour, s'était jeté dans le Gange et s'y était noyé.

Ce ne fut qu'un jeu pour Cambi de dissimuler son trésor aux douanes multiples qu'il eut à traverser.

Il ne savait pas que Srinor le suivait à quelques heures, mais il s'en doutait et ne s'en préoccupait pas, car il fallait que le destin se jouât.

Une semaine avant Noël, il remit le rubis à Samuel Fuller, et reprit sa course à travers le monde.

Quelques jours plus tard, dans la propriété californienne de Samuel Fuller, son fils qui jouait avec une fronde lui lança une pierre en plein front en voulant atteindre un grand chien noir qui courait dans le parc. Le diamantaire mourut deux heures plus tard sans avoir repris connaissance. Le soir même, sa collection de bijoux fut cambriolée et l'Œil de Bouddha disparut. L'enquête révéla qu'un homme au faciès asiatique avait été aperçu rôdant depuis plusieurs jours autour de la propriété. Mais le suspect ne fut jamais retrouvé.

Dans la première semaine de janvier, Srinor, de retour à Lhassa, se fit annoncer auprès du Dalaï-Lama et lui remit le rubis merveilleux, l'Œil de Bouddha.

Le cercle magique était complété.



Cette Terre dont les heures sont comptées

(*This Earth of hours*)

par JAMES BLISH

De plus en plus, les auteurs de science-fiction moderne ont tendance à s'évader de l'anthropomorphisme pour montrer des êtres entièrement différents de nous. Non pas seulement en mettant des tentacules à la place des bras ou des trompes à la place du nez, mais en imaginant des dissemblances psychologiques essentielles. James Blish, dont on a lu récemment le beau roman « Un cas de conscience » *(Denoël, « Présence du Futur »), et que nous vous présentons dans notre Chronique Littéraire du mois, nous décrit dans cette nouvelle une race qui arrive à conquérir toute une galaxie* sans intelligence ! *Car l'intelligence n'est peut-être pas le seul moyen de dominer l'univers...*



I

L'ESCADRE avancée prenait son dispositif de combat. L'Adjudant-Chef Oberholzer se présenta sur la passerelle du *Novoe Washingtongrad*, salua et se figea au garde-à-vous à gauche du Lieutenant Campion, le Second, dans l'attente des ordres. Une bruissante agitation régnait d'un bout à l'autre du pont de commandement, mais pour Oberholzer, qui avait vingt ans de *Marines* derrière lui, c'était une vieille histoire. Le *Clodo* (comme l'appelaient la plupart des hommes quand il n'y avait pas de galonnés à portée de voix), ainsi qu'il convient à un destroyer virtuellement indestructible ayant déjà largement son compte de menues conquêtes, était en tête de la formation. Le reste des unités fonçait, déployées en éventail afin d'opérer un fulgurant mouvement d'enveloppement, manœuvre classique grâce à laquelle bien des planètes avaient été investies avant d'avoir compris ce qui leur arrivait.

Cette fois, le foyer vers lequel convergeait le cône mouvant de la flotte était une planète portant le nom de Callë. Déjà discernable sur l'écran qu'Oberholzer observait, elle tournait aussi placidement que tourne toute planète dont on est encore trop éloigné pour distinguer les canons que, peut-être, elle braque sur vous. Le Lieutenant Campion, lui, ne regardait que de l'extrême coin de l'œil. S'il était surpris à contempler l'écran et non le tableau de bord, il se retrouverait probablement dans la peau d'un simple

frégaton par ordre du Capitaine Hammer. Le Lieutenant n'en conservait pas moins le regard fixé sur l'image de Callë. Cette fois, l'affaire s'annonçait sérieuse.

Le Capitaine Hammer scrutait lui aussi l'écran. Au bout d'un moment, il laissa tomber d'une voix rêche comme du papier de verre :

— « Le point ? »

— « Six à l'estime, Commandant, » murmura le Lieutenant Spring. A son poste devant le jaugeur, il était invisible. Son adjoint, un jeunot du nom de Roover, lui passa le diagramme et le navigateur corrigea : « Rectification de lecture : cinq virgule quatre-vingt-neuf à la jauge. »

Sans faire un mouvement, Oberholzer tendait l'oreille pour saisir ce que le capitaine Hammer murmurait à Flo-Mar 12-Upjohn, le seul civil dont la présence était autorisée sur la passerelle — ce qui n'était guère étonnant puisqu'il était le Consort d'Etat de la Matriarchie elle-même. Hammer, avec sa longue habitude de la passerelle, savait contrôler l'intensité de son timbre, mais la réponse de son interlocuteur dut être perçue par chacun de ceux qui se tenaient sur le pont.

— « Le rapport ne parle pas d'une seconde planète habitée, » disait le Consort non sans quelque dépit. « Mais, en fait, nous avons vraiment très peu de données sur ce système — ce qui n'est pas étranger à nos ennuis. Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est une colonie ? »

— « Une colonie de Callë, pas une des nôtres, » répondit Hammer. Son timbre était à peu près normal : il avait évidemment renoncé à essayer de conserver secrète une moitié seulement de la conversation ! « Les « bruits » électromagnétiques des deux planètes ont le même spectre ; le niveau d'énergie, le débit, est simplement supérieur sur Callë. Ce qui implique des machines identiques employées de façon identique. Et laissez-moi vous dire, Votre Excellence, que la planète extérieure est actuellement en opposition à Callë. Elle se trouvera par conséquent derrière nous si nous réussissons la manœuvre. »

— « Quand nous aurons réussi la manœuvre... », le reprit 12-Upjohn avec fermeté. « Y a-t-il des indices de communication entre les deux planètes ? »

Hammer fronça les sourcils. « Non, » reconnut-il.

— « En ce cas, nous considérerons que l'hypothèse de la colonisation n'est pas démontrée — et nous nous tiendrons prêts à riposter énergiquement si les événements montrent que nous nous sommes trompés. S'il faut en arriver là, je pense que nous disposons des forces suffisantes pour réduire *trois* planètes comme Callë. »

Hammer poussa un grognement et abandonna la discussion. Evidemment, il se pouvait que 12-Upjohn eût raison ; il ne manquait pas d'expérience et à en juger par les Anneaux d'Or ornant ses oreilles, il pouvait se vanter d'avoir chevauché l'Onde Porteuse plus qu'aucun autre Consort.

Oberholzer n'en réprima pas moins avec effort un reniflement de dédain. Comme tous les militaires, c'était un colonial ; il n'avait jamais vu la Terre et ne comptait jamais la voir. En tant que colonial et en tant que fusilier marin ayant été engagé depuis le début de sa vie d'adulte dans les combats

de la Matriarchie, il nourrissait plus que du mépris à l'endroit des Terriens avec leurs noms tandem et tout ce que cela sous-entendait. Bien sûr, le Consort d'Etat n'était pas responsable du fait qu'il était né sur Terre ; ce n'était pas de sa faute si, ayant la malchance d'être mâle, il se nommait simplement Marvin 12. On ne pouvait non plus lui faire grief de s'être marié au sein du cabinet Florence Upjohn : c'était le seul moyen de devenir membre du cabinet et, depuis qu'il avait vu le jour, Mavin 12 avait été conditionné de façon à avoir la conviction qu'un tel état était le plus honorifique qu'un homme pût convoiter. Tout de même, Oberholzer ne se fiait ni à 12-Upjohn ni à son entourage de frelons.

Mais personne ne s'était enquis de l'avis de l'Adjudant-Chef Oberholzer et vraisemblablement personne ne lui demanderait son opinion. Chef de tout le personnel non-marinier du *Clodo*, on attendait de lui qu'il soit présent sur la passerelle à l'approche du moment critique ; mais son devoir était d'écouter, pas de lâcher ce qu'il avait sur le cœur. En fait, si loin qu'il plongeât dans ses souvenirs, il ne se rappelait pas qu'un officier lui eût jamais demandé son opinion. Pourtant, il avait reçu — et exécuté — plus que sa part d'ordres, d'ordres qui étaient souvent de véritables ordres de suicide. Et les passerelles d'où ces ordres avaient été lancés étaient démolies depuis longtemps, maintenant !

— « Cinq virgule zéro cinq à la jauge, » chantonna la voix du Lieutenant Spring.

— « Chef Oberholzer ! » appela Hammer.

— « A vos ordres, Commandant. »

— « Nous allons passer à l'exécution des consignes. Vous pouvez maintenant exposer la situation à la troupe et la faire mettre sur le pied de guerre. »

Oberholzer salua et quitta la passerelle. Ce qu'il pouvait dire à ses hommes était bien maigre ; comme l'avait remarqué 12-Upjohn, on ne connaissait presque rien du système de Callë. Mais si peu que ce soit, cela vaudrait toujours mieux que l'ignorance totale qui était actuellement leur lot. Heureusement, ce n'étaient pas des garçons à se creuser la tête à propos de stratégie ! Les objectifs interstellaires de la Matriarchie ne signifiaient rien pour eux, sinon une course sans fin sur l'Onde Porteuse avec, au terme de chaque saut, la perspective de la bataille et de la mort à l'affût. En outre, ce qui n'était pas moins heureux, ils étaient enclins à faire confiance à Oberholzer, ne serait-ce qu'en raison de l'habileté dont avait récemment fait preuve l'adjudant-chef en réussissant à faire échapper à la mort la plupart de ses hommes en dépit d'ordres d'une rare brutalité.

Aujourd'hui, Oberholzer aurait besoin de chaque once de confiance, de chaque erg d'obéissance de la part de ses hommes. Bien qu'il fût en général toujours prêt à envisager le pire, il éprouvait le sentiment bizarre et glaçant que, cette fois, son compte était bon. Rien de positif, ou à peu près, n'étayait cette impression mais Callë avait un je ne sais quoi qui sentait... le bout de la route.

Quand Oberholzer entra dans le poste où se tenaient une quarantaine de *Marines*, bien peu de regards se posèrent sur lui. A la lueur lugubre des

tubes à fluorescence, ils vérifiaient leur équipement avec toute l'attention que peuvent prêter à cette tâche des soldats pour qui un solénoïde de tir correctement bobiné, un protège-face correctement sanglé, un propulseur paré et correctement mis au point ont plus d'importance que père, mère et enfants, que la prime de démobilisation, les règles de la loi, la logique de l'empire. Un seul laissa percer une lueur d'intérêt, le Sergent Cassirir, ce qui n'avait rien que de normal puisqu'il était l'adjoint d'Oberholzer. Il se borna d'ailleurs à quitter des yeux les courroies de sa combinaison anti-gaz pour grommeler : « Eh bien ? »

— « Eh bien ?... écoutez-moi. »

Il y eut un vacarme composite, grincement et claquements de matériel qu'on laissait choir sur le pont ou qu'on posait sur les couchettes.

— « Nous investissons une planète appartenant à l'amas du Chien de Chasse, Callë, » dit Oberholzer en s'asseyant sur un paquet de grenades à l'acide lysurgique enveloppé dans une toile vert olive. « Un croiseur, le *Dragon* — tu étais à son bord quand il a fait ses essais, Himber, non ? — s'y est déjà posé il y a dix ans avec toute une flopée d'escorteurs. On ne l'a jamais revu. Ils ont lancé deux ou trois brefs appels de détresse : un point c'est tout ! Rien qui puisse servir d'indices : pas un mot sur les armes utilisées contre eux, aucune description de l'ennemi. Alors, voilà : on est ici. Pour tuer. »

— « Quand j'étais sur le *Dragon,* j'ai jamais eu de Calley comme officier de pont, » dit Himber d'un ton dubitatif.

— « Dame ! La planète a été baptisée d'après l'astronome qui l'a découverte il y a un siècle. On ne donne pas aux planètes des noms de capitaines ! Quelqu'un a-t-il des questions intelligentes à poser ? »

— « A quels pépins doit-on s'attendre ? » interrogea Cassirir.

— « C'est que, justement, nous n'en savons rien. Personne ne s'était encore approché à ce point du noyau de la Galaxie. Peut-être est-ce un centre de population ; peut-être Callë est-elle membre d'une fédération à l'intérieur de l'amas stellaire dont elle ressortit en tout cas. C'est bien pour ça que les petits gars à la Maman sont à bord. Cette affaire-là risque d'avoir une drôle d'importance. »

Quelqu'un renifla. « Si l'amas en question fourmille de monde, comment avons-nous pu capter les signaux émanant précisément de cette planète ? »

— « Qu'est-ce qui te fait croire qu'on en a capté ? »

Les lumières s'éteignirent soudain tandis qu'une trépidation sauvage faisait frémir la masse tout entière du *Novoe Washingtongrad.* On aurait pu penser qu'un rocher presque aussi gros que lui était tombé sur le vaisseau.

Quelques secondes plus tard, la pseudo-gravité lâcha à son tour.

II

Flo-Mar 12-Upjohn n'en savait pas plus sur la nature véritable du désastre que les hommes du commando ou que le personnel de la passerelle. Rien n'avait laissé deviner le coup avant qu'il ne se soit abattu : la

plus grande partie de la flotte avait été purement et simplement annihilée ; seul le *Clodo* en raison de sa taille avait survécu. En pièces détachées, en tout cas : il avait été débité en cinq morceaux. Et le Consort d'Etat ignorait par quel miracle le segment dans lequel il se trouvait n'était pas totalement privé d'énergie lorsqu'il se posa sur le sol de Callë ; il n'avait aucune notion des dispositifs de sauvetage automatiques prévus sur les unités militaires. Tout ce qu'il savait — lorsqu'il eut péniblement repris conscience — c'était qu'il était encore vivant et qu'un rayon de soleil s'infiltrait à travers une fissure de la paroi de ce qui avait été son bureau.

Après être resté un moment immobile à se tenir la tête (il lui semblait que des cloches sonnaient à toute volée dans son crâne), il se leva pour chercher de l'eau. Comme rien ne sortit du robinet, il ouvrit le casier aux dépêches fixé sous son bureau et en sortit un flacon de palladium rempli de vodka. A l'instant où, le visage tordu par une grimace — il aurait préféré certainement boire de l'eau — il allait goûter l'alcool, un gémissement s'éleva, lui rappelant qu'il pouvait y avoir d'autres cabines dans son univers soudain rétréci... et d'autres survivants.

Il ne se trompait sur aucun de ces points. Bien que cette section du vaisseau eût été, pour la plus grande part, occupée par des machines dont les fonctions échappaient totalement à 12-Upjohn, elle n'en contenait pas moins trois cabines pour passagers. Deux d'entre elles étaient vides, mais il se révéla qu'un membre de sa propre équipe, en fort piteux état d'ailleurs, un certain Robin Un, était l'hôte de la dernière.

Il n'était pas encore revenu à lui et 12-Upjohn le considéra, déprimé : ce jeune homme inconscient était sans doute le dernier que le Consort d'Etat aurait choisi comme compagnon de naufrage.

Il va sans dire que l'inutilité de Robin Un était totale ; ce n'était, après tout, qu'un frelon. Lorsque la perfection de l'électrophorèse spermatique eut pour la première fois permis de prédéterminer le sexe des enfants, le résultat fut conforme à ce que l'on avait pu prévoir : une pléthore inouïe de descendants mâles — phénomène dont le régime actuel de la Terre était ia conséquence directe. Lorsque la population et les législateurs, affolés par la révolution dans les mœurs, la polyandrie, la prostitution masculine, etc., qui marquèrent les années folles, eurent retrouvé leurs esprits, la Matriarchie était durablement établie ; un peu d'électricité avait amené un bouleversement social aussi radical que le couteau d'acier qui avait corrompu les Esquimaux.

Bien que la vague de mâles excédentaires eût quelque peu reflué depuis, elle avait laissé derrière elle une traînée d'écume dont Robin Un était une bulle. C'était un frelon, donc un individu superflu par définition, tout juste bon à être expédié au loin comme colon ou comme diplomate, bref écarté d'une façon ou d'une autre.

Sa superfluité ne justifiait évidemment pas à elle seule sa présence au sein de l'équipe de 12-Upjohn. Officiellement, Robin Un était interprète ; en réalité, nul ne savait quelle langue le Consort d'Etat serait appelé à utiliser dans l'exercice de sa mission. C'était un poète, c'est-à-dire qu'il

appartenait à une classe de mâles n'ayant pas de fonctions régulières et bénéficiant de privilèges spéciaux dans la Matriarchie. Robin Un possédait au plus haut point les traits typiques de sa classe : il était brouillon, boudeur, susceptible, homosexuel et paresseux, sauf pour écrire et il se classait probablement (pour lui laisser le bénéfice du doute car 12-Upjohn était absolument insensible à la poésie) juste avant le plus mauvais poète de sa génération.

Il fallait admettre qu'adjoindre à 12-Upjohn un poète comme interprète dans le cadre de sa mission n'avait pas été une idée entièrement mauvaise ; si Hildegarde Muller, de la Commission de la Compréhension Interstellaire, ne l'avait pas eue, il était peu probable qu'elle eût effleuré un simple mâle — et surtout pas Bar-Rob 4-Agberg, le Directeur de la Section Assimilation ! Avoir à admettre que le centre de la Galaxie était organisé en une vaste fédération beaucoup plus ancienne que la Fédération Terrienne était un cauchemar qui troublait depuis longtemps le Département d'Etat. Cauchemar né, tout d'abord, de considérations théoriques : les étoiles sont beaucoup plus vieilles au cœur des amas que dans les bras des spirales ; de plus, dans les régions de l'espace où leur population atteint pareille densité, le voyage interstellaire ne présente pas les difficultés auxquelles les Terriens s'étaient heurtés. Et plus tard, il y avait eu des indices concrets, dont la disparition du *Dragon* et de son escorte n'avait été que le plus inquiétant. Il était vital que, dès le premier contact, on s'entende avec ces gens-là ; pourtant la barrière du langage pouvait provoquer une tragédie que ne désirait aucune des deux parties (au cours de la Seconde Guerre Mondiale, une erreur de traduction portant sur un seul mot n'avait-elle pas eu pour conséquence l'annihilation de Nagasaki ?). Dans cette situation, la présence de quelqu'un qui fût familiarisé avec les associations insolites de mots bizarres pouvait être utile. Ce pouvait même être une question de vie ou de mort.

Ce ne fut néanmoins pas sans une certaine satisfaction de mauvais aloi que 12-Upjohn déversa dans la bouche de Robin Un un demi-quart bien tassé de vodka. Le poète se mit à tousser convulsivement et s'assit, les yeux papillotant.

— « Que... Que s'est-il passé, Votre Excellence ? J'ai cru notre dernière heure arrivée. Mais la lumière est revenue et la gravité aussi. »

On ne pouvait nier qu'il eût le don d'observation. « C'est effectivement notre lumière. Mais la gravité est celle de Callë, » lui expliqua 12-Upjohn avec concision. « Nous nous trouvons dans une partie du navire qui s'est détachée. »

— « En tout cas, c'est déjà une bonne chose qu'il y ait encore du courant. »

— « Nous ne pouvons pas nous permettre autant de philosophie. Je ne sais pas dans quel état se trouve cette épave mais c'est en tout cas un objet qui attire l'attention. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de la quitter le plus vite possible. »

— « Pourquoi ? Ne sommes-nous pas censés entrer en contact avec les gens d'ici ? Pourquoi ne pas attendre qu'ils viennent à nous ? »

— « Et s'ils nous réduisent en morceaux encore plus petits ? Ils n'ont pas pris la peine de parlementer avec la flotte, comme vous avez pu le remarquer. »

— « La situation est différente, » répliqua Robin avec entêtement. « Moi non plus, à leur place, je ne me serais pas arrêté pour parlementer si j'avais eu les moyens de frapper le premier. Cette escadre n'évoquait nullement une mission diplomatique. Mais pourquoi auraient-ils peur d'une épave ? »

Le Consort se gratta pensivement la nuque. L'argument tenait debout. C'était risqué : mais, d'un autre côté, combien de temps pourrait-on survivre en errant dans un territoire absolument inconnu ? Pourtant, il était clair qu'ils ne pourraient rester éternellement enfermés ici — surtout s'il était vrai qu'ils n'eussent déjà plus d'eau.

Un cri d'appel émanant du bureau lui épargna la peine de prendre une décision. Les deux hommes échangèrent un regard étonné et s'élancèrent.

Le visage de l'Adjudant-Chef Oberholzer était collé contre la lézarde qui bâillait dans la cloison.

— « Oh ! Vous avez pu atterrir ! » lança-t-il. Il jeta quelques mots inintelligibles à l'adresse d'un personnage invisible et se glissa par la brèche, ce qui était loin d'être une opération facile puisqu'il portait son attirail complet de soldat en campagne. « Pas un officier n'y est parvenu. Je pense donc que le commandement vous échoit. »

— « Le commandement de quoi ? » demanda sèchement 12-Upjohn.

— « Il ne reste évidemment pas grand-chose à commander, » admit le sous-officier. « Cinq survivants, dont l'un a une fracture de la hanche, et une section du vaisseau comportant deux moteurs qui pourraient à la rigueur servir à nous arracher si on arrivait à rafistoler quelques contrôles ; mais je ne vois pas très bien en quoi cela nous avancerait puisque nous n'avons ni provisions, ni navigateur, ni hyperpropulseur. » Songeur, il fit des yeux le tour de la pièce. « Je crois bien qu'il y avait un émetteur-récepteur d'Onde Porteuse dans cette partie. Mais s'il marchait encore, cela tiendrait du miracle. »

— « Vous pourriez le vérifier ? » demanda Robin.

— « Non. N'importe comment, nous avons d'autres préoccupations pour l'immédiat. Nous avons trouvé un indigène. Ce n'est pas tout : il parle anglais. Il doit l'avoir appris des types du *Dragon*. Nous avons commencé à l'interroger. Mais comme il paraît être un personnage important, nous l'avons amené ici dans l'espoir que l'un de vous serait vivant. »

— « Quelle chance ! » s'exclama impétueusement Robin.

— « Ce n'est pas la seule, » murmura 12-Upjohn d'un ton morne. Il y avait longtemps qu'il avait appris à se méfier au plus haut point des coups de chance qui semblaient le favoriser. « Bon. Le mieux est que vous l'introduisiez, Oberholzer. »

— « Impossible. Je suis au regret, Votre Excellence, mais il n'y a pas moyen. Il faut que vous vous dérangiez. »

III

Il était absolument impossible d'imaginer l'origine de l'évolution des Calléïens. Celui qu'ils avaient devant eux était apparemment le résultat du mélange de plusieurs ordres différents. Son corps se composait pour la plus grande partie d'un tube segmenté du diamètre approximatif d'un tonneau, long de huit mètres environ : quelque chose qui se trouvait à mi-chemin entre le serpent python et le ver de terre. Les segments antérieurs se redressaient, portant ainsi la tête à trois bons mètres au-dessus du sol.

Le Calléïen n'avait d'ailleurs pas de tête à proprement parler, songeait 12-Upjohn, mais simplement une extrémité frontale qui se distinguait par deux énormes yeux à facettes et trois yeux simples, inquiétants, demeurant en général fermés. En dessous se trouvaient six courts tentacules de calmar disposés en collier et soigneusement enroulés autour du corps comme un rouleau de corde. Un être aussi impossible qu'effrayant et 12-Upjohn, dès le premier contact, se sentit nettement en position d'infériorité.

— « Comment avez-vous appris notre langue ? » demanda-t-il.

— « Par votre entremise, » répondit promptement le Calléïen. Le timbre était curieusement aigu, impression que l'intonation chantante de l'extra-terreste renforçait encore. D'où partait cette voix ? 12-Upjohn ne s'en rendait pas compte. « Sa connaissance m'est venue de votre navire que j'ai détruit, le dragon-de-la-guerre. »

— « Pourquoi l'avez-vous détruit ? »

— « Il était évident que vous vouliez me causer du mal, » fredonna le Calléïen. « A l'époque, je ne savais pas que vous étiez malade ; mais les dissections me l'ont montré. »

— « Dissections ! Vous avez disséqué les hommes du *Dragon ?* »

— « Tous sauf un. »

Oberholzer laissa échapper un grognement et le Consort d'Etat lui lança un vif coup d'œil d'avertissement.

— « Vous avez commis une erreur, » reprit-il. « Une erreur naturelle, peut-être. Notre but était de vous proposer de nouer avec nous des rapports commerciaux pacifiques. Notre armement ne constituait qu'une simple précaution. »

— « Je ne le pense pas et je ne fais jamais d'erreurs. Que vous en fassiez est normal ; pour moi, ce ne l'est pas. »

12-Upjohn en béa de stupéfaction. On ne pouvait douter que cette créature entendait qu'on prît ses paroles au pied de la lettre ; sa maîtrise de la langue était trop parfaite pour qu'on pût donner à ses mots une interprétation différente. 12-Upjohn était désorienté. Non seulement les déclarations du Calléïen étaient les plus abasourdissantes qu'ait jamais entendu proférer un être sain d'esprit et en possession de ses moyens, mais en outre, il avait découvert comment son interlocuteur s'exprimait : les sons émanaient, à bas volume, d'une multitude de stigmates ou évents respiratoires distribués tout le long du corps de la créature, chacun ne produisant qu'un son pur ; l'intonation se formait dans le vide par inter-

modulation. C'était là un miracle de corrélation entre une foule d'organes qui n'étaient manifestement pas destinés à produire des sons. On se trouvait en face de quelque chose de formidable : il n'était même pas besoin de la masse du *Novoe Washingtongrad,* dressé derrière eux sur les sables selon un angle absurde, pour s'en convaincre.

Des sables ? Brusquement, le Consort d'Etat examina le sol. Le Calléïen avait tellement accaparé son attention qu'il avait négligé d'observer le paysage. Mais son inconscient l'avait enregistré. Du sable. Rien que du sable. S'il y avait sur Callë des régions plus hospitalières, elles étaient en tout cas hors de vue. L'étendue sablonneuse se déployait jusqu'à l'horizon.

— « Que comptez-vous faire de nous ? » demanda-t-il enfin.

Il n'y avait vraiment rien d'autre à dire : coupé de la planète natale — coupé dans tous les sens du terme — il n'avait plus aucune base de négociation.

— « Rien, » répondit le Calléïen. « Vous pouvez aller et venir à votre volonté. »

— « Vous ne nous craignez plus ? »

— « Non. Quand vous êtes venu pour me tuer, je vous en ai empêché. Maintenant, cela ne vous est plus possible. »

— « Là, vous vous trompez, » dit alors Oberholzer en levant son arme vers les yeux multicolores, évoquant des bijoux scintillants, de l'extra-terrestre. « Vous savez ce que c'est ? Ils devaient en avoir sur le *Dragon !* »

— « Pas de bêtises ! » s'exclama 12-Upjohn avec vivacité. « Dans la situation où nous sommes la menace n'est pas de saison. » Le militaire avait eu tort d'attirer l'attention du Calléïen sur son arme avant que la créature n'ait eu l'air de la remarquer, songea-t-il à part soi.

— « Je sais ce que c'est, » dit le Calléïen. « Vous ne pouvez pas me tuer avec cela. Vous avez déjà souvent essayé mais vous vous êtes rendu compte que vous ne le pouviez pas. Si vous n'étiez pas malade, vous vous le rappelleriez. »

— « Je n'ai jamais rien rencontré dont un bon coup de Sussmann n'ait pu venir à bout, » grommela Oberholzer entre ses dents. « Laissez-moi faire l'expérience sur ce sacré bâtard, Votre Excellence. »

— « Une minute, » intervint Robin Un à l'étonnement de 12-Upjohn. « J'aimerais lui poser quelques questions si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Votre Excellence ? »

— « Je n'en vois aucun, » répondit l'interpellé après une seconde de réflexion. Tout était bon pour empêcher le *Marine* de céder à ses impulsions meurtrières. « Allez-y. »

— « Avez-vous personnellement disséqué l'équipage du *Dragon ?* » demanda Robin au Calléïen.

— « Bien sûr. »

— « Etes-vous le maître de cette planète ? »

— « Oui. »

— « Etes-vous le seul habitant de ce système ? »

— « Non. »

Robin s'interrompit, le front plissé. Puis reprit : « Etes-vous le seul représentant de votre espèce dans votre système ? »

— « Non. Il y en a un autre sur Xiobrax, la quatrième planète. »

Robin marqua une nouvelle pause. Non qu'il hésitât — telle fut, du moins, l'impression de 12-Upjohn : il semblait plutôt rassembler tout son courage pour poser la question-clé. Le Consort essaya de deviner ce que celle-ci pouvait être. En vain.

— « Combien êtes-vous ? » demanda enfin le poète.

— « Je suis incapable de vous répondre. A l'instant où vous formuliez cette interrogation, nous étions huit mille trois cents milliards cent quatre-vingt-neuf millions quatre cent soixante-cinq mille huit cent quatre-vingts. Mais ce chiffre a changé depuis et il continue à changer. »

— « Impossible, » s'écria 12-Upjohn, abasourdi. « Même deux planètes ne suffiraient pas à nourrir autant de monde ! Et jamais vous n'auriez laissé subsister un désert comme celui-ci s'il vous fallait subvenir aux besoins, ne serait-ce que d'une fraction de pareille population. Je commence à croire, monsieur, que vous appartenez à la catégorie normale de clientèle à laquelle j'ai habituellement affaire : le type du menteur ordinaire, dépourvu d'imagination. »

— « Il ne ment pas, » fit Robin d'une voix mal assurée. « Tout concorde. Laissez-moi finir, je vous prie. Je vous expliquerai mais il me faut aller jusqu'au bout. »

— « Bon, » répondit 12-Upjohn avec lassitude, « allez-y. » Mais il regretta immédiatement ses paroles en entendant Robin Un déclarer :

— « Merci. Je n'ai plus de question à vous poser. »

Le Calléïen se transforma en une sorte de grande roue liquide qui s'écoula vers les dunes à une vitesse incroyable. 12-Upjohn cria quelque chose sans trop savoir quoi mais cela n'avait pas d'importance : le Calléïen ignora son appel. Au bout de quelques secondes, ce n'était plus qu'un ascaris perdu dans le lointain — et puis il disparut. Les hommes étaient seuls au milieu d'un désert inquiétant.

Décontenancé, Oberholzer rabaissa son arme : « C'est un rapide, » murmura-t-il sans s'adresser à personne en particulier. « Sapristi, c'est un rapide ! »

— « Le fait est, » dit Robin d'une voix blanche. Il tremblait. De peur ? D'exaltation ? 12-Upjohn était incapable d'en décider. Les deux, peut-être.

Le Consort d'Etat prit la parole. Il s'efforçait du mieux qu'il le pouvait de ne pas se monter grandiloquent. Il y avait quelque chose dans la lumineuse étendue qui vouait d'avance à l'échec toute prétention à la dignité. « Pour autant que je puisse le voir, vous avez gâché ce qui constituait peut-être notre seule chance de nous entendre avec ces créatures... aussi sûrement qu'aurait pu le faire l'Adjudant avec son fusil. Vous nous devez des explications. »

— « Je n'ai compris que lorsque je me suis rendu compte qu'il employait en réalité la seconde personne du singulier en s'adressant à nous, » répondit Robin. On ne pouvait savoir s'il avait senti une menace dans l'accusation de 12-Upjohn ; il avait l'air halluciné. « On ne peut pas

distinguer la seconde personne du pluriel du vous de politesse. Nous avons pensé que son « vous » était collectif. Mais non : il ne l'était pas plus que son « Je ». Il croit que tous autant que nous sommes — l'équipage du *Dragon* y compris — nous appartenons à une personnalité unique. *Ce qui est précisément son cas.* C'est pourquoi il est parti après que je lui ai dit que je n'avais plus de question à lui poser. Il est incapable de comprendre que chacun de nous possède un ego distinct. Pour lui, pareille chose n'existe pas. »

— « Comme les fourmis ? » dit lentement 12-Upjohn. « Je ne vois pas comment une technologie avancée... Oh ! Mais s'il en est ainsi, cela veut dire que tout Calléïen que nous risquons de rencontrer peut être leur chef mais qu'aucun ne l'est réellement. Le seul autre individu véritable se trouve là-bas, sur la quatrième planète : un second ego-ruche. »

— « Peut-être pas, » rétorqua Robin. « N'oubliez pas qu'il croit que nous appartenons, nous aussi, à une ruche. »

12-Upjohn rejeta sur-le-champ cette possibilité : « Après tout, il doit connaître son système ! Ce qui m'inquiète, c'est le chiffre qu'il vous a donné. La population doit être *au moins* distribuée sur tout cet amas stellaire. Et à en juger par la précision avec laquelle il nous a cité ce chiffre pour un moment donné, il a fallu qu'il ait immédiatement accès à sa connaissance. Un recensement instantané et qui ne demande aucun effort.

— « Oui. Cela signifie que chaque esprit est en contact avec tous les autres dans toute l'aire de population. C'est cela qui m'a fait réfléchir à l'usage insolite qu'il faisait des pronoms. »

— « En ce cas, Robin, nous sommes *Spurlos versenkt.* Et mon pronom englobe la Terre. »

— « Peut-être ont-ils des limitations. » Mais Robin manquait visiblement de conviction en disant ces mots. « En tout cas, cela explique pourquoi ils ont massacré l'équipage du *Dragon* avec autant d'empressement — et pourquoi ils acceptent de nous voir nous promener librement sur leur planète. Comme si nous n'existions pas ! Et, de leur point de vue, nous n'existons pas. Un individu isolé ne compte absolument pas pour eux. Rien d'étonnant à ce qu'ils se moquent comme d'une guigne du fusil de l'Adjudant ! »

A la rougeur qui avait un peu plus tôt envahi le visage du poète avait succédé une pâleur de marbre ; des gouttes de sueur perlaient à son front et il tremblait plus que jamais. Il donnait l'impression d'être au bord de la syncope ; pourtant c'était à peine si un soupçon de bégaiement venait entraver le torrent de ses paroles. Mais, cette fois, le Consort d'Etat ne pouvait l'accuser de s'agiter pour des peccadilles.

Oberholzer dévisagea successivement 12-Upjohn et Robin. Impossible de dire si c'était du dégoût ou une totale incompréhension qui était peint sur ses traits. Soudain, avec un *clac* qui fit sursauter les deux autres, il bloqua le cran de sécurité de son Sussmann.

— « Bien, » fit-il d'une voix neutre, douce et froide. « Bien. Nous savons ce que nous mangerons. »

IV

Ce fut le début de la périlleuse divergence qui allait se manifester dans leurs plans.

L'Adjudant-Chef Oberholzer n'était pas un imbécile, ce qu'attestaient les sardines qui garnissaient ses manches et les palmes qui ornaient ses croix ; il avait compris tout ce qu'impliquaient les dires du Calléïen — après que le chouchou à sa Maman les eut interprétés, en tout cas — et avait assez de sagacité pour ne pas sous-estimer la contribution que le malheureux poète, terrifié, avait apportée à la résolution du problème commun : comment survivre sur ce monde ? Toutefois, pour le moment, il plaisait au soldat de jouer jusqu'au bout le rôle du juteux abruti. Si le fait de comprendre vraiment ce qu'étaient les Calléïens devait faire de vous un trembleur, mieux valait se passer de ce savoir.

Non qu'il crût vraiment qu'une pareille chose pouvait lui advenir ; mais il n'était pas difficile de constater que le chouchou à sa Maman était à mi-chemin de la liquéfaction. Pour que le groupe pût espérer agir utilement, il fallait qu'il soit secoué. Et sans perdre de temps.

Tout d'abord, Oberholzer crut qu'il était arrivé à ses fins.

— « Certainement pas ! » s'écria le Consort d'Etat avec indignation. « Vous êtes un homme, Adjudant, pas un Calléïen. La façon dont les Calléïens se conduisent, quelle qu'elle soit, n'est pas une excuse pour ne pas se comporter en homme. »

— « Je préfère manger un Calléïen plutôt qu'un ami, » répliqua le sous-officier d'un ton énigmatique. « Vous avez des provisions, vous ? »

— « Je... je ne sais pas. Mais c'est tout à fait en dehors de la question. »

— « Cela dépend du point de vue. Enfin, nous pourrons peut-être discuter de cela plus tard. Quels sont vos ordres, Excellence ? »

— « Aucune idée, » répondit 12-Upjohn avec une soudaine et désarmante franchise. « Le mieux est d'essayer, pour commencer, de mettre sur pied des projets et de cesser de nous chamailler. Robin, arrêtez donc de renifler ! La question se pose en ces termes : que pouvons-nous faire, hormis tenter de survivre et nous abandonner à l'espoir imbécile qu'on viendra nous secourir ? »

— « En premier lieu, nous pouvons essayer de récupérer le type du *Dragon* que ces vers de terre ont épargné, si c'était cela que l'autre voulait dire en nous annonçant qu'ils les avaient tous disséqués sauf un, » fit observer Oberholzer.

— « Cela ne me paraît pas très faisable, » protesta 12-Upjohn. « Nous n'avons aucune idée de l'endroit où ils le gardent... »

— « Demandons-le-leur. Celui-là a répondu à toutes les questions. »

— « ... et même en admettant qu'il soit à proximité, nous ne pourrons pas l'arracher à une horde de Calléïens, même si nous en faisons une hécatombe. Dans le meilleur des cas, vous finiriez tôt ou tard par être à court de munitions. »

— « Cela vaut la peine de risquer le coup. Quitte à employer la force physique. »

— « Pour quoi faire ? » protesta Robin Un. « Nous aurions une bouche de plus à nourrir. Pour le moment, ils l'entretiennent. C'est toujours cela. »

— « Pour quoi faire ? » Oberholzer le fixa. « Pour décoller ! S'il existe une chance de raccrocher ces fichues casseroles et de quitter cette caillasse ! En tout cas, il faut essayer. »

L'inquiétude de Robin Un parut croître à ces paroles. Si l'idée d'engager la bataille avec les Calléïens l'avait effrayé, songea Oberholzer, la perspective d'avoir à se livrer à un travail physique pénible le jetait visiblement dans un état proche de la panique.

— « Où pourrions-nous aller ? » dit-il. « Comment même ces débris pourraient-ils prendre l'air ? »

— « Je n'en sais rien. Nous ignorons encore ce qui est possible. Mais tout vaut mieux que de rester ici à mourir de faim. Je veux récupérer le gars du *Dragon !* »

— « Je m'y oppose, » s'écria 12-Upjohn avec force. « Pour le moment, les indigènes nous ont laissé la libre disposition de notre matériel. Si nous faisions du grabuge, ils pourraient parfaitement estimer plus prudent de nous voir enfermés. Ou morts. Essayez de voir s'il est possible de faire prendre l'air à ce qui reste du navire, d'abord. Mais pas d'expédition militaire ! »

— « Monsieur, » répondit Oberholzer, « c'est pour organiser une action militaire éventuelle que j'ai été envoyé sur cette planète. Je me réserve la latitude de prendre toute décision en ce domaine. Vous aurez le loisir de porter plainte si jamais nous retournons chez nous. Mais je ne laisserai pas un homme pourrir dans un terrier de vers de terre tant que j'aurai un fusil. Venez ou ne venez pas : nous, nous partons. »

Il fit signe à Cassirir qui arborait un vague sourire. 12-Upjohn fixa un moment le sous-officier et secoua la tête.

— « Nous restons. Comme nous n'avons pas d'eau, j'espère que vous aurez la bonté de nous dire où se trouve votre épave, Adjudant ? »

— « Par là. A deux kilomètres environ. Faites comme chez vous. Si vous voulez vous y installer, cela nous épargnera la peine de transporter le fusilier Hannes avec nous sur une civière. »

— « Bien sûr, » dit le Consort d'Etat. « Nous prendrons soin de lui. Mais, écoutez, Adjudant... »

— « Votre Excellence ? »

— « Si vous survivez à ce coup d'éclat, si nous réussissons à rallier une de nos bases, tenez pour assuré que je veillerai à ce que plainte soit déposée contre vous. Je ne vous désavoue pas maintenant parce qu'il est évident que, pour survivre, nous aurons à travailler de concert et cela exige un minimun de bonne intelligence. Mais ne vous faites pas d'illusions. »

— « Je comprends, » fit Oberholzer d'une voix unie. « Allez ! En avant, Cassirir ! On va rejoindre le point où nous l'avons poissé et il n'y aura qu'à suivre sa piste jusqu'à son repaire. En selle ! »

Les hommes mirent l'arme à l'épaule. Robin Un les suivit du regard tandis qu'ils s'éloignaient. Avant que son groupe ne disparaisse derrière la

dernière dune, Oberholzer se retourna et agita le bras mais, ni le Consort d'Etat ni le poète ne répondirent à son salut. L'Adjudant-Chef, haussant les épaules, reprit sa marche.

— « Chef... » fit Cassirir.

— « Hein ? »

— « Ce gars, comment vous vous figurez qu'on va le récupérer avec quatre flingues en tout et pour tout ? »

— « Cinq si on met la main sur lui — et j'ai une lame, » lui rappela Oberholzer. « Il faudra jouer serré, c'est tout. Je veux simplement savoir dans quelle mesure nos vermisseaux sont vraiment sincères dans leur volonté de nous laisser libres ; et libres de les démolir si cela nous chante. J'ai comme une idée que, pris individuellement, ils ne sont pas tellement astucieux et qu'ils ne doivent pas s'adapter très promptement à une situation strictement locale. Si la population tout entière de cette planète n'est qu'un seul organisme dont les vers de terre constituent les cellules cérébrales, alors nous, nous sommes des germes ; et peut-être faudrait-il plus de quatre germes pour que le corps puisse réagir efficacement contre nous. »

Cassirir plissait désespérément le front ; il avait du mal à avaler cette théorie. Il est vrai qu'il n'était pas très porté sur les problèmes tactiques.

— « C'est ici qu'on l'a trouvé, » dit un homme en désignant le sol.

— « Tu parles d'une piste, » répondit Cassirir. « Pour peu qu'il y ait un coup de vent, la trace sera effacée en cinq sec. »

— « Il suffit de jeter un coup d'œil. Vous l'avez vu courir ? Une trajectoire tirée au cordeau, sans une déviation, sans même un détour pour éviter les dunes. Exactement comme une colonne de fourmis. Si le sable recouvre la piste, nous n'aurons qu'à continuer au jugé dans la même direction. Et on aboutira quelque part : c'est du tout cuit. »

— « O.K. » Cassirir sortit sa boussole. Peu après les quatre hommes reprenaient leur route.

***

Il restait à peine quelques gouttes d'eau tiède et fade au fond des gourdes et leurs yeux douloureux étaient rougis par la sécheresse et le sable quand ils atteignirent le sommet du promontoire qui surplombait le nid. Le mot vint automatiquement à l'esprit d'Oberholzer ; peut-être s'attendait-il plus ou moins à quelque chose de ce genre depuis que Robin Un avait comparé les Calléïens à des fourmis.

C'était un hérissement de grossières flèches blanches, chacune mesurant dans les cinq mètres, dominant une vaste masse renflée qui occupait la quasi-totalité d'une petite vallée. Aucune verdure, pas de point d'eau visible ; mais il y avait trois routes. Deux d'entre elles menaient aux ouvertures noires et ovales que distinguait Oberholzer de son observatoire. Parfois — assez peu fréquemment d'ailleurs — un Calléïen en sortait pour disparaître aussitôt dans une course effrénée ou, arrivant à toute vitesse, s'engouffrait dans l'antre ténébreux. Quelques flèches portaient des mâts où étaient fixés des appareillages qui pouvaient être des antennes ou quelque engin électronique plus abstrus. Mais le soldat n'apercevait nulle part de

fenêtres et, hormis le crissement sec de la poussière du désert, le seul bruit qui retentissait dans la vallée était un bourdonnement amorti et confus.

Inconsciemment, Cassirir poussa un soupir. « Doit faire aussi noir que dans le gosier d'un nègre, là-dedans ! Quelqu'un a-t-il une torche ? »

Personne n'en avait. « N'importe comment, nous n'en avons pas besoin, » dit Oberholzer avec assurance. « Ils ont des yeux et la clarté du désert ne les gêne pas. C'est donc qu'ils ne peuvent se mouvoir dans une obscurité totale. Allons-y... j'ai soif. »

Ils gagnèrent la vallée en trébuchant et s'approchèrent précautionneusement du premier puits de ténèbres. Il n'y faisait pas aussi noir qu'on aurait pu le croire depuis la colline ; à l'intérieur palpitait une lueur que la réverbération du sable leur avait cachée. Néanmoins, Oberholzer ne se décidait pas à avancer.

Tandis qu'il hésitait, un Calléïen surgit comme une fusée et arrêta brusquement sa course.

— « Vous ne devez pas venir par ici, » dit-il. Il avait exactement la même voix aiguë, la même intonation chantante que le premier.

— « Dites-moi où aller et je ne me mettrai plus sur votre chemin, » répliqua Oberholzer. « Où est l'homme du croiseur ? Celui que vous n'avez pas disséqué ? »

— « A Gnitonis. De l'autre côté du monde. Par là. »

Les épaules de l'Adjudant-Chef s'affaissèrent. Mais le Calléïen poursuivit : « Vous auriez dû me dire que vous le vouliez. Je vous l'aurais amené. Que désirez-vous d'autre ? »

— « De l'eau, » répondit Oberholzer avec espoir.

— « Elle vous sera apportée. L'eau d'ici ne va pas pour vous. Restez Mais je ne veux pas que vous restiez en travers du chemin. »

— « Que pouvons-nous manger ? »

— « La nourriture vous sera apportée. Faites connaître vos besoins. Votre intelligence est faible et vous êtes impuissant. Je ne vous interdis rien. Je sais que vous êtes inoffensif et, n'importe comment, votre vie est brève. Mais je ne veux pas que vous restiez en travers du chemin. »

Ce rabâchage commençait à exaspérer Oberholzer et à la frustration qu'il éprouvait pour avoir tenté de forcer à coups de bélier une porte qu'il n'était que de frôler pour qu'elle s'ouvrît, se mêlait l'idée de ce que les deux chouchoux à la Maman diraient au retour de l'équipe. « Merci, » murmura-t-il et, braquant son Sussmann sur la tête d'ascaris du Calléïen, il appuya sur la gâchette.

La preuve fut instantanément administrée que les Calléïens étaient aussi vulnérables aux lance-flammes Sussmann que n'importe quel mortel de chair et de sang ; celui-là constitua un cadavre fort satisfaisant. L'éclair jailli de l'arme traça en outre une longue et ardente balafre brûlante en travers de la paroi du nid à peu de distance de l'entrée. Oberholzer mit l'arme au pied et attendit la suite des événements ; les hommes crispaient leurs poings sur leurs fusils. Pendant quelques minutes, rien ne bougea, hormis les pattes du Calléïen décapité qui frémissaient spasmodiquement. Il n'était pas tout à fait mort, bien qu'il fût à présent réduit d'un mètre trente au bas mot.

Puis quelque chose remua dans l'ombre du tunnel. Un décapode de la taille d'un gros lapin émergea à tâtons hors de l'obscurité, suivi de deux, puis de toute une kyrielle de ses pareils. Ils étaient au moins vingt. Oberholzer ne s'était pas laissé décontenancer par les Calléïens. Mais il y avait quelque chose dans ces petits animaux-là qui lui donnait envie de vomir. Noirs et luisants comme du charbon, ils semblaient ne point avoir d'yeux ; leur tête, épaisse et cuirassée, sans relief, portait seulement des barbillons rudimentaires et une énorme paire de pinces comme celles des lucanes.

Aveugles ou pas, c'étaient d'excellents chirurgiens. Ils débitèrent dextrement la dépouille du Calléïen, métamère par métamère, et en transportèrent les morceaux à l'intérieur du nid. Maîtrisant son écœurement, Oberholzer s'avança vivement et lança un coup de pied au nécrophore qui fermait la marche. L'animal vacilla comme un tabouret en équilibre instable mais, retrouvant son assiette, poursuivit sa marche comme si de rien n'était. Le coup ne l'avait pas affecté de façon sensible. Pourtant, Oberholzer avait l'impression d'avoir shooté dans un de ces bouledogues de métal en vogue à l'époque victorienne. Serrant toujours avec délicatesse sa tranche de viande entre les pinces, l'animal continua d'avancer avec obstination de sa démarche incertaine derrière ses frères. Bientôt, sous le soleil torride, il n'y eut plus que quelques flaques de sang noir que buvait avidement le sable.

— « Fichons le camp, » jeta Cassirir qui n'en pouvait plus.

— « Du cran, » grommela Oberholzer. « S'ils veulent se venger, je préfère savoir tout de suite à quoi m'en tenir. »

Mais le premier Calléïen qui se montra quelque vingt minutes après — vingt minutes qui parurent durer une éternité — ralentit à peine sa course. « Ne restez pas dans le chemin ! » fit-il avant de filer en direction des dunes. Avec un grondement, Oberholzer tira mais manqua la cible.

— « Bon. Demi-tour ! Et on ne touchera aux gourdes que cinq kilomètres après le tumulus qui se trouve à mi-chemin du camp. En avant, marche. »

Les hommes étaient au bord de la prostration quand ils dépassèrent le repère, mais Oberholzer n'eut pas à répéter deux fois son ordre. Personne ne désirait apparemment finir sur Callë sous forme de filet mignon entre les pinces de monstrueux et noirs coprophages.

V

— « Je sais ce qu'ils pensent, » disait l'homme du *Dragon*. « Ils en ont parlé assez souvent. »

C'était un garçon d'une trentaine d'années, bien fait de sa personne, dont le puissant soleil Calléïen avait blanchi les boucles blondes : chaque jour, ses ravisseurs lui faisaient faire une promenade de trois heures en plein désert. Sur le *Dragon* il tenait l'emploi de radio, fonction qui, dans la navigation interstellaire, est une branche de l'astronomie et non des télécommunications.

— « Alors pourquoi n'y aurait-il pas une chance d'établir de meilleures

relations avec la « personne » de la quatrième planète ? » demanda 12-Upjohn. « Après tout aucun atterrissage terrien n'y a jamais eu lieu. »

— « Parce que la « personne » de Xixobrax est une colonie de Callë, elle est au courant de tout ce qui se passe ici. La destruction de la flotte a requis la coopération des deux planètes et il existe entre elles un contact télépathique absolu. C'est, en fait, ce qui est la règle d'un bout à l'autre de l'Empire Central. Le seul rapport qui semble s'affaiblir sur de petites distances — les distances interplanétaires — est le sens de l'identité. C'est pourquoi chaque planète possède son propre « moi », son propre ego. Seulement, il s'agit là d'un ego qui nous est inconnu. Xixobrax ne nous offrira rien de mieux que Callë — de même que je n'ai rien de plus à offrir à Callë que vous, Votre Excellence. Les deux planètes ont des buts communs, des allégeances communes. Il semble qu'il en aille ainsi de tout l'Empire Central. »

12-Upjohn médita ces paroles. Une méditation désagréable. C'était un problème ardu, même en théorie.

Chez les hommes, la télépathie n'avait mené à rien. Lorsque l'Effet Arpe — la seconde des deux vaines tentatives de vol interstellaire accomplies bien avant la découverte de l'Onde Porteuse — eut ouvert la voie à l'exploration du microcosme, on en comprit facilement la raison : les forces Psi ne sont en général qu'une caractéristique du sub-espace dans lequel existent les particules élémentaires de l'atome ; leur manifestation occasionnelle au niveau du macrocosme est un fait accidentel et statistique, aussi impondérable et ingouvernable que la désintégration radio-active spontanée.

Cela avait jusqu'ici parfaitement convenu à 12-Upjohn. Il avait toujours vu dans la télépathie un stratagème, une tentative pour tricher en face du devoir évident qui s'impose à chaque homme : apprendre à connaître ses frères et, si possible, à les aimer ; les fanatiques de la télépathie visaient à court-circuiter cette tâche, rendre aisée la mission la plus difficile qu'un être humain puisse assumer. De plus, en tant que diplomate, 12-Upjohn nourrissait une prévention professionnelle à l'endroit de la télépathie. Il avait toujours été sûr de son affaire, même si celle-ci était parfois un peu embrouillée. Un de ses arguments était que les grands défenseurs de la télépathie étaient invariablement des écrivains paresseux, depuis Upton Sinclair et Théodore Dreiser jusqu'à...

Tout de même, il semblait indiscutable que le Centre de la galaxie tout entier, ce gigantesque bloc de cultures et de peuples divers, fût maintenu dans l'union et dans la paix par la seule télépathie, voire par la télépathie et ses plus douteux accessoires encore ; une galaxie entière soudée par une force tellement incertaine que deux hommes assis face à face à une table de jeu n'avaient jamais pu l'utiliser pratiquement.

Il y avait un trou énorme quelque part dans son raisonnement.

Tandis qu'il ruminait ainsi ces réflexions qui ne le menaient nulle part, tout le monde, Robin Un y compris, s'employait à passer les cellules énergétiques à l'équipe qui, dehors, en plein désert, s'efforçait de souder l'invraisemblable et informe masse de métal que l'Adjudant-Chef était farouche-

ment déterminé à convertir de nouveau en navire. Ce qui était d'ores et déjà chose faite, bien qu'aucun charpentier ne l'eût admis. Tout le monde était rassemblé pour débattre de la question de la destination. Le radio s'estimait pour sa part prêt à parier que les Calléïens ne s'opposeraient pas au départ.

— « Pourquoi nous donneraient-ils tout cet oxygène et tout ce matériel s'ils voulaient nous interdire de nous en aller ? » dit-il avec logique. « Ils savent ce que nous comptons en faire — même s'ils ne possèdent pas de cerveau, collectivement ils sont largement assez malins pour cela.

— « Pas de cerveau ? » lança 12-Upjohn. « Dites... vous forcez la note ? »

— « Pas de cerveau, » insista l'homme du *Dragon*. « Rien qu'une masse de ganglions, et je crois que c'est de cette façon que sont organisées toutes les races de l'Empire Central, quelles que soient leurs différences physiques. Voilà ce qu'ils veulent dire quand ils prétendent que nous sommes malades. Vous ne l'aviez pas compris ? »

— « Non, » murmura 12-Upjohn en qui, lentement, montait l'horreur. « Expliquez-vous mieux. »

— « Eh bien, ils disent que c'est parce que nous avons un cerveau que nous sommes atteints de cancer. Ils disent que le cerveau est la source ultime de toutes les tumeurs ; qu'il en est une lui-même. Ils l'appellent une « symbiose hostile ».

— « Maligne ? »

— « Oui, à longue échéance. Les races qui la développent sont vouées à l'extermination. Elle affecte les animaux des planètes de Population II, pas celles de Population I. »

Robin fredonna à bouche fermée une phrase d'une mélodie archaïque. Le Consort d'Etat reconnut l'air d'un opéra du XXe siècle : « *Pleurez, pleurez au-delà du temps pour cette Terre dont les heures sont comptées !* »

— « Cela colle, » fit 12-Upjohn d'une voix sourde. « Pour recevoir et utiliser un champ aussi faible que la télépathie, il faut un cerveau faible. »

— « Vers de terre de la Galaxie, unissez-vous ! » s'exclama Robin.

— « Leur union est déjà chose faite, » observa Oberholzer qui ajouta : « Nous, dans cette histoire, où en sommes-nous ? »

— « Je vais vous le dire, » fit doucement 12-Upjohn. « L'Empire Central, dont les étoiles sont presque toutes de Population I, s'étend en direction des bras extérieurs de la Galaxie où se trouve la Terre. Tous les amas de civilisation qu'il rencontre en chemin sont ses alliés naturels — des amas exclusivement de Population I — et il est probable qu'ils ont déjà été mentalement assimilés. Tandis que tout allié naturel possible que nous pouvons, nous, rencontrer dans les étoiles de Population II, est d'abord un adversaire à combattre.

— « Ce n'est pas à cela que je pensais. »

— « Je sais, Oberholzer. Mais cela modifie bien des choses. D'après ce que j'ai cru comprendre, nous avons une chance de rallier directement une base terrestre en rationnant les vivres au maximum... »

— « ... et si je ne commets pas en calculant ma trajectoire d'erreur qui dépasse la limite de 0,05 %, » compléta le radio.

— « Oui. D'un autre côté, nous pouvons avoir la certitude d'atteindre l'objectif par bonds successifs en nous posant sur des planètes réputées inhabitées mais qui n'ont jamais été colonisées et risquent de se révéler hostiles. Reste Xixobrax, possibilité que nous avons, je crois, écartée. D'accord ? »

— « Aussi clair que deux et deux font quatre, » répondit l'Adjudant-Chef. « Je vois maintenant où vous voulez en venir. La seule chose à faire... vous vous êtes abstenu de préciser qu'avec la méthode des ricochets, le voyage durera tout le reste de notre existence. »

— « Je n'en ai pas parlé mais je ne l'avais pas oublié. La collision entre la Matriarchie et l'Empire Central aura lieu encore plus tard. »

— « Je doute qu'après il y ait encore une Matriarchie, quel que soit le vainqueur, » fit observer Oberholzer non sans une certaine satisfaction. « Demandez-vous un vote, Votre Excellence ? »

— « Eh bien... oui, cela me paraît s'imposer. »

— « Bon. Jouons les sauterelles, » s'exclama le sous-officier sans hésiter. « Ni mes gars ni moi-même ne sommes capables d'établir une courbe de vol avec une marge d'erreur inférieure à 0,05 %. Mais, pour les planètes hostiles, nous avons nos projecteurs thermiques. »

Robin Un haussa les épaules avant de laisser tomber une remarque inattendue : « Ce n'est pas la bagarre qui m'inquiète. Une seule chose m'est atroce : simplement l'idée que lorsque je poserai le pied là-bas, je serai devenu un vieil homme. Un très vieil homme. Ceci dit, nous devons mettre la Terre au courant. »

— « Je suis d'accord, » renchérit le radio.

— « Parfait. » 12-Upjohn n'aurait pu dire ce qu'il éprouvait à ce moment ; une morne satisfaction serait peut-être la description la plus fidèle de son état d'âme. « C'est aussi mon avis. La décision est donc unanime. Allons nous préparer. »

Le sous-officier salua. Mais au moment de quitter la cabine, il fit brusquement volte-face.

— « Il y a quelque temps, je n'avais pas une très haute opinion de vous deux, » lâcha-t-il brutalement. « Mais je vais vous dire une bonne chose : avoir un cerveau, c'est en même temps avoir des tripes ! Et je fais confiance aux tripes : n'importe quand, contre n'importe quelle créature qui accepte de se laisser tuer comme un hareng en caque — quelles que soient les circonstances ! »

Le Consort d'Etat ruminait encore ces fortes paroles au moment où cette caricature de vaisseau interstellaire qu'on aurait pu croire issue de l'esprit d'un dément, ce fouillis de bosselures et d'arêtes, s'arracha en gémissant au sol de Callë. « Qui sait, » se disait-il, « qui sait ? Peut-être a-t-il raison ? »

Mais il remarqua que Robin fredonnait toujours le cantique de *Psyché et Eros*. Devant eux, la nuit galactique était sombre comme la mort.

(*Traduit par Michel Deutsch.*)

JAMES BLISH, L'INTELLECTUEL DE LA S. F.

par GÉRARD KLEIN

La science-fiction est, on l'a dit et redit, une littérature collective. Les uns et les autres apportent et empruntent à cette mer d'idées. Et comme les idées précisément importent plus que leur traitement, il se crée rapidement une sorte de communauté de langage, ou plutôt une absence de style. On admire certes les trouvailles ingénieuses de nombreux auteurs, mais mises à part quelques rares exceptions, il est impossible ou presque, en matière de science-fiction, de reconnaître un écrivain au vu d'un texte. Pour une fois, la forêt masque les arbres.

Le problème est donc de savoir si une personnalité littéraire est compatible avec la vraie science-fiction, lourde d'idées et de thèmes scientifiques, brassant les mondes et les réalisations des hommes ou de leurs rivaux en un chaos qui n'est pas sans grandeur. Les écrivains que l'on oppose traditionnellement aux critiques qui font cette remarque sont loin d'être entièrement satisfaisants sous ce rapport, car ils négligent pour la plupart l'inspiration de la science, au profit de leur personnalité propre. C'est le cas de Bradbury et même de Sturgeon, par exemple. Ils se rapprochent de l littérature à mesure précisément qu'ils semblent s'éloigner de la science. Clarke n'a pu se décider tout à fait pour l'une ou pour l'autre. De là son manque de vigueur qui n'empêche pas ses réelles qualités de se manifester.

Au total, les histoires les mieux traitées sont aussi, en général, celles dont la pauvreté thématique est la plus grande. Tout se passe comme si la richesse du contenant variait en fonction inverse de celle du contenu. Qui n'a été écœuré de trouver gâchée en quelques pages une fort belle idée ? Inversement, les histoires de Bradbury par exemple, dont le talent est incontestable, témoignent en général, dans une perspective de thématique science-fictionniste, d'une grave carence imaginative.

Cela vient sans doute de ce qu'une belle idée, une idée solide, ne se laisse pas manier aussi facilement qu'un sujet rebattu, à peine transcrit en un autre langage. Une idée forme un ensemble cohérent qui ne se laisse pas facilement imposer des effets. Il est plus facile de bâtir une intrigue à partir d'un certain nombre d'effets que l'on souhaite obtenir, que de dégager les prolongements les plus spectaculaires de deux lignes extraites d'un journal scientifique.

La cause, cependant, ne paraît pas perdue. Mais elle exige une manière de culture en matière de science-fiction, c'est-à-dire une façon de penser, empruntée à d'autres, aux prédécesseurs, et qui soit devenue comme une seconde nature.

***

Aussi faut-il chercher un mariage heureux de la personnalité littéraire et de l'idée de science-fiction chez des écrivains plus jeunes. James Blish, qui est en train de faire aux Etats-Unis une carrière foudroyante, est l'un d'eux et sans doute l'un des plus intéressants. Ses histoires

sont en effet aisément reconnaissables ; il a une « patte », pourrait-on dire. Et en même temps, il fait appel aux concepts scientifiques les plus avancés.

Il est trop tôt, bien sûr, pour parler de succès. Au reste, il faut bien le dire, Blish n'est quand même pas un très grand écrivain. Il se peut qu'il le devienne. Mais c'est certainement pour le moment l'un des plus habiles, l'un des plus intelligents des romanciers de science-fiction américains actuels. Il a su prendre la mesure de l'avenir et élargir sans cesse ses thèmes. Ainsi a-t-il réussi à doter la science-fiction de deux ou trois idées à peu près entièrement neuves.

Au fond, ce qu'il y a de terrible avec lui, comme avec d'autres, et pas seulement des Américains, c'est que ses livres servent à faire bouillir la marmite. Ils sont écrits — on a envie de dire fabriqués — trop vite. Même s'ils sont profondément pensés, ils ont toujours un peu l'air de textes conçus pour accompagner des bandes dessinées. J'exagère, car Blish a un style quand il s'en donne la peine. Mais sa spontanéité est trop souvent hâtive, parfois même provoquée. Cela explique aussi sa grande inégalité. Il y a les bons et les mauvais jours, les bons et les mauvais livres, les bons et les mauvais passages. Il est quelque peu irritant de devoir dire d'un écrivain comme Blish qu'il a écrit, avec ses « *Seedling stars* », un des quinze ou vingt meilleurs livres de toute la science-fiction, et de reconnaître pourtant qu'il s'est abaissé à tirer un roman comme « *Vor* » à la ligne ou plutôt à la page, ou encore qu'il a écrit « *Jack of Eagles* » dans un américain que désavouerait même Elsa Maxwell. Il a beaucoup publié dans divers magazines et dans des genres bien différents. C'est qu'il a de nombreuses qualités, sauf une probablement, la patience. Il a même écrit en collaboration avec Damon Knight, et il est singulier de penser qu'ils ont pu travailler ensemble, l'un qui semble toujours projeté en avant par son histoire, et l'autre qui polit en général ses textes avec un soin presque maniaque.

Le premier roman de James Blish, « *The warriors of day* », semble fortement inspiré par Van Vogt. On y retrouve le déchaînement, la dialectique vogtienne, un certain sens du rebondissement et de l'épopée. Il y est question d'un univers parallèle et d'anciens combats menés par des êtres plus puissants que l'homme. Une des principales hantises de Blish, celle de la durée des mondes, des espèces et des hommes, y apparaît déjà. Il n'est peut-être pas inutile de noter que cette hantise existe déjà sous une forme sensiblement différente chez Van Vogt. Le monde vogtien regorge d'immortels, qu'ils aient nom Gilbert Gosseyn, ou qu'ils habitent « *The house that stood silent* », ou encore qu'ils surveillent l'empire instable d'Isher.

Mais Blish pose plus nettement le problème : durer, être éternel, est-ce changer sans cesse, s'adapter, ou encore devenir stable, et finalement rigide ? Les deux possibilités et quelques autres sont évoquées dans ses œuvres.

Du patrimoine commun de la science-fiction, Blish a extrait également le thème de l' « étranger », appartenant à une autre race ou un autre monde. Il en a fait du reste le sujet de ses deux moins bons livres, « *Jack of Eagles* » et « *Vor* ».

Le premier conte l'histoire d'un mutant doté d'au moins une douzaine de pouvoirs extra-sensoriels, qui apprend soudainement leur existence, se met en devoir de les contrôler, découvre une sorte d'*underworld* supranormal, manque plusieurs fois de se faire abattre par une ligue d'autres mutants aux prétentions inquiétantes et en réchappe finalement. Déjà, Blish commence là à jouer de façon remarquable avec les concepts scientifi-

ques. Son mutant fait une promenade dans quelques univers parallèles en utilisant un appareil capable de faire varier la constante de Planck.

Il est question dans le second d'un être venu d'un autre monde et qui pose aux humains une question angoissante : « Détruisez-moi, leur dit-il, car je suis venu chercher la paix de la mort sur votre monde, sinon je détruis votre planète. » Or il se révèle indestructible. Cet être en réalité est un piège. Un ambassadeur d'un monde hostile. Si les Terriens parviennent à le détruire, ils échapperont à la guerre et à leur propre destruction. Mais s'ils ne réussissent pas, ils auront ainsi fait la preuve de leur impuissance.

Pourtant ce robot-éprouvette ne se résout pas à son destin. Il est pris dans un conflit entre le rôle qui lui est imposé et sa volonté de survivre. Et tandis que les spécialistes des armes les plus puissantes avouent leur effroi, un psychologue armé de son seul verbe triomphe grâce à la magie définitive du langage. Il y a une leçon dans ce livre en forme d'apologue. Mais il y a surtout un paradoxe apparent, un de ces paradoxes sur lesquels James Blish va établir sa réputation.

Le roman est bien mené, ou mieux, intelligemment construit. Mais il est trop long. Car d'une bonne nouvelle, Blish a jugé nécessaire, probablement pour les raisons alimentaires susdites, de tirer un roman.

Encore un livre secondaire avant d'en arriver aux œuvres maîtresses. Il s'agit de « *The frozen year* ». Cela débute comme un roman réaliste sur l'organisation de l'Année Géophysique Internationale, et l'on soupçonne Blish de connaître assez bien certains milieux scientifiques pour que quelques-uns de ses personnages au moins ne soient pas totalement imaginaires. Cela se poursuit en forme de roman d'aventures, et cela se termine dans la plus pure science-fiction. Le thème de la durée apparaît en filigrane dans ce livre ; car il y est question de la très ancienne race des Martiens qui, sur le point de mourir, a pris quelques contacts secrets avec notre globe.

Le livre n'est pas mal fait, mais on se demande en le lisant quelle signification il peut avoir. On peut noter cependant qu'il est mieux écrit que les précédents. Une bonne centaine de nouvelles et quelques romans ont maintenant donné à James Blish de l'assurance et un style. Il ne s'en défera plus.

*
* *

Et voici que nous allons découvrir un nouveau Blish, un écrivain qui pourrait être presque totalement différent de celui qui a produit les livres précédents. Car voici encore un trait propre à Blish, sa capacité de renouvellement. Beaucoup d'écrivains de science-fiction de qualité, lorsqu'ils avaient de la personnalité, se sont créé un type qu'ils ont presque fini par pasticher. Ils se révélaient incapables d'échapper à leur personnage : ainsi Matheson, ainsi Bradbury encore, ou Sturgeon. Ce n'est en rien les diminuer que de reconnaître qu'ils n'ont pas pu échapper à leurs hantises, et qu'au lieu de découvrir ce monde immense et réel qui s'étend au-delà des murailles du présent, ils ont fini par se murer dans la prison sombre ou dorée de leur esprit. Blish, lui, est trop soucieux de l'avenir pour se laisser prendre au piège de l'imagination. Au contraire des écrivains précédents, il projette moins ses rêves qu'il ne construit des architectures. C'est plus un intellectuel qu'un artiste. Et de ce fait, il est plus loin du fantastique que les écrivains précédents et plus proche de la pure science-fiction.

Ce serait une erreur de croire que James Blish a commencé par écrire les

œuvres secondaires dont il a été question plus haut, puis s'est attelé à quelques grandes œuvres. En fait les trois réussites dont il va être question se sont intercalées entre des romans moins réussis, et des nouvelles d'importance secondaire.

Ces trois réussites ont quelque chose de commun ; dans toutes, il s'agit de la conquête de l'espace par l'homme. Mais d'un espace si vaste et d'une conquête si neuve que ce vieux thème prend sous la plume de Blish une jeunesse nouvelle.

Au sein de sa grande série qui comprend « *Year 2018* », « *Earthman come home* » et « *The triumph of time* » le progrès est sensible. Le premier ouvrage est encore relativement maladroit. Le second est déjà tout à fait remarquable. Le troisième est tout simplement splendide. Il ne s'agit en fait que d'une seule histoire, que d'un seul roman, celui de l'espèce humaine, que les nécessités de l'édition ont contraint à scinder en trois parties. Les nécessités du travail aussi. Car Blish prépare d'autres volumes. Mais l'unité de cette série est telle qu'on peut difficilement la qualifier de suite. Il est à souhaiter qu'elle soit publiée un jour en France, mais surtout qu'elle soit publiée en une seule fois. Car nous tenons là peut-être une sorte de « *Guerre et paix* » de la science-fiction.

Le thème général qui sous-tend cette œuvre, qui lui sert en quelque sorte de toile de fond, relève de l'effort de l'homme pour s'imposer à l'univers, dans le cadre de l'Histoire. Plus qu'Heinlein, plus qu'Asimov lui-même peut-être, et au moins autant que son maître Van Vogt, Blish a le sens de l'Histoire, c'est-à-dire au fond une imagination tellement énorme qu'elle déroute toutes les logiques. C'est un hymne à la puissance de l'homme que cette œuvre. Mais les formes de cette puissance et ses points d'appui varient. Blish, dans son analyse des transformations économiques et sociales et des interactions du progrès scientifique et des sociétés, est peut-être moins logique qu'Asimov. Mais il a de ce fait plus de chance d'avoir raison. Au contraire de notre prudent chimiste qui projette dans l'avenir certaines leçons du passé, Blish invente allégrement. L'Histoire, à nos yeux du moins, n'est pas autre chose, une perpétuelle invention.

Cet hymne à la puissance de l'homme éclate de trois façons différentes dans ces trois tomes.

Dans le premier, « *Year 2018* », des hommes s'efforcent de construire à distance sur Jupiter une sorte de base. Les conditions qui règnent sur la planète géante sont telles que le travail y est accompli par des machines télécommandées d'un des satellites de Jupiter. Et bien que la plate-forme soit déjà colossale à l'échelle terrestre, elle ne ressemble guère qu'à un jouet d'enfant que les vents de la planète monstrueuse risquent sans cesse d'emporter. C'est un défi que des hommes microscopiques ont lancé à l'univers, dans l'espoir de s'approprier certains de ses secrets, mais c'est aussi un défi qu'ils se sont lancé à eux-mêmes, qu'ils ont jeté comme un gant à la face de leurs contemporains.

Et l'on voit apparaître là un personnage cher à Blish, celui de l'organisateur qui défendra envers et contre tous son projet, qui le fera aboutir malgré l'hostilité des hommes et des éléments, et qui, ce faisant, élèvera ces piliers de l'avenir, les administrations énormes, immortelles, aux ambitions cyclopéennes.

Et ces hommes réussiront, quand bien même la plate-forme sur Jupiter s'effondrera. Ils conquerront un pouvoir qui les rendra capables de se déplacer entre les étoiles. Mieux, ils conquerront presque en même temps l'immortalité, ou tout au

moins une longévité suffisante pour faire vraiment de l'univers leur empire.

Singulière coïncidence, dira-t-on. Mais Blish peut invoquer pour lui l'Histoire. Il s'agit plutôt d'une convergence. En même temps qu'ils s'élèvent à la dimension de l'univers par les machines qu'ils créent, les humains s'avèrent capables d'assumer leurs nouvelles responsabilités en cessant d'être absurdement éphémères. L'epèce va enfin connaître la maturité. Elle va enfin quitter ce nid, le système solaire, où elle a végété en attendant que les temps soient venus.

Voilà pour les origines de la conquête. Et voici venu le temps de la conquête elle-même, de la grande ruée vers les rivages lointains des étoiles, des plongeons dans les gouffres insondables des espaces vides de mondes, voilà l'explosion, soudain, la projection humaine destinée à féconder la galaxie. On verra que ce thème sera repris sous une autre forme par Blish dans une œuvre fort différente.

Ce pouvoir qui donne enfin et sans restriction la clé de l'espace aux hommes, Blish ne l'a pas tiré tout fait de la panoplie facile du petit écrivain de science-fiction en mal d'astronef. Il évoque au passage certains aspects des travaux de Dirac et imagine des champs susceptibles de transporter et de protéger n'importe quelle région d'espace, pourvu que l'on consente à dépenser suffisamment d'énergie. Aux dernières nouvelles, il paraît que les théories sur lesquelles s'appuyait Blish sont plutôt infirmées par les faits. Qu'importe. D'autres théories viendront, ou encore on donnera de nouveaux noms à des idées anciennes. Mais Blish ne peut pas avoir tort. Il imagine, puisqu'il est devenu possible de transporter et de protéger *n'importe quelle région d'espace*, que des villes entières prennent le large, s'arrachent au sol de la Terre et cinglent vers d'autres étoiles, en quête de terres nouvelles ou plus simplement de cieux nouveaux. Et Blish se fait l'historien d'une de ces villes, New York.

Qu'on imagine un instant New York, la ville aux immeubles dressés comme des mâts, s'enfonçant dans le vide, sans autre abri qu'une invisible, qu'une impalpable coquille énergétique, qui empêche pourtant l'air de fuir, la chaleur de se perdre. Que l'on conçoive ces sociétés nouvelles, nomades éternellement, et retrouvant par là même la véritable essence de la ville — car les habitants des villes ne sont pas de vrais sédentaires ; ce sont les nomades anciens que les temps nouveaux ont contraint de se fixer ; ce sont des hommes pour qui la terre ne se possède pas, mais se foule. Blish a lu l'avenir de la ville dans le tracé de ses fondations, il l'a déchiffré dans la logique et dans le devenir de ces constructions termitiques qui bannissent tout désordre végétal, toute agitation animale, et qui ressemblent déjà à de grands navires, dont les proues laissent dans le ciel le sillage embrasé de phares puissants.

L'histoire de ces villes et plus particulièrement de New York constitue le sujet de « *Earthman, come home* ». C'est qu'après le grand éclatement, la longue dérive, après les travaux d'Hercule accomplis par les cités qui se louent à droite ou à gauche, au hasard des voyages, à des civilisations en train de se bâtir, après que la cité de Manhattan, sous la conduite de John Amalfi, a empêché une invasion et déplacé une planète pour transformer son climat, le temps du retour est venu, le temps de la conscience aussi. Les habitants de ces cités stellaires se souviennent de leur origine identique, terrienne, ou plutôt ils se rendent compte qu'ils ont partout emporté la Terre avec eux. « La Terre, » conclut Amalfi, « n'est pas seulement une planète. C'est une idée. »

John Amalfi, singulier personnage, destiné à vivre mille ans, au crâne poli par le temps, sec et dur comme un roc, comme un météore, voué à l'action et n'existant que dans l'action, maître de Manhattan, et aimant le pouvoir, mais glissant vers la solitude, sombrant à cause de son âge et de son expérience dans le silence, commerçant habile autant que chef de guerre, John Amalfi dont le rôle n'est pas de comprendre ou d'exprimer, mais de dominer, imperturbable, blindé par les années contre la peur, contre la colère et même contre l'ennui, est une création typique de James Blish. Amalfi est un solitaire. Mais il y a loin de la solitude qu'exprime Blish à celle que décrivent Matheson ou Sturgeon. Pour ces derniers, la solitude est un état, aux frontières de la névrose. Pour Blish, la solitude est une conséquence de la puissance assumée, une nécessité opérationnelle, pourrait-on dire.

Si l'on veut y regarder d'un peu près, ces trois ouvrages forment une progression. *Dans le premier les hommes parviennent à dominer la matière et leur propre corps. Dans le second, ils maîtrisent l'espace. Dans le troisième enfin* « The triumph of time », *ils s'attaquent au seul véritable adversaire digne d'eux, le temps.*

L'idée de « *The triumph of time* » est un admirable exemple d'extrapolation scientifique. Blish s'est servi de l'idée de l'antimatière. Il imagine un univers entier d'antimatière dérivant vers le nôtre au travers de l'espace et du temps, le rencontrant et l'annulant. Et comme cet univers est totalement inverse du nôtre, le temps s'y déroule également à l'envers, et la causalité. Ainsi des galaxies entières sont-elles effacées du ciel, tandis que le cataclysme se propage vers la voie lactée. L'espace croule sur lui-même, et le croisement colossal de ces deux univers devient l'apothéose du temps, l'ère des mortes-eaux, le milieu de la durée. le moment où toutes choses vont repartir de l'avant, toutes traces effacées, toute grandeur annihilée.

Mais les hommes ne se plient pas à leur destin. Les savants de « Manhattan de l'espace », aidés de ceux de la planète « He », décident de survivre. Et ils mènent une formidable course contre la montre. Ils commencent par fabriquer un minuscule objet d'antimatière qu'ils pourront projeter dans l'autre univers et envoyer ainsi en exploration. Puis, forts des enseignements qu'ils ont tirés de cette expérience, ils tentent de se projeter au moment ultime dans cet univers neuf, et de recommencer, là-bas — dans une solitude et un dénuement total, car rien ne subsistera de leur monde — l'Histoire. Ils seront comme des dieux, puisqu'ils donneront à ce continuum vierge sa forme, sa couleur et son visage. Dans l'ultime épreuve, ils dominent totalement le monde. Et ils réussiront.

Il semble après ce livre que la boucle soit bouclée, définitivement. Il semble qu'il soit impossible d'aller plus loin, que le programme en trois points, lutte contre la mort, lutte contre l'espace, lutte contre le temps, soit achevé. Mais Blish nous laisse entendre que de nouvelles sociétés vont se créer dans les replis de ce nouvel espace. D'autres livres suivront. Ils ne sont pas encore parus. Mais il se peut qu'ils représentent un véritable événement s'ils poursuivent encore la notable évolution que représentent les trois ouvrages existants.

Ou peut-être sera-ce un échec. Il semble en tout cas que « *Year* 2018 », « *Earthman come home* » et « *The triumph of time* » forment déjà l'un des ensemble les plus cohérents et les plus remarquables, au moins sur le plan intellectuel, de toute la science-fiction. Selon des voies totalement différentes, Blish a retrouvé là le lyrisme visionnaire de Sta-

pledon dans ses « *Last and first men* ».

Il est singulier pourtant de rapprocher ces deux esprits. Stapledon est davantage un philosophe, un moraliste, voire un métaphysicien. Il considère l'ensemble de l'histoire humaine comme une symphonie dont chaque individu est une note : « *Man himself is music* ». Rien de tel chez Blish, dont la conception est toujour opérationnelle, presque pratique. Pas d'utopie, mais une Histoire ; pas de métaphysique, mais une cosmogonie, pas de morale, sinon celle de la conquête. Mais ici et là on retrouve une foi identique en l'homme, non point une foi abstraite désincarnée, mais bien une confiance concrète, qui est peut-être une caractéristique de notre temps, dans les possibilités quasi divines mais pourtant rationnelles de l'homme.

*
* *

Le rapprochement apparaît plus nécessaire encore si l'on pense au roman de Blish « *The seedling stars* », qui ne le cède en rien de par l'ampleur du thème à la série dont il vient d'être question.

Stapledon, dans « *Last and first men* », se sert également de la notion de mutation et décrit une succession de races différentes qui toutes pourtant sont humaines. La différence et l'unité. C'est aussi le sujet de « *The seedling stars* ». Mais tandis que Stapledon situait cette opposition dans le temps, Blish va la loger dans l'espace. Le thème de l'explosion humaine dans la galaxie était déjà évoqué dans « *Year 2018* » et dans « *Earthman come home* ». Il est repris et développé selon sa logique propre dans « *The seedling stars* » — les étoiles ensemencées.

Car c'est bien de l'ensemencement des étoiles qu'il s'agit. Blish a inventé un terme pour qualifier une tentative prodigieuse : la pantropie. Deux thèses s'affrontent en ce qui concerne la colonisation des autres mondes. Les tenants de la première défendent le « terraforming », c'est-à-dire l'adaptation des mondes colonisés à l'homme, ou encore la vie sous d'immenses globes protecteurs. Mais d'autres, plus hardis, préconisent l'adaptation de l'homme aux mondes neufs. Ils estiment que le temps est venu pour l'espèce humaine de devenir aussi multiple que l'univers, et d'assumer ici et là des formes différentes recouvrant toutes la même qualité humaine. Les oppositions sont nombreuses, violentes, mais la pantropie, parce qu'elle est réaliste, en triomphera.

On voit le lien avec la myhologie de Stapledon. L'humanité pour Stapledon englobait toutes ces espèces étalées sur des millions d'années. L'humanité pour Blish, c'est ce grouillement de races différentes répandues sur des millions de mondes. Dans une perspective comme dans l'autre, la notion de forme humaine, de nature humaine, de canons prescrits de toute éternité, cède, éclate et se perd dans l'abîme réservé aux concepts dépassés. Et dans une œuvre comme dans l'autre, on retrouve au fond la même confiance dans la plasticité presque infinie de la vie, et de notre espèce. Et c'est cette confiance même qui donne aux deux écrivains le plus de chance de survivre dans la mémoire des hommes, de ceux au moins qui n'attachent pas une valeur finale à la courbe d'un front ou à la couleur d'une peau.

Ce roman qui a pour personnage principal une espèce est en réalité composé de quatre nouvelles qui ont été publiées séparément dans des revues aux Etats-Unis. La première est la plus dramatique puisqu'elle relate l'opposition à laquelle ont à faire face sur la Terre et dans l'espace les tenants de la pantropie. Blish y fait preuve d'un sens tout particulier du

retournement des situations (1). Dans la seconde, il conte une expérience réussie d'ensemencement d'un monde singulier, mais c'est sans doute dans la troisième qu'il donne la mesure de sa valeur et qu'il atteint à une grandeur rare. Un navire de l'espace a échoué sur une planète presque entièrement aquatique. Son équipage était chargé précisément de répandre sous des formes variées l'espèce humaine dans une partie de la galaxie. Il sait qu'il est condamné, que l'accident est irréparable. Mais, désespérément, il tente de se donner une descendance ; de sa propre chair, il tire le matériel génétique qui donnera naissance à une nouvelle humanité adaptée à ce monde. Et pour donner à cette race toutes chances de survivre, les biologistes la dotent de certains caractères. Cette race sera minuscule et prendra naissance dans une simple flaque d'eau. Mais elle parviendra pourtant — un jour — à contrôler ce monde et à rejoindre ses sœurs humaines dans l'espace.

Et nous assistons à la naissance, à l'histoire primitive de cette race, définitivement coupée de ses origines, se forgeant déjà des mythes, et tâchant de dominer le milieu qui l'environne, faisant alliance avec le peuple mystérieux des unicellulaires, follement désireuse enfin d'atteindre cette région inconnue qu'elle nomme l'espace dans ses rêves, et croyant l'avoir atteinte le jour où, dans un navire de bois, elle est parvenue à quitter pour la première fois sa flaque d'eau et à en atteindre une autre. « Nous avions franchi l'espace, disent en substance les héros minuscules et grandioses de Blish, nous avions atteint un autre monde, au péril de nos vies et, bien que nous ignorions encore quel est le sens du mot étoile, nous savons que nous atteindrons un jour ce qu'il représente et que nous le conquerrons. »

Dans cette nouvelle plus que dans d'autres, Blish a parfaitement exprimé sa confiance dans la vitalité de l'espèce humaine, dans ce besoin qui la pousse à aller plus loin. Besoin qui ne va pas sans heurts. Car toutes ces races différentes sont souvent, même dans ce lointain avenir, considérées avec mépris par les Terriens de la Vieille Planète. Un racisme neuf apparaît. Mais il est condamné, car déjà les Terriens « classiques » ne sont plus les plus nombreux et la Terre elle-même a changé. Dans la dernière nouvelle du livre, une expédition a pour tâche de déposer sur la Terre elle-même, qui est devenue un désert, des Hommes Adaptés. La boucle est bouclée. L'espace a rendu à la Planète Mère ce qu'elle lui avait prêté. Car le temps emporte les civilisations et leurs conflits, les types humains et leurs griefs, mais l'homme demeure.

Ou bien change-t-il ? Ou bien existe-t-il quelque part certaines formes de vie qui soient parfaitement étrangères à l'homme, qui ignorent ses problèmes profonds ? Tel est l'argument du dernier roman de Blish, sans doute le meilleur qu'il ait écrit, « *Un cas de conscience* », qui vient d'être publié en français (1).

L'originalité de ce livre est grande. Ne met-il pas en scène une équipe d'exploration qui compte un biologiste, Jésuite de son état, et porté de ce fait à poser certains problèmes en théologien ? Cette mission découvre sur Lithia une civilisation qui semble ignorer le bien et le mal. Est-ce là un monde qui a ignoré le péché originel, se demande le Père Ruis-San-

(1) N.D.L.R. La nouvelle en question a été publiée dans le numéro 45 de « Fiction » sous le titre « *Survivance* ». Autres nouvelles de Blish parues dans notre revue : « *Le feu aux poudres* » (n° 12) et « *Le livre de vie* » (n° 28).

(1) Voir la critique de ce roman dans notre numéro 68.

chez, ou bien s'agit-il d'une œuvre de Satan s'efforçant ainsi de tromper les hommes ? Un Lithien est ramené sur la Terre par l'expédition et il y sème en un temps record une certaine perturbation. Ce qui donne à Blish l'occasion de dresser un tableau rapide d'une civilisation de l'avenir passablement décadente et qui ne va pas sans rappeler celle qu'avait décrite Bester dans « *L'homme démoli* » et dans « *Terminus les étoiles* ».

Le livre regorge de personnages et d'idées. De personnages, d'abord, non point de simples silhouettes, mais bien de personnalités vivantes, agissantes, comme celle du Père Ruis-Sanchez, ou encore du comte des Bois d'Averoigne, procureur de Canarsie, et grand savant devant l'Eternel, ou celle d'Ectverchi, le Lithien, saurien de plus de trois mètres de haut, grand expérimentateur lui aussi et tenant l'espèce humaine pour une singulière fourmilière. D'idées ensuite. Et les idées sont peut-être plus importantes que les personnages. Car elles sous-tendent les personnages, elles les font se mouvoir, mieux, elles les expliquent ; les personnages sont des idées et inversement, sans pour cela que la profondeur soit ôtée aux idées ou la vie aux personnages.

Car l'intelligence de l'auteur est toujours à l'affût derrière les péripéties de l'histoire. Ainsi le Père Ruis-Sanchez a pour lecture favorite le « *Finnegan's wake* » de Joyce et il dit quelque part, en substance, qu'il faut y considérer d'abord les idées, au sens fort, au-delà des personnages et des émotions qu'ils peuvent susciter, qu'il faut les tenir pour les fils d'une trame. Et cela est tout aussi vrai, plus peut-être encore, pour le roman de Blish.

*
* *

Car Blish est en définitive un intellectuel. Il y a toujours quelque chose de « fabriqué » dans ses histoires plutôt que de ressenti. Mais cela n'est pas un défaut. Ce serait plutôt une qualité ; il se peut tout simplement que nous soyons en train de passer d'une littérature à fleur de peau, à fleur de nerfs, qui a sombré déjà dans la recette ou dans la facilité, à une littérature plus fine, plus construite, plus pensée et repensée, non pas forcément logique, mais consciente, et dont le piment essentiel tienne aux idées.

Des œuvres comme celles de Blish sont peut-être les signes avant-coureurs d'une révolution déjà faite, mais dont tout le monde, même de l'autre côté de l'océan, même dans le domaine limité de la science-fiction, est en train de prendre brusquement conscience.

BIBLIOGRAPHIE

The warriors of day, Galaxy Novels.

Jack of Eagles, Nova Novels.

Vor, Avon.

The frozen year, Ballantine.

Year 2018, Avon.

Earthman, come home, Avon.

The triumph of time, Avon.

A case of conscience, Ballantine (« Un cas de conscience », Denoël).

The seedling stars, Signet.

Blish a publié des nouvelles dans les magazines suivants : *Planet Stories*, *Future*, *Superscience Stories*, *Astounding Science Fiction*, *Thrilling Wonder Stories*, *Startling Stories*, *Cosmic Stories*, *Astonishing Stories*, *Fantasy and SF Magazine*.

Il a utilisé les pseudonymes suivants : Marcus Lyons, John McDougal, Robert W. Lowndes, Arthur Merlyn, Luke Torley, et Donald Laverty qu'il a partagé avec Damon Knight.

Ces renseignements bibliographiques ont été obtenus grâce à l'obligeance de Pierre Versins.

Chronique Scientifique

LA SCIENCE A L'ASSAUT DES UNIVERS PARALLÈLES

par JACQUES BERGIER

L'idée des univers parallèles est vieille comme la conscience humaine. Les Grecs, déjà, envisageaient d'autres univers que le nôtre, avec d'autres étoiles et un autre espace. La science-fiction s'est très vite emparée du thème, depuis Wells (« *L'histoire de Plattner* » ou « *Mr. Barnstaple chez les hommes-dieux* ») jusqu'à l'avant-dernier numéro de « Fiction » : « *Quelle apocalypse ?* » par Damon Knight. Il serait très difficile de trouver un seul numéro d'un magazine de science-fiction qui ne contienne pas au moins une nouvelle sur les univers parallèles. Mais aucun auteur de science-fiction ne paraît avoir sérieusement cru que la science se pencherait sur cette question. Aussi les auteurs de science-fiction eux-mêmes seront-ils probablement surpris d'apprendre que, non seulement des savants sérieux s'occupent maintenant des univers parallèles, mais qu'ils sont arrivés à mesurer la température du gaz interstellaire dans l'un au moins des Autres Univers.

Voici par quel chemin l'astrophysique en est venue à s'intéresser aux univers parallèles :

Il y a une dizaine d'années, deux astrophysiciens de Cambridge, Fred Hoyle et Hermann Bondi, se sont penchés sur l'idée d'un univers éternel ayant toujours existé et qui existera toujours.

Un tel univers est un concept plus agréable pour l'esprit scientifique qu'un univers qui a été soudainement créé à un moment zéro du temps. Mais cette hypothèse d'un univers éternel soulève une difficulté immédiate : les étoiles sont des réacteurs atomiques à fusion qui brûlent de l'hydrogène. Si l'univers existe de toute éternité, les étoiles devraient être éteintes, en vertu de la loi de conservation de l'énergie.

Hoyle et Bondi, ainsi qu'un certain nombre d'autres chercheurs : Gold, W. H. McCrea et F. Pirani, se sont tirés de la difficulté en supposant que de l'hydrogène est constamment créé dans l'espace. Il suffirait qu'il se crée un atome d'hydrogène par mètre cube et par siècle, pour maintenir l'équilibre de l'univers éternel.

Mais ces atomes d'hydrogène, d'où viennent-il ?

Pour Hoyle lui-même, la question n'a pas de sens et se place hors des limites de la science. Mais d'autres chercheurs (par exemple, R. A. Littleton ou Pascual Jordan) estiment que rien n'est au-delà des limites de la science et qu'il faut donner une explication scientifique à l'apparition de ces atomes d'hydrogène. Il propose donc l'hypothèse selon laquelle ils proviendraient d'un autre Univers, séparé du nôtre par une 5ᵉ dimension (toujours le mystérieux nombre 5 : voir mon article dans le numéro 64 de « Fiction »).

Il existerait donc au moins un et peut-être toute une infinité d'autres univers avec des galaxies, des étoiles et probablement des planètes. Ces univers seraient normalement inaccessibles à nos sens et nos instruments, mais des atomes d'hydrogène s'en échapperaient pour parvenir

dans notre univers. Notre situation peut être comparée à celle d'un bonhomme à deux dimensions, découpé dans du papier et flottant sur un seau d'eau, lequel seau est placé à l'extérieur par un jour de pluie. Si le petit bonhomme en papier est capable de réfléchir et de penser, il verra que le niveau d'eau dans le seau monte. Mais comme il n'a pas la conscience de la 3e dimension il ne pourra jamais percevoir les gouttes qui tombent dans le seau.

Telle était également notre situation jusqu'à il y a deux mois environ (juin 1959). Mais à cette date un nouveau progrès vient d'être fait par Gold et Bondi. Le docteur Thomas Gold, qui collabora avec les inventeurs de la théorie de la création continue à Cambridge et qui est actuellement à l'Université de Harvard, vient de montrer que les atomes d'hydrogène, lorsqu'ils apparaissent dans notre univers, doivent être très chauds à une température au moins de 100 millions de degrés centigrades. La raison en est assez simple. Pour que ces nouveaux atomes d'hydrogène puissent parvenir jusqu'à une étoile, et s'y condenser en donnant de l'hélium, pour qu'ils puissent participer à la création d'étoiles, il faut d'abord qu'ils se rassemblent. La gravitation seule est insuffisante pour les rassembler, mais s'ils arrivent chauds, ils se condenseront sur le gaz interstellaire froid qui remplit tout l'espace et la création des étoiles pourra avoir lieu. Gold ne se prononce pas sur l'origine de ces atomes d'hydrogène. Mais si l'on admet qu'ils proviennent d'un autre Univers, il faut en conclure que la température du gaz interstellaire dans cet univers est beaucoup plus élevée que dans le nôtre, qu'elle est de l'ordre de 100 millions de degrés.

Voilà où nous en sommes sur le plan rigoureusement scientifique. Sur le plan de la science-fiction, on pourrait peut-être ajouter ceci : une température équivaut à une vitesse. Un astronef dont la vitesse égalerait celle d'un atome d'hydrogène ayant une température de 100 millions de degrés centigrades passerait-il dans l'autre univers ?

Je livre l'idée à nos auteurs. Ceux-ci pourraient également réfléchir utilement sur la possibilité d'une série indéfinie d'univers à des niveaux d'énergie différents. Il y aurait ainsi des univers qui seraient accessibles à partir du nôtre sans dépenser d'énergie et d'autres qui ne seraient accessibles qu'au prix d'une forte dépense d'énergie que l'on récupérerait d'ailleurs au retour... Voilà en tout cas du travail pour les écrivains de science-fiction.

Vu et lu...

UN AUTEUR FLAMAND DE S. F.

par A. Van Hageland

Lors d'une série d'articles parus dans la presse flamande, nous avions exprimé l'espoir que bientôt des œuvres de valeur de science-fiction viendraient enrichir la vaste littérature d'expression néerlandaise en Belgique. Quelques très bonnes traductions de nouvelles de la main de maîtres tels que Bradbury, Matheson, Fredric Brown, Isaac Asimov et d'autres, ont déjà vu le jour. Ainsi, le public flamand commence à trouver goût à la science-fiction. Hormis les ouvrages écrits en flamand par Jean Ray (sous le nom de John Flanders, il continue à écrire régulièrement pour les jeunes), nous n'avons connu jusqu'à présent comme ouvrages importants et originaux que trois livres pour la jeunesse de A. M. Lamend : « *De Vallei van de Dromen* » (La vallée des rêves), dont l'action se déroule sur la planète Mars et sur Deimos ; « *De Noodkreet van Jupiter* » (Le cri d'alarme de Jupiter), dans lequel des Terriens viennent au secours des Jupitériens, qui ont subi la cruelle invasion des barbares saturniens ; et « *Het Land van de Vliegende Schotels* » (Le pays des soucoupes volantes). Même des adultes ont été très sensibles aux qualités de ces livres bien équilibrés, au point que la presse a salué Marguerite Lamend comme « un Jules Verne contemporain ».

L'auteur anversois Frans Buyens s'est également fait remarquer par deux livres intéressants, dont un pour les enfants : « *Bora de Eerste* » (Bora le premier), histoire d'un singe, qui trouve l'occasion de se faire admettre par la communauté de la planète Adoris, un paradis où sont acceptés à bras ouverts tous les enfants qui, sur Terre, furent malheureux ou délaissés. Après une série de singeries, le pauvre Bora est expulsé et se voit forcé de continuer sa vie de farceur sur la Terre, où sa présence — parmi les hommes — semble plus indiquée. « *Bora de Eerste* » est un conte de fées moderne, et l'auteur semble avoir trouvé le moyen d'unir agréablement le fantastique traditionnel et l'anticipation scientifique.

« *Na ons de Monsters* » (Après nous les monstres), un livre pour adultes, rappelle sous certains aspects « *Fahrenheit* 451 », de Ray Bradbury. L'idée en est à peu près la même : une critique violente du mode de vie américain et une attaque acharnée contre le racisme. Buyens n'a pas réussi à nous convaincre de la même façon que l'a fait Bradbury, en partie parce que ses arguments sont exprimés plutôt par des discours que par des faits. Son point de départ est la guerre atomique et ses effets radio-actifs. Les Américains ont déclenché une guerre préventive contre l'Europe, l'Asie, l'Australie et l'Afrique, et ont carrément supprimé toute forme de vie sur ces continents. La surface de la Terre entière étant devenue inhabitable, les vainqueurs ont dû aménager des villes souterraines où la vie continue. Des expéditions se rendant à l'ancien monde, on trouve à Anvers (ou plutôt dans ses ruines) une sorte d'armoire à glace, contenant un homme qui, en 1956, s'était prêté à des expériences scientifiques. Ainsi, l'homme de 1956, réanimé, plonge dans la nouvelle communauté de l'an 2000, et il n'est pas étonnant qu'il s'en trouve quelque peu déséquilibré. Il n'y rencontre plus de culture ni de moralité. Le monde est malade, plus que jamais. Les savants, toutefois, ont continué leurs recherches et préparent l'invasion de la planète Mars. Mais, alors que toute forme de vie a été chassée de la surface de la Terre, dans les océans, par contre, l'évolution a fait d'extraordinaires progrès : des monstres d'une force inouïe, immunisés contre la radio-activité et ayant le pouvoir d'envoyer eux-mêmes des rayons mortels, font leur apparition. Ils n'en veulent pas aux humains et ne demandent qu'à jouer en paix, jusqu'au jour où les hommes essayent de les détruire par des bombardements atomiques. Les monstres — on peut difficilement leur en vouloir ! — se défendent, et c'est la fin, la lutte finale. La mission destructive de l'homo sapiens est achevée. Après nous les monstres...

Ces idées ne sont peut-être pas très originales en science-fiction, mais l'auteur leur a donné un cachet très personnel. Certains chapitres se lisent avec un réel intérêt et la description de l'apocalypse finale ne manque pas de grandeur. L'auteur aurait gagné, toutefois, à éviter les longues tirades débitées par ses personnages : il aurait pu ainsi mieux nous convaincre. Néanmoins, ses débuts remarquables nous ont révélé un talent qui nous réserve sans aucun doute d'agréables surprises.

AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

par JACQUES BERGIER

UN PILIER DE FEU SUR LA LUNE

D'après la très sérieuse revue américaine **« Sky and télescop »** les observations faites par l'astronome soviétique Kozirev au sujet d'un pilier de feu dans le cratère Alphonse, sur la Lune, sont absolument indiscutables. Il s'agirait d'une éruption volcanique ou d'une émission de gaz naturel illuminée par les rayons du Soleil. Des feux intérieurs brûleraient encore à l'intérieur de la Lune. On peut imaginer sur le plan de la science-fiction des cavernes chaudes où l'on trouverait de la vie. (Signalons sur ce sujet une brochure fort poétique, mais où l'on aurait voulu voir davantage d'esprit critique : **« La Lune fille et mère de la Terre »,** par François Brousse (Les Grandes Enquêtes Scientifiques), Sources-Vives, Perpignan.)

LE CAS DE Mrs. A.

Les amateurs de fantastique connaissent sans doute le remarquable roman d'Helen MacCloy, **« Le miroir obscur ».** Dans ce roman, une femme voit apparaître son double. Un tel phénomène s'est bel et bien produit récemment en Angleterre et a été constaté par un médecin de Bristol. Le double, visible seulement pour Mrs. A., reproduisait tous ses mouvements comme une image dans un miroir. Les raisons de ce phénomène, que les spécialistes appellent une hallucination autoscopique, ne sont pas connues. Mais la revue anglaise **« Archives de neurologie et de psychiatrie »** en signale de nombreux cas. Les doubles sont vus clairement et avec des détails, mais généralement sans couleurs. Parfois, ils sont transparents. **(Réf. : Science Digest, octobre 58.)**

MUTATIONS FAVORABLES

Dans des conditions d'irradiation appropriées, les rayons atomiques peuvent avoir, notamment sur les semences de diverses plantes, des conséquences favorables. C'est ce qui nous expose P. Vidal, fondateur-gérant de la société Conservatom, dans un article de notre confrère **« Industries Atomiques »** n° 1-2, 1959. Le blé, les petits pois, les épinards, les tubercules, les radis, les fleurs, les tomates sont aussi susceptibles d'améliorations. (Que deviendra Mathurin Popeye lorsqu'il aura mangé des épinards mutants, traités dans une pile atomique ? Voilà une belle science-fiction à faire.) M. Vidal pense que l'augmentation du rendement agricole par les procédés atomiques peut varier de 10 à 50 % environ.

LES MONUMENTS INVISIBLES

Le savant péruvien Daniel Ruzo a découvert sur un plateau, au Pérou, d'immenses quantités de monuments « invisibles ». Ces monuments, des bas-reliefs faits selon une technique spéciale et maintenant inconnue, ne deviennent visibles qu'à une certaine heure de la journée, en certaines saisons, en lumière rasante. Ils peuvent alors être photographiés. De telles photographies viennent d'être publiées et menacent de bouleverser toutes les idées que nous nous faisions sur le passé de la Terre.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1959. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.